840

26e Année N° 5 1er Mars 1919

GENERAL LIBRARY
APR-9 1919
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
Guido da Verona	*La Vie commence demain* (2e partie)	5
Amiral Degouy	*Les Répercussions*	57
Charles Schmidt	*Devant la Statue de Lezay-Marnésia*	98
Jean de Granvilliers	*Le Prix de l'Homme* (4e partie)	113
Louise Weiss	*Trois Fondateurs de la République tchéco-slovaque*	157
Un Interprète	*Prisonniers allemands*	178
Élie Halévy	*Après les Élections anglaises*	207

Copyright 1919, *Revue de Paris*.

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1919

LIVRES NOUVEAUX

LES MASSACRES D'ARMÉNIE,

par **Pierre Loti.**

On sait que M. Pierre Loti, après avoir dépeint la Turquie en des livres d'un charme si pénétrant, s'est appliqué à défendre les Turcs contre les accusations dont on les charge à l'ordinaire. Dans cette brochure, il explique que les Turcs, les vrais, non les Levantins « métis de tous les sangs », ne sont pas les barbares qu'on nous représente : ils ont au contraire, même au cours de la guerre, fait preuve d'humanité, surtout à l'égard des Français que la pression allemande les forçait à combattre. Quant aux massacres d'Arménie, — dont les Kurdes surtout portent la responsabilité, — ils ne sont malheureusement pas une exception dans l'histoire des peuples, et le fanatisme a souvent poussé les peuples chrétiens à des atrocités aussi abominables. Telle est la thèse défendue par l'auteur, avec toute la souplesse de son style d'une inimitable séduction, avec toute l'éloquence que lui inspire la fidélité de son affection pour l'antique Stamboul, cité du rêve, où l'on croit vivre à quelque « époque imprécise, voisine peut-être de l'âge d'or ».

LA TENDRE CAMARADE,

par **Maurice Magre.**

Le livre de M. Maurice Magre ne ment point à son titre, il est aimable et gracieux, il respire la fantaisie, le caprice, une sorte de tendresse un peu perverse plutôt que le « sérieux passionné » de l'amour, comme on disait au XVIIe siècle. Une pointe d'exotisme le relève, et l'on y sent circuler un délicat parfum oriental. Bref la lecture en est charmante, et l'on pourrait dire, en reprenant une phrase de l'auteur, que ce joli roman « porte le costume clair de la jeunesse ».

AVEC L'ARMÉE ROUMAINE,

par le **Lt Michel Sturdza.**

Ce carnet de route retrace les principales scènes de la malheureuse campagne qui aboutit à la défaite de la Roumanie. Pourvue d'un armement médiocre, abandonnée deux fois par les Russes, écrasée par l'artillerie allemande, affaiblie par les privations après sa première retraite, l'armée roumaine succomba malgré son héroïsme. Le lieutenant Sturdza, qui s'est battu au milieu des soldats roumains, rend à ses compatriotes un hommage véridique et mérité ; ses notes sont d'un ton familier ou ému qui traduit fidèlement les impressions éprouvées dans le grand drame.

MAMAN,

par **Paul Darmentières.**

La première impression que l'on éprouve à la lecture de ce livre est qu'il ne s'agit point ici d'un roman pareil à ceux que nous donnent la plupart des écrivains, même fort distingués, qui n'ont souci que de l'intérêt romanesque ou de la couleur. *Maman*, dans sa première partie, est l'histoire d'une âme honnête et sensible, dans un milieu médiocre ; dans la seconde partie, nous retrouvons cette même âme maternelle au centre du drame formidable que forment la guerre et l'invasion. L'ouvrage est émouvant, sincère et simple, comme la vie de la modeste héroïne. Il est plein d'humanité. Il faut l'avoir lu. La *Revue de Paris*, qui en eut la primeur, se devait de le signaler.

ESSAIS DE CRITIQUE ET D'ANALYSE,

par **Ely Leblanc.**

Il est parfois dedécevant voi des médecins aborder les problèmes philosophiques, soit que, voulant se montrer « littéraires », ils apportent dans ces études un humanisme assez vide, soit que, trop sûrs d'un art aussi incertain, ils tranchent au nom d'un matérialisme simpliste. Mais lorsque ce médecin, à la fois praticien expérimenté et savant accompli, prolonge par la méditation les observations que sa science et sa pratique lui dictent, et s'élève du terrain de son expérience journalière aux grandes questions de la vie et de la mort, on jouit de pages originales, que le philosophe et le psychologue professionnels ne sauraient écrire. C'est ce plaisir que l'on trouvera dans ce petit livre au titre trop modeste.

CHEZ LES PROPHÈTES SOCIALISTES,

par **C. Bouglé.**

Nous avons publié ici-même une des quatre études qui composent ce livre : *Le Féminisme saint-simonien*. Les trois autres sont de la même qualité : ils ont la même sûreté de documentation, la même clarté d'exposition, la même chaleur et la même vie. Les deux derniers ont un intérêt particulier, parce qu'ils opposent le socialisme allemand au socialisme français : contre les thèses incomplètes et sèches du marxisme, M. Bouglé dresse le généreux effort des « prophètes » du socialisme français, naïfs souvent, mais riches d'idées fécondes et sachant réserver, jusque dans les questions économiques, les droits de la pensée, du sentiment et même de la foi.

LA VIE COMMENCE DEMAIN[1]

VI

« Le droit à donner la mort », proféra lentement Andrea, d'une voix qui semblait mesurer chaque syllabe de ce dilemme obscur, tandis qu'il tenait suspendue contre la lumière une fiole remplie d'un liquide sans couleur, transparent comme de l'eau, mais de la pureté duquel émanait pourtant je ne sais quoi de puissant et de sinistre. Il n'avait ni couleur, ni odeur susceptibles de les définir, mais il s'en dégageait une espèce de possibilité néfaste : la vertu d'un pouvoir homicide, à la différence de l'eau dont au contraire émane l'innocence. La lumière de la lampe allumait un rayon sur l'ampoule de verre, et cette réfraction éclairait d'un reflet toute la personne tragique de l'observateur.

Il était seul, dans sa chambre close, entre les hautes bibliothèques garnies de livres et l'armoire vitrée où s'étageaient des fioles de toutes sortes. La table de travail, couverte de papiers, d'éprouvettes, de seringues, de cornues, de bouteilles cachetées, était d'érable nu et si large qu'elle remplissait presque le tiers de la pièce ; dans une espèce de niche, faite comme une arcade, qui entrait d'un demi-mètre dans l'épaisseur du mur, le lit était disposé contre la paroi, un rideau y tombait d'un baldaquin, sans le recouvrir entièrement.

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 février 1919.

344922

Andrea portait par-dessus ses habits une blouse de toile grise qui lui descendait jusqu'aux chevilles, serrée aux poignets et attachée à la hauteur de la ceinture par un cordon, comme une robe de moine ; sa haute personne prenait dans ce vêtement une apparence plus rude.

Tout était silence autour de lui : il semblait que la maison dormît son premier sommeil bien que peut-être, dans les chambres cachées, les habitants ne dormissent guère. Du jardin au-dessous de lui, montait en bouffées l'odeur des jasmins.

« Le droit à donner la mort », proféra-t-il une seconde fois avec plus de lenteur. « Tuer, parole belle et terrible que personne n'a osé élever à la hauteur d'une loi humaine. »

Tout à coup, en haut de la maison, méchamment, comme si, dans le silence, elle jaillissait de la muraille sonore, il entendit résonner la chanson désespérée sur le violon sanglotant de l'idiot.

Cette chanson disait :

Je suis l'enterrement d'un pauvre homme
Qui est mort de mélancolie.
Pour moi il n'est personne qui prie
Et tisse une couronne de ses mains.
Hélas, la cloche du Temps
Ne dit que : Hier et demain.

Marche, marche ! La vie commence
Demain !

Je suis un marcheur sans haleine
Qui revient du royaume des morts
Avec mon squelette sur l'échine...
De ses pieds il me bat les genoux
Il me serre le cou de ses mains.

Marche, marche ! La vie commence
Demain !

La chanson approchait tragique, lugubre, dans le silence de la nuit, puis, derrière la porte, elle s'éteignit. Alors il enten-

dit les doigts osseux de l'idiot, qui riait, battre contre la porte en disant :

— Ouvre-moi.

Andrea, rapidement, renferma dans l'armoire les fioles minuscules qu'il examinait, mais il resta sans répondre, sans ouvrir.

— Ouvre donc, — sollicitait l'idiot, en tournant le bouton.

Mais la porte était fermée à clef, en dedans.

— Qu'est-ce que tu veux?

Sourde et têtue, la voix répétait :

— Ouvre-moi.

Alors Andrea tourna la clef dans la serrure et s'effaça pour le laisser entrer. Marcuccio, avec le manche de son violon serré dans son poing, la bouche tordue d'un rire oblique, s'avança jusqu'au milieu de la chambre en regardant autour de lui, puis il dit :

— Novella pleure.

— Comment le sais-tu?

— Elle pleure, — répéta l'autre avec colère.

— Comment le sais-tu, te dis-je?

— Je l'ai vue par le trou de la serrure... Oui, je l'ai vue. Elle est dans sa chambre, assise dans un coin et sanglote.

— Eh bien? — fit Andrea, après un silence.

— Je voulais dire qu'elle pleure, — répéta celui-ci en grossissant la voix.

— Alors tu regardes à travers les serrures?

— Toujours.

— Pourquoi?

Accentuant son rire vague, il fit de la main un vague geste :

— Par la serrure, j'ai vu la Berta en chemise bien des fois... La Berta attache ses bas avec deux rubans rouges, ici, — et il indiquait le haut de la cuisse.

Andrea le regarda en face, avec une pénétration compatissante :

— Tu ne peux pas dormir, Marcuccio?

— Ce sont les nuits de printemps : on ne peut pas dormir.

Puis il fit claquer la langue et ajouta :

— J'aimerais à dormir avec la Berta. Sans qu'elle le sache,

je la vois tous les soirs, par le trou de la serrure, quand elle se déshabille.

— Alors, — dit sévèrement Andrea, — tu as regardé par la serrure, aussi au pavillon de chasse, à la Boscaiola, une fois?

Marcuccio, égayé, se mit à rire et à se tordre :

— Non, je suis monté sur la table de pierre qui est derrière, et en me dressant sur la pointe des pieds, j'ai pu regarder à l'intérieur par la petite fenêtre. Oui, et il y avait Novella...

— Ce n'est pas vrai !

— Sûr, qu'elle y était, — dit l'idiot en s'échauffant et, le montrant au doigt, il ajouta :

— Avec toi.

— Prends garde, Marcuccio, gare à toi si tu le répètes ! — s'écria Andrea en lui saisissant brusquement les mains.

— Novella était presque nue, et toi... aïe ! tu me fais mal... et tu la couvrais de marguerites que vous aviez cueillies, aïe... sur la poitrine... aïe... tu la couvrais...

— Gare à toi, si tu répètes ces choses mensongères ! Tu as mal vu : je n'y étais pas ; elle non plus n'y était pas, tu entends?

Il le secouait violemment par les bras, tandis que l'idiot persistait opiniâtrement à affirmer.

— Tu entends?..

— Oui ! Oui ! tu y étais, elle aussi ; et elles étaient belles, comme elles étaient belles !... les marguerites ! aïe... aïe... petite sœur, les marguerites !

Alors Andrea le saisit par les épaules, le fixa dans les yeux et dit :

— Écoute, Marcuccio ; tu as fait un rêve, ce jour-là. Si tu le racontes, ce rêve, je dirai à tout le monde qu'il faut brûler tes livres parce qu'ils sont un tissu d'erreurs, et comme cela tu n'auras pas la gloire : tu comprends, Marcuccio?... la gloire.

Il se mit à trembler et balbutia :

— Oui, oui, la gloire !... mais si je ne dis rien?

— De quoi?

— Du rêve...

— Alors, tu l'auras sans doute... Mais...

En ce moment, entendant du bruit, Andrea se retourna :

— Qui est là?

La voix de Stefano répondit :

— C'est moi, Stefano. On peut?

— Entrez, entrez !

— C'est la chanson de Marcuccio qui m'a fait descendre. — Puis il sourit : — Oh ! vous causez toujours de choses profondes, vous autres penseurs !

— Et toi, tu nous déranges toujours, papa! — dit l'idiot avec sérieux.

— Je te croyais couché, Marcuccio, quand au contraire j'ai entendu ta chanson.

— Couché? Ah ! Ah ! C'est une si belle nuit d'avril ! Je voudrais marcher, marcher, au milieu de la forêt, le long du fleuve, avec mon violon à l'épaule en jouant... Mais j'ai peur des chiens !... Et toutes les femmes qui ne dorment pas dans cette nuit de printemps descendraient du lit avec leurs cheveux dénoués, pour marcher pieds nus derrière moi... Mais j'ai peur des chats-huants !... Je voudrais marcher, marcher, par la forêt et le long du fleuve, en jouant sur mon violon la chanson la plus belle que je sais, et traînant derrière moi les femmes demi-nues... Mais j'ai peur des vampires... Brr ! les vampires aux ailes de feutre, qui sucent le sang, le sang... La sais-tu, père, la chanson des vampires? ... Non?... Écoute :

Et, se retirant lentement, d'un pas d'automate, il heurta la porte de son dos et disparut dans l'ombre du corridor en recommençant à jouer sur le violon sanglotant sa Chanson Désespérée, qui peu à peu dans les chambres hautes s'éteignit en un lugubre éclat de rire.

— Malheureux que je suis ! — dit Stefano avec un geste de découragement, — l'infortune s'est abattue sur ma maison.

— Ne désespérez pas, Stefano ! Vous croyez en Dieu n'est-ce pas?

— Oui, de tout mon cœur.

— Priez-le, vous qui pouvez prier ! Je crois au Temps, plus fermement qu'en Dieu, et à la volonté humaine plus qu'au miracle; par conséquent je pense que pour résister au malheur nous n'avons qu'une seule ressource : notre propre courage.

Mais Stefano secoua la tête et commença à le regarder, comme s'il voulait dire quelque chose.

— Que pensez-vous de Giorgio? — dit-il enfin. — Est-il bien mal?

Andrea mettait en ordre une quantité de choses, allant des bibliothèques au bureau, fouillant dans les tiroirs, remuant les livres.

— L'éternelle question ! — s'écria-t-il nerveusement. — Si vous saviez combien la science d'un médecin est peu de chose devant un problème aussi complexe que la vie d'un homme !

— Mais je vois qu'il est mourant, — interrompit Stefano, en baissant la voix.

— C'est une opinion, la vôtre ; rien de plus qu'une opinion, — répondit Andrea froidement, en haussant les épaules.

— Savez-vous, il y a quelques jours Giorgio m'a dit presque gaiement : « Il faudra qu'à un moment ou à un autre nous donnions un coup d'œil à nos affaires, papa Stefano, parce qu'il vaut toujours mieux être prévoyant. »

— Cela ne me regarde pas ! — s'écria Andrea avec âpreté. — Si c'est de cela que vous voulez me parler, je ne veux pas m'en mêler.

— Oh ! Andrea, ne croyez pas que je fasse un calcul quelconque ! Mais j'ai deux filles, un fils et une femme déjà vieille.

— Cela ne me regarde pas, je vous le répète. C'est un homme honnête, et de lui-même il pensera à sa femme.

— Mais Giorgio a un demi-frère, un homme dissolu et rapace, qui ne lui a déjà donné que trop d'ennuis, en cherchant de mille manières à lui extorquer de l'argent...

— En somme, Stefano, — interrompit Andrea, — si je comprends bien, vous voudriez que d'une manière quelconque je m'interpose auprès de Giorgio pour lui faire faire un testament, ou pour savoir s'il l'a fait et comment il l'a fait, n'est-ce pas?

Il fit une pause, regardant Stefano qui baissa la tête sans répondre.

— Eh bien ! écoutez, j'ai beaucoup d'affection et beaucoup de respect pour vous, papa Stefano, je comprends aussi le motif, tout à fait justifiable, qui vous pousse à une telle

démarche, mais ne me parlez pas de cela, je vous prie. Faites ce que vous voudrez mais je ne veux pas m'en mêler. Même, je vous dirai catégoriquement une chose : auprès de Giorgio, ni prêtres, ni notaires, s'il ne les demande pas lui-même. Et n'en parlons plus.

— Pourquoi tant de chaleur? Je ne vous ai jamais vu vous exciter ainsi.

— Il faut laisser une âme libre, papa Stefano, surtout à l'approche de la mort. Je ne m'occuperai pas de ces choses, et je crois que Novella est du même avis.

— Elle l'est, en effet, mais, à un certain point de vue, cela aussi est surprenant.

— Pas le moins du monde, papa Stefano. L'heure de la mort est celle de la reconnaissance ou de la rancune. Il faut que l'homme se résolve de lui-même à l'une ou à l'autre, et Giorgio a l'esprit très lucide. Enfin, encore une fois, cela ne me regarde pas. Je ne vous dirai qu'une chose : tant que je vivrai, ni vous ni vos enfants, vous n'aurez rien à craindre.

— Oh ! vous êtes meilleur que moi, Andrea ! — s'écria le vieux avec expansion, — et maintenant j'ai honte...

— De rien, vous pensez à vos enfants, la chose est tout à fait humaine. Laissons ces discours. Je répondrai au contraire à votre question avec sincérité : le cas de Giorgio est grave, très grave, en effet. Il se peut que mes soins ne suffisent pas ; peut-être est-il opportun d'appeler d'autres médecins. Je le lui ai dit à lui-même, mais il refuse.

— Et qui pourrait le sauver, si vous ne le pouvez pas? — s'écria Stefano en levant les bras. — Puis, à quoi bon? Je le vois mourir et nous autres vieux nous savons reconnaître la mort de loin... Bah ! Bonne nuit, Andrea ; s'il allait plus mal, appelez-moi ; bonne nuit.

Andrea resta longtemps immobile devant la porte, écoutant ce pas lent qui montait pesamment les degrés, puis il retourna s'asseoir auprès de la table encombrée, inclina dans ses mains son front endolori et, tandis que dans le silence son pouls battait violemment, il laissa son cœur sombre s'éloigner, comme un nuage de poussière, dans le vol de la tempête...

Le réflecteur électrique braqué sur le microscope tirait du métal poli un éblouissement immobile et continu, qui se pro-

pageait sur les seringues de cristal, sur les aiguilles affinées, sur tous les instruments brillants qui encombraient la table de travail.

Peu à peu une fatigue physique plus forte que son tourment le terrassa, ses coudes glissèrent doucement sur le bord de la table, son front s'abaissa sur l'avant-bras et il tomba dans le sommeil. Depuis de longues nuits il demeurait les yeux ouverts et fixes dans l'ombre, éveillé jusqu'à l'aube, le cerveau encerclé par une idée fixe ; mais il y a des moments dans lesquels le corps brut, qui a faim, qui a soif, qui a besoin d'oubli domine l'esprit et le sauve de toutes ses calamités.

— Écoute-moi, Andrea...

Novella était entrée sans faire de bruit et se penchait sur lui.

Il tressaillit avec effroi, se leva, les yeux pleins d'épouvante, et répéta en la regardant :

— Qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-il arrivé?

— Rien, parle bas... Pourquoi regardes-tu autour de toi? Qu'est-ce que tu fais? Tu rêves? Tu étais fatigué, et je t'ai réveillé, mon pauvre amour.

Alors il lui prit la main, la serra, la baisa avec reconnaissance ; il était heureux que ce fût elle et non pas une autre qui l'eût réveillé et qu'elle ne vînt pas lui apporter une nouvelle redoutée.

— Ah! c'est toi! c'est toi! — Il la regarda, lui sourit. — Mais à présent ne reste pas ici, sois gentille... il pourrait nous entendre... C'est imprudent, très imprudent ce que tu fais là !

— Tu me renvoies toujours !

— Je ne te renvoie pas, ne dis pas cela... Mais, vois-tu, c'est dangereux... Je travaillais et je me suis assoupi ; puis j'ai l'intuition que cette nuit Giorgio ne dort pas et surveille...

— Oui, à présent je m'en vais, mais d'abord... Oh ! comme tu es pâle, mon amour !

— Je suis fatigué.

— Dis-moi pourquoi depuis quelques jours tu me laisses si seule, pourquoi tu ne me parles pas, tu ne me regardes pas. On dirait que tu fais ce que tu peux pour t'éloigner de moi?

Il retomba sur son fauteuil et serra ses poings fermés contre son front :

— Tais-toi ! tais-toi !

— Qu'est-ce que je t'ai fait? Ne vois-tu pas comme je suis désespérée? Est-ce que tu ne m'aimes plus?

Alors il s'écria avec un mouvement sauvage de passion :

— Depuis quelques jours, je t'aime plus que jamais ! plus que jamais ! Ne le sens-tu pas?... Mais tu es toute vêtue d'ombre et je ne peux te toucher.

Elle répondit passionnément :

— Ferme les yeux un instant pour ne pas me voir et embrasse-moi, embrasse-moi.

Penchée sur lui, sa robe lui enveloppait les genoux, ses cheveux lui touchaient le front : dans ce baiser elle murmura :

— Qu'est-ce que nous ferons?

Il lui répondit à l'oreille, avec un chuchotement qui n'était qu'un souffle :

— Attendre.

Elle voulait l'interrompre, mais l'amant se révolta :

— Silence ! laisse-moi seul et si je ne t'appelle pas, ne reviens pas.

Elle obéit, se retira. Mais à son oreille résonnait ce mot petit, énorme « Attendre ».

— Tu vas dans sa chambre, — demanda-t-il encore.

— Non, j'ai peur. Toute seule, j'ai peur. Il n'a jamais été si doux, il me prend les mains, les baise... et mes mains deviennent froides.

En disant cela elle les serrait contre sa robe comme si elle avait encore sur la peau cette impression de dégoût qui la glaçait.

— De temps en temps il me caresse les cheveux comme un enfant. Il n'a jamais été si doux.

Lui, sans remuer les paupières, la regardait et l'écoutait.

— Sais-tu? Il y a une heure, il s'est assoupi en tenant une de mes mains dans les siennes ; il n'y avait pas de lumière dans la chambre et pourtant il venait de la fenêtre assez de clarté pour que je visse son visage. Oh ! quelle horreur !... Il me serrait la main avec une force convulsive, son visage était immobile dans une contraction de douleur. Il rêvait, et de

temps en temps des coins de sa bouche coulait un flot de salive. Quelle horreur ! Puis un de ses yeux, un seul s'est révulsé, sans pupille, et il est resté ainsi... J'ai pensé qu'il était mort, j'ai voulu me dégager et je n'en ai pas eu la force, j'ai voulu crier et je n'ai pas pu... parce que cet œil sans pupille me fixait, et cette bouche morte semblait rire de ma terreur.

— Assez ! assez !

Puis tous deux tressaillirent en entendant du bruit dans une chambre voisine qui pouvait être celle du malade. Novella se pencha hors de la porte avec précaution pour écouter et disparut dans le corridor en se glissant le long du mur. Lui, il resta au milieu de la chambre, debout, prêt à tout, car il entendait un pas s'approcher, un pas qui lui était connu.

« C'est lui », pensa-t-il. Mais il n'eut pas le temps de réfléchir davantage, car Giorgio ouvrit la porte et s'arrêta sur le seuil, cadavérique, chancelant. Ils restèrent à se regarder un instant, puis Andrea dit.

— Tu ne te sens pas bien?

Giorgio secoua la tête :

Il était tout habillé, il portait un veston de laine roussâtre et avait un châle croisé autour du cou. Il s'avança dans la chambre d'un pas mal assuré, puis il tendit le doigt vers la porte et dit :

— Ferme la porte à clef, je te prie !

Étonné, Andrea ne bougea pas.

— Ferme la porte, je veux rester seul avec toi.

Machinalement, comme s'il pliait devant une force inéluctable, Andrea obéit.

Quand on entendit le bruit de la clef dans la serrure, et qu'ils furent seuls, l'un devant l'autre, face à face, après quelques instants d'un silence morne, Giorgio dit d'une voix éteinte :

— Novella était ici.

— Non.

— Elle était ici.

— Soit, — corrigea Andrea confus, — elle passait par le corridor, elle s'est arrêtée un instant pour causer avec moi. — Et il ajouta après une pause : — Pour me parler de toi.

Puis il avança vers Giorgio un vaste fauteuil de cuir, en le

poussant par le dossier. Le malade s'y laissa tomber, en serrant les deux bras sur la poitrine, comme pour comprimer une douleur inexprimable.

Mais tout à coup, après que ses yeux brûlés de fièvre eurent rencontré les yeux âpres et immobiles de son frère de jadis et l'eurent quelque temps examiné en silence.

— Andrea ! — s'écria-t-il avec un accent d'indulgence et de découragement infinis, — Andrea ! ne mens plus ! C'est inutile, puisque je meurs... ne mens plus !

L'autre se courba, se ramassa sur lui-même comme un homme attaqué qui cherche à recueillir toutes ses forces pour une défense désespérée, puis se débattant entre la vérité inconfessable et l'insoutenable mensonge, il se retira machinalement dans l'ombre que l'armoire faisait sur le mur, et s'y tint, muet, les regards fixés à terre, attendant la parole qui allait les séparer pour toujours.

— As-tu peur de moi, ou me hais-tu? — lui demanda Giorgio en se soulevant avec peine sur les bras du fauteuil.

Et comme l'autre ne répondait pas, il le pressa :

— Tu ne veux pas me répondre? Tu ne veux pas que nous nous regardions en face? Tes yeux autrefois savaient regarder.

Il y avait dans sa voix un sarcasme, un défi manifeste contre lequel, du coup, l'adversaire se redressa, et l'homme qui n'avait jamais plié, qui n'avait jamais eu peur, comprit qu'il devait faire front, comme il en avait l'habitude, au milieu de tous les périls, avec crânerie.

— Entre nous, — répondit-il, — le silence me paraissait préférable.

Sa voix n'eut aucun tremblement : elle fut dure, froide, lucide comme une lame bien affilée.

Avec plus de douceur, presque avec affection, l'autre répéta sa question :

— As-tu peur de moi ou me hais-tu?

— Ni l'un, ni l'autre, Giorgio.

— Et alors?

— Je sens la distance infranchissable qui nous sépare, je sens que nous en sommes réduits à être deux simples automates l'un en face de l'autre, et que des paroles, entre nous, il ne doit pas y en avoir.

— Non, Andrea ! pour toi, qui poursuis ta vie, devenir un automate est un jeu de quelques heures ; pour moi qui la finis, c'est un jeu absurde. J'ai rassemblé le peu de forces qui me reste pour venir te parler; ne m'en empêche pas, si tu te souviens que nous avons toujours eu du courage.

Une lueur sombre brilla sur le visage de l'adversaire.

— Eh bien ! — dit-il en s'avançant hors de l'ombre, — puisque tu le veux ainsi, soit.

— Pas comme deux ennemis, Andrea, — pria le malade avec un triste sourire. — Oui, c'est vrai, le passé est en morceaux et les souvenirs sont des toiles d'araignée qu'il vaut mieux balayer de notre cœur... Mais il y a quelque chose au monde qui peut être doux à un homme, et c'est la certitude d'avoir aimé un autre homme si fortement que si grand que soit le mal qu'il puisse nous faire, quelle que soit la malveillance du destin à le pousser sur notre chemin comme un irréconciliable ennemi, nous ne puissions jamais le haïr, véritablement et entièrement... C'est là la première chose que je voulais te dire.

Andrea ne sourcilla pas, ne bougea pas, ne dit pas un mot.

— Te souviens-tu? — recommença le malade d'une voix comme lointaine. — Nous avons tout partagé fraternellement dans la vie comme nous partagions ensemble, t'en souviens-tu? dans notre chambre d'étudiants, sur cette table boiteuse, nos maigres dîners. Ensuite, quand brûla la minière de Conningan-Gate, ensevelissant trois cents hommes, et que la compagnie me congédia comme responsable du désastre, je vécus une année entière dans ta maison, et c'est à toi seul que je dois, oui, laisse-moi dire, à toi seul, d'avoir pu recommencer ma vie.

— Puisque nous faisons nos comptes, je te dois autant, et davantage ! — interrompit Andrea d'une voix rude.

— A présent, je te retrouve, — s'écria Giorgio en secouant la tête avec un sourire. — Tu ressembles contre moi à ce que tu étais contre mille, dans les comices de Rome, où ils t'accusaient de les avoir trahis, d'avoir vendu leur cause à ceux qui te promettaient le pouvoir... Et tu étais là, pâle, mais souriant, les bras croisés, au milieu du tumulte, des hurlements, des insultes... jusqu'à ce qu'enfin tu en pris un par la gorge, un qui t'insultait plus violemment que les autres. Cet acte de

courage fit le silence autour de toi ; alors ils te laissèrent parler. Je me souviens, tu semblais forger les paroles dans un métal sonore, et les plier avec la force de tes poings avant de les décocher en pleine poitrine à tes adversaires, au demi-cercle muet qui lentement oscillait : et il y avait en toi quelque chose de magnétique, d'électrisant qui domina la foule, qui la dompta homme par homme puis tous ensemble, si bien qu'à la fin je te vis emporté comme par une immense marée d'hommes, d'hommes en délire qui criaient et te portèrent en triomphe. Dis-moi, Andrea, n'es-tu plus celui que tu étais alors?

Un cercle de rougeur alluma le front de l'adversaire, une flamme brilla dans ses yeux :

— Je suis le même, et plus fort ! — dit-il avec colère, — puisque les batailles les plus désespérées sont celles que nous livrons en nous-mêmes.

Il marchait nerveusement à travers la chambre, comme un homme assailli de toutes parts, qui cherche à foncer, le front bas, sur la foule pour s'y ouvrir un passage. Puis il dit avec âpreté :

— Écoute ! je ne me justifierai pas. Notre pacte est rompu. Si tu viens pour m'interroger, je refuse ; si tu viens pour m'accuser, je refuse, même si tu viens pour me pardonner, je refuse ! Il est inutile de traduire en paroles vaines ce que l'âme de deux hommes forts ne peut ni tolérer ni changer.

» Tu m'as fait une question, il y a un instant ; si j'ai peur de toi ou si je te hais. J'ai été faible un moment et je t'ai répondu : ni l'un ni l'autre. Mais j'ai menti. Et puisque tu me rappelles les heures de courage que j'ai eues dans ma vie, avec le même courage, je te réponds : oui, je te hais !

Dans ses yeux métalliques brillait une lueur sinistre : sa bouche, satisfaite d'avoir crié la vérité eut un sourire.

— Je te préfère, maintenant que tu ne mens plus, — répondit Giorgio, avec un orgueil calme. — Je voudrais être à un autre temps de ma vie pour relever tes paroles comme un beau défi.

Andrea secoua la tête.

— Peut-être ne m'as-tu pas compris...

— Si, je t'ai compris. Tu voulais dire qu'entre homme et

homme tout est caduc et destructible, tout peut changer à l'improviste, par un cas fortuit, parce que nous aussi nous sommes des êtres caducs et changeants, esclaves avant tout de nos sens qui nous dominent comme des tyrans.

Mais l'adversaire ne cessait pas de secouer la tête amèrement, et, à la fin, il l'interrompit :

— Je voulais dire que ma haine pour toi, Giorgio, est une espèce de remords taciturne, une espèce de loyauté ultime que je me simule à moi-même et dans laquelle je me réfugie, après avoir lutté inutilement de toutes mes forces contre le destin qui nous sépare. C'est une haine, oui, mais elle est telle que si je pouvais, en donnant ma vie, me racheter devant toi ou te faire un bien quelconque, même minime, sans hésiter, sans réfléchir, je la donnerais.

— Alors, pourquoi te cacher sous ces paroles? Démasque-toi, donne un nom à tout cela : son vrai nom !

— Non, non ! — répondit Andrea avec force. — Parlons de nous, de nous seuls ! Ainsi que j'ai toujours respecté ta foi que je ne pouvais partager, respecte ma volonté, parce qu'elle est le seul refuge des hommes qui n'ont pas la foi. Et pense que me confesser à toi me serait peut-être doux, comme il est doux pour vous autres de confesser vos fautes à quelqu'un qui vous absoudra. Je ne veux pas de ton pardon, mais au contraire, je te dirai ouvertement : je l'ai aimée, c'était dans mon destin d'homme : je l'ai aimée.

Ces paroles parurent graves, comme l'affirmation d'un accusé qui dirait à son juge : « Oui, j'ai tué. » Et Giorgio, accablé, comme si au delà de ces paroles il n'y avait plus que l'immense rien, baissa le front en silence. Une longue pause suivit, pendant laquelle chacun d'eux continua d'entendre résonner, dans les profondeurs de son être intérieur, un écho prolongé. Puis Andrea l'interrompit :

— Tu vois, et j'ai lutté ! Avec toute la force que tu me connais, j'ai lutté pour extirper de moi cette ivresse... Mais ce fut en vain. Tout peut se broyer dans la tenaille de notre volonté, sauf cet amour qui nous entre dans la chair, dans l'âme, et nous interdit jusqu'à l'acte extrême qui tranche tout : la mort.

— Je le sais, — répondit Giorgio profondément.

Puis se levant à grand'peine de son fauteuil, il marcha vers lui, tout près.

— Je le sais : du premier jour que tu l'as regardée je l'ai su. C'était... veux-tu que je te le rappelle?

— A quoi bon, Giorgio? C'est si loin.

— En effet, et ç'aurait été déjà un grand malheur si tu avais été seul à aimer, — poursuivit Giorgio en scandant lentement les syllabes. — Mais elle t'aimait, et c'était là l'irréparable, elle t'aimait en silence, avant même que tu aies pu t'en apercevoir.

Andrea secoua la tête en signe d'incrédulité.

— Avant, bien avant ! Car peut-être elle n'a jamais été à moi entièrement. Mais il me suffisait qu'elle ne fût pas à un autre... et gare si j'avais cru pouvoir la reconquérir d'une manière quelconque, car alors, vois-tu, ma haine aurait été plus avant que la tienne, et par cet instinct que possède tout être de vouloir défendre son propre bien, même jusqu'au crime, moi, croyant, je me serais damné, mais j'aurais mis mon amour, tellement il était grand, au delà de Dieu ! Seulement... elle t'aimait trop et il était inutile d'essayer.

— Tu aurais fait cela? même cela? — murmura Andrea.

— Oui, et tu ne peux en douter si tu repenses à ce que fut ma vie. Pourtant je crois en Dieu ; et, cette foi dont tu te moquais au fond, malgré ton silence, m'a sauvé de l'aveuglement et de la faute inutile. Parce que, sache-le bien, il peut y avoir autant de beauté dans un grand crime que dans un grand pardon. Je vous ai pardonné, non des lèvres, non avec ces mots que tu viens de refuser tout à l'heure avec hauteur, mais avec mon esprit, avec ma foi, avec tout ce reste de vie qui s'agite en moi. Fais attention : ce n'est pas en chrétien, c'est en homme que je vous ai pardonné ; non par miséricorde, mais par réflexion ; non pour m'assurer le paradis mais pour votre bonheur.

— Pour notre bonheur? — dit Andrea avec étonnement, avec soupçon.

— Oui ! et ne me crois pas un saint pour cela. Je ne le suis pas. Homme, j'aurais voulu vivre et, pour vivre, il m'aurait fallu me défendre contre toi ; mais que suis-je désormais? une machine brisée... même pas, une poignée de matière usée

qui, sous peu, va se dissoudre. Devant moi finit cette raie de soleil qu'on appelle la vie et si les faibles, si les avares, si les timides, précisément vers la fin, se cramponnent plus désespérément aux biens qu'ils laissent ici-bas, moi, parce que j'ai été un fort, comme toi, un orgueilleux, comme toi, j'en fais abandon, sans haïr ceux qui peuvent vivre encore, mais humainement, avec paix, je leur dis : le droit vous appartient... continuez.

Après avoir rapidement réfléchi, Andrea s'écria :

— Tes paroles sont trop grandes pour un homme, je n'y crois pas.

— Les paroles sont grandes peut-être, mais non la vérité qu'elles renferment, — lui répondit avec tranquillité son frère d'autrefois. — Les plus sereines philosophies, les plus saints renoncements, cachent souvent au fond une amère rancœur contre la vie. Il en est ainsi pour moi. Alors je me montrerai plus petit, je me mettrai à nu : regarde. Est-ce un corps, ce qui me reste? Ai-je une espérance quelconque de me guérir, de recommencer? Non, mon martyre ne peut être que plus long ou plus court, mais rien de plus qu'un martyre, et la science ne trompe pas ce pressentiment funèbre qui coule dans nos veines quand déjà la mort se traîne à quatre pattes dans notre ombre. Qu'elle se lève, et qu'elle me prenne ! Que sert-il de vivre dans un fauteuil, couvert de châles, nourri de médecines, souffrant des tortures physiques et morales, faisant horreur aux autres et à moi-même? Puis, comprends-moi bien, j'aime une femme, comme tu l'aimes, sachant au contraire que je l'épouvante. Et je la désire quelquefois, moi, presque mourant, comme tu la désires, toi, vivant et fort, Mais tu peux l'embrasser, moi non. Tu peux lui donner encore un frisson... moi non, et tout cela, le reconnais-tu à présent? est moins grand que ne te semblaient mes paroles.

Il parlait avec agitation, serrant les poings, le visage allumé d'une flamme tragique ; puis il éteignit sa voix, qui se fit pleine de sarcasme contre lui-même :

— Alors, tu vois, par une vanité d'homme, je préfère me cacher avant de dégoûter sa patience et de lui faire haïr, dans son manque d'amour, jusqu'à ma mémoire. En somme, si à ses yeux, tu as la beauté de la force, je veux me vêtir de

quelque beauté, moi aussi, je veux me servir du dernier pouvoir qui me reste : la bonté. Je ne veux pas que tu sois entièrement vainqueur, tu entends, parce que je te hais..., oui, je te hais, et plus fort encore, moi aussi. Où est donc la beauté, où est la noblesse dont tu me parlais tout à l'heure?

Mais, d'un geste brusque, Andrea repoussa ses paroles :

— Non, tout cela n'est pas vrai ! Tu veux « savoir », seulement « savoir ». Tu te montres faible pour envelopper ma force. Eh bien ! puisque tu le veux, affrontons encore une fois en camarades ce suprême danger. Nous sommes sur un pont étroit où l'on ne peut passer à deux...

Le visage transfiguré, Giorgio l'interrompit :

— En camarades, tu as dit? Oui, Andrea, oui.

L'émotion lui mettait un tremblement à la pointe des doigts.

— Oui, Andrea ! — répéta-t-il. — Écoute-moi bien : il faut que toutes choses humaines finissent en putréfaction. Notre amitié même, qui a été un beau lien de deux âmes libres, ne peut échapper à ce destin. Je ne t'en accuse pas, Andrea ; c'était nécessaire, cela devait être ainsi. Mais il y a quelque chose qui survit à tout cela, et c'est le souvenir de ce que nous avons été jadis, toi et moi, dans notre jeunesse... Il y a dans la machine usée quelque chose, une chose absurde peut-être, qui survit : le cœur. Et moi, si je me suis traîné jusqu'ici ce n'est pas pour te tendre un piège, ce n'est pas pour savoir, parce que désormais plus rien ne m'est caché, mais c'est parce que je regrettais de mourir sans avoir clos par un pacte final notre concorde d'hommes, et pour te dire ce que je te dis maintenant. Serre-moi la main, Andrea, quittons-nous en amis.

— Non, jamais ! — s'écria l'adversaire. — Regarde, je m'agenouille devant toi, si tu le demandes, mais ne me tends pas la main... jamais plus ! jamais plus !

— Tu me hais à ce point.

— Je me hais moi-même, pas toi.

— Tu grandis un petit drame, une femme, après tout, est une femme ! Elle nous a séparés, elle nous réunit. Donne-moi la main.

L'adversaire, son frère de jadis, l'épia en silence, longuement. Puis il lui fit une question.

— Et si je ne pouvais pas? Si je ne pouvais plus? Comprends-tu la force que contient ce mot : pouvoir?

— Les mots sont des mots... et ce sont aussi des fantômes, chasse-les.

Il était souriant et doux : une espèce de souveraineté auguste revêtait ses traits : il y avait dans son sourire, dans ses yeux je ne sais quoi d'immatériel, qui rayonnait de sa pâleur comme un soleil caché. A présent il se sentait le plus fort et savait pouvoir commander.

— Donne-moi la main, — dit-il, — j'ai besoin de toi.

— De moi? que veux-tu?

— Une aide, parce que tu vois comme je suis faible ! j'ai besoin d'une aide et toi seul peux me la donner.

— Que veux-tu?

— Ta main, donne-moi ta main.

— Je ne peux pas.

— Tu le peux, tu le peux, si tu te sens encore capable de me faire un don.

— Elle?... — balbutia l'adversaire, en exprimant dans cette seule syllabe toute la terreur qui lui envahit l'âme.

— Non, pas elle : un autre don plus beau... Donne-moi la main.

Subitement, d'un élan, Andrea tendit sa main au frère de jadis, à l'homme qui lui avait été sacré, et dont il *connaissait* la mort. Il tremblait. Ils tremblaient tous deux et tous deux pâlirent, comme s'ils avaient accompli un rite infrangible au moyen de ce serrement de main qui les réunissait pour la dernière fois.

— Et à présent, écoute-moi, — dit Giorgio. — Le plus grand des biens, ce n'est pas la vie : c'est la paix. Regarde-moi dans les yeux : tu verras au fond l'âme qui ne ment pas. Je t'ai pardonné, à toi, à elle, j'ai mis au sommet de mon rêve votre bonheur ; j'ai supprimé mon bien pour votre bien. Puisque vous vous aimez, et puisque la faute a été plus forte que votre honnêteté, soyez heureux, vous au moins qui avez au monde un bonheur possible !... Une vie qui devient inutile à elle-même doit continuer dans une autre. Mais si l'âme est capable de ces choses grandes, il y a la chair qui s'y refuse, la chair envieuse qui souffre, qui désespère ! Maintenant je te dis : Andrea,

mon frère, délivre-moi de la chair misérable... donne-moi un poison !

— Un poison ! — murmura l'adversaire effaré.

— Oui, parce que le bien le plus grand n'est pas la vie, c'est la paix. Je te demande la paix et si tu me fais ce don, tu auras dénoué virilement vis-à-vis de moi ce pacte que l'amitié me doit. Je ne veux pas bouleverser par une vulgaire tragédie la tranquillité de cette maison, mais je veux pourtant mourir, savoir que vous serez heureux... ne plus vous voir !

Il parlait désormais sans que l'autre l'écoutât, d'une voix opaque et morne, qui avait la couleur d'un jour d'hiver. Ses paroles paraissaient venir comme d'un lointain, d'une solitude, traînant avec monotonie les syllabes, ainsi que fait le vent, dans une clairière, des flocons de la neige lourde.

— Un poison?... — dit encore l'adversaire, en s'attardant dans la stupeur magnétique dont ce mot l'avait frappé.

— Oui, Andrea : ne pâlis pas ainsi. Je te parle d'une chose simple : la disparition d'un homme est la plus simple des choses... Donne-moi un poison.

A présent l'adversaire l'écoutait sans le regarder, les yeux attirés par un point que seul il apercevait dans l'ombre, et quand la voix se tut, il continua à écouter sans qu'une ligne de son visage tressaillît, figé de la tête aux pieds dans une sinistre immobilité.

Puis il s'approcha lentement, le fixant de ses yeux droits, couleur d'acier, pleins de flammes sombres. Il dit :

— Ta demande est de celles qu'un homme sain d'esprit a rarement le courage de faire, mais elle ne m'effraie pas. Interroge-toi bien avant de répondre : es-tu certain de vouloir ce que tu veux?

L'autre posa sa main ouverte sur sa poitrine, avec le geste sacramentel de celui qui jure sur l'Évangile, et il répondit :

— Je te demande le moyen de mourir avec la même sérénité qu'un jeune homme impétueux demande une bataille, avec la certitude d'y aller le front haut, en riant, et je te le demande à toi parce que, seul entre les hommes que je connais, tu es capable de me faire un pareil don et de le faire sans trembler.

— Tu le crois?

— Je le sais.

Dans la pause qui fut remplie de l'écho de ces paroles, tous deux sentirent leur cœur s'accélérer jusqu'à éclater. Puis Andrea saisit l'autre par un poignet et lui dit rapidement :

— Giorgio !... je pourrais en effet ne pas trembler, même en résolvant avec simplicité le plus grand problème qui se soit jamais posé dans la conscience d'un homme. Je suis un médecin ; ma mission est de sauver, je ne devrais pas pouvoir tuer. Pourtant, plus d'une fois j'ai eu la tentation de faire spontanément ce que tu me demandes aujourd'hui, pour délivrer une victime des cruautés oiseuses de la mort. Si je ne l'ai pas fait, ç'a été pour suivre un préjugé, pour ne pas savoir vaincre cette sensation que je hais : la peur. Un temps fut, lorsque je n'étais pas coupable, si tu m'avais fait la même demande, je t'aurais répondu clairement : « Tu as raison, c'est là ce que tu devais décider. Je t'aiderai... » Mais maintenant, il y a quelque chose entre nous qui m'en empêche... La vie d'un autre on peut la voler, la prendre par traîtrise peut-être, mais la recevoir en don comme tu me l'offres, non !

— Andrea, ne raisonne pas. Nous sommes arrivés à cette heure où le raisonnement ne gouverne plus. Je veux m'en aller sans ensanglanter la maison où je ne fus qu'un hôte, sans mettre une couronne d'épines sous le voile de la veuve que je laisse. Qu'un secret reste entre toi et moi. Nous avons été assez forts pour pouvoir le porter sur notre cœur.

— Sais-tu ce que tu as fait? — s'écria sombrement Andrea. — Tu m'as mis devant un miroir et tu m'as dit : « Regarde-toi. » Eh bien ! je me vois, je suis hideux.

— Non, tu es vivant et tu défends ta vie, c'est la seule différence entre nous.

— Mais pourquoi te tuer, toi qui es croyant? — interrompit de nouveau Andrea, comme s'il cherchait à opposer un nouvel obstacle à l'accomplissement de cet acte dont il sentait de plus en plus la nécessité.

— Ma foi n'est pas ce que tu crois, — répondit Giorgio avec sérénité, — et mon Dieu n'est pas cruel.

Il regardait en haut, comme déjà lointain, déjà libre de toutes les impuretés qui souillent le cœur des hommes et dans ses pupilles bleues brillait la vision limpide de sa paix der-

nière, la tranquille certitude de sa foi plus grande que la prédication d'aucune Église.

Puis il tendit les deux mains, comme pour prendre congé :

— Adieu !... peut-être m'as-tu été plus cher que tout le reste au monde, et tu me seras plus fidèle que tout le reste, si tu m'aides.

L'adversaire devint livide. A présent dans sa chair aux nerfs d'acier, palpitait de nouveau le cœur de l'homme, le cœur fragile qui prend peur et qui tremble, le cœur plein de gémissements qui s'émeut devant la bonté.

Sur les lèvres lui vint une confession, l'ultime, et il fut pour la faire.

— Écoute, Giorgio !...

Mais un instinct suprême contint sa voix, refoula dans son cœur ému les mots qui débordaient, et pensant à l'amante, à laquelle *il devait* son crime, il murmura, à fleur de lèvres, comme pour se le demander à lui-même :

— Qui l'aura aimée le plus fort?

Elle s'interposa entre eux, belle comme elle était, vêtue de leur double désir, et tous deux sentirent sa présence invisible, souffrirent d'elle comme si son corps voluptueux les frôlait.

Puis Giorgio dit :

— Toi peut-être, puisque tu restes, tandis que je fuis... et surtout parce qu'elle est tienne.

Un souvenir d'elle courut dans leurs veines, ils sentirent qu'il y avait entre eux un abîme éternel, plus vaste que la mort. Ils se turent encore et attendirent comme si dans ce retard il y avait une imprévisible espérance ; leurs pensées couraient avec une vitesse effrénée par le plus vaste champ qu'on puisse concevoir, c'est-à-dire de la vie à la mort, du commencement à la fin d'une existence humaine.

— Donc? — dit Giorgio après un long temps.

L'autre attendit avant de répondre : il cherchait en lui-même un refuge contre sa propre volonté :

— Une seule question, — lui dit-il. — Ferais-tu pour moi ce que tu me demandes?

— Si cela valait mieux que de t'offrir ma vie, oui, je le ferais.

— Mais pour accomplir un pareil acte, il faut en être digne !

— Puis il ajouta d'une voix brève : — Je pourrais ne l'être plus.

L'âme, dans les yeux, s'accusait avec une sincérité désespérée.

— Si tu dois triompher d'un obstacle de plus, cela veut dire que tu m'offres un don plus grand.

— Mais, Giorgio ! — balbutia-t-il avec angoisse, — si Novella, si moi, si quelque chose que tu ne sais pas... me tient à la vie, m'enchaîne, m'empêche de me punir de la même main qui t'aidera, si...

— Tais-toi, tais-toi, il y a des silences qui doivent continuer même au delà de la mort. Tu me dois une seule chose : m'obéir et puis vivre, pour que personne ne le sache.

A l'improviste, comme si un éclair tragique lui eût traversé le cerveau, l'adversaire regarda en face la mort.

— Oui? tu le veux? — s'écria-t-il.

Celui qui avait été dans la vie son frère sans reproche lui posa une main sur l'épaule comme il l'aurait fait en la posant sur un reliquaire et dit :

— Toute ma vie me soit témoin de la réponse : je le veux !

L'adversaire le prit aux poignets, le serra convulsivement.

— Soit !

Il se retourna ; l'armoire chargée de bocaux luisait dans l'ombre ; sur la table encombrée, le faisceau du réflecteur miroitait sur le cristal des fioles, sur l'acier des aiguilles étincelantes, allumant partout de petites phosphorescences d'un éclat aveuglant.

Rapide, attentif, le médecin, d'un mouvement saccadé, rompit avec le pouce la fermeture hermétique de deux fioles, légères comme des canules de verre, en mêla quelques gouttes dans une éprouvette concave où il y avait un doigt d'eau, et lentement, serrant les lèvres, en remplit la seringue. Le liquide en montant dans le tube de verre, eut un rayonnement irisé, semblable à un petit soleil rouge et livide, qui s'éteignit quand il fut au sommet.

Alors le médecin secoua la seringue pour en mêler le contenu et l'examina deux fois contre la lumière. L'aiguille très fine portait à la pointe une étincelle.

Puis, il la déposa sur le bord de la table et la regarda.

Il la regarda comme s'il était désormais seul, comme si déjà l'irréparable était accompli.

Celui qui devait mourir s'avança lentement : sans peur mais lentement...

— C'est là le poison?

Et il y posa un doigt comme pour toucher la mort.

Il parlait automatiquement avec un rire à fleur de lèvres.

Le médecin fit de la tête un signe affirmatif, et fasciné, regardait la seringue luisante, pleine d'un liquide sans couleur, paraissant inoffensif, limpide comme l'eau.

L'homme qui devait mourir mit à nu son bras gauche, relevant la manche lentement, puis son visage se tordit, sa bouche se fit oblique ; il prit la seringue entre deux doigts.

— Que fais-tu? Que fais-tu? — cria l'autre instinctivement, en l'arrêtant.

Il rit, mais d'un rire guttural, étrangement semblable à celui de Marcuccio quand il terminait sa chanson.

— Regarde, il ne tremble pas, — dit-il.

Il faisait allusion à son bras, desséché, jaunâtre, tendu contre la lumière, et qui tremblait pourtant, sans qu'il s'en aperçût.

— Écoute, Giorgio...

— Comment fait-on? — demanda-t-il en riant.

— Écoute, Giorgio... Giorgio...

— Comment fait-on?

— Comme cela !

Rageusement il lui enleva la seringue de la main et avec orgueil, le front haut, comme s'il s'adressait à des juges invisibles.

— *C'est moi*, — dit-il, — *moi, qui dois finir de te tuer*, et pas toi. Pas toi, avec ta main, mais moi avec la mienne... Regarde : elle non plus ne tremble pas.

Il lui tenait le poignet étroitement serré, il avait l'aiguille prête à piquer sur la peau frissonnante, aux poils hérissés, livide au milieu des muscles tendus.

Puis il donna un coup violent et injecta le poison.

— Aïe ! comme tu me fais mal... aïe !... dis-lui...

Et défaillant, il tournoya sur les talons, heurtant contre la table, renversant le réflecteur qui s'éteignit.

Celui qui avait été son frère et son ennemi dans le monde

le souleva par la taille, comme un sac à moitié vide, et le porta sur le fauteuil.

Puis il ralluma la lumière.

VII

Il ralluma la lumière pour regarder son crime.

Comme un de ces grands pantins mécaniques que le montreur de marionnettes jette sur un siège, flasque et pendant, quand il a fini de réciter son rôle, ainsi apparaissait l'homme à demi allongé au creux du fauteuil, la tête inclinée de côté, le menton sur une épaule, les bras tombant hors des accoudoirs, les jambes écartées.

Il respirait : sa respiration était visible, forte même.

Par instants, un tremblement assaillait une de ses mains pendantes, en secouait le poignet convulsivement, puis montait le long du bras, en donnant contre l'épaule un coup sec. De même, les pieds de temps à autre s'agitaient, faisaient fléchir les genoux en dedans, comme s'il avait eu les jambes cagneuses ; une mèche de cheveux lui était tombée sur le front et remplissait l'orbite en couvrant la paupière close.

L'ombre du fauteuil et de ce corps informe encombrait le parquet éclairé et montait obliquement sur la plinthe du mur.

Quand Andrea Ferento eut ramassé la seringue, qui lui était tombée des mains dans sa hâte à soulever Giorgio évanoui, quand il l'eut lavée et essuyée, il en détacha l'aiguille, prit un linge et se mit à la frotter. De temps en temps il l'éprouvait sur son ongle, comme pour s'assurer que la pointe ne s'était pas brisée. Puis il l'examina de près contre la lumière, clignant de l'œil, et la mit dans un jeu d'autres aiguilles, les unes plus grosses, les autres plus petites, qui étaient enveloppées dans un papier de soie, et les ramassa dans une boîte. Il remit les fioles en ordre dans l'armoire, après les avoir bouchées avec une extrême précaution, puis il se tourna tranquillement, comme s'il avait mené à bien l'un de ses travaux accoutumés, et, machinalement, regarda l'heure.

Il était un peu plus de minuit; mais peut-être ne vit-il pas les aiguilles.

Alors il fit automatiquement le tour de la chambre, en rasant presque le mur : il s'arrêta près de la fenêtre, plongea dans l'ombre un regard distrait puis marcha vers le milieu de la pièce, là où le pantin tragique était couché dans le fauteuil profond, et, figé dans une espèce d'immobilité, il se mit à le regarder.

Il respirait : sa respiration était visible, moins forte cependant.

Il regarda l'heure encore une fois, comme pour compter les minutes qui s'écouleraient jusqu'à la mort.

Un bourdonnement lointain, puis plus proche montait dans son cerveau, l'empêchant de penser. Alors il appuya l'oreille sur le cœur du pantin et prononça distinctement ces deux syllabes :

— Il bat.

Il ramassa les deux mains qui pendaient et le contact de cette peau lui donna une sensation pénible, si bien qu'il trouva préférable de le laisser en paix. Les deux mains retombèrent sur les cuisses, faisant un bruit sourd, comme si elles étaient gantées, et puis elles ne bougèrent plus.

Le pantin se dévissa tout à coup, comme s'il avait une charnière précisément dans le dos et que quelqu'un lui eût donné un coup de poing juste sur la nuque; un coup de poing qui le secoua tout entier. Les bras, avec les poings serrés, se tendirent vers les genoux; les deux pieds s'allongèrent comme pour donner un coup dans le vide, le ventre se plia sous les côtes comme un soufflet dégonflé : frappé au flanc d'un choc invisible, tout le corps, avec des spasmes nerveux, s'affasisa sur un côté; le menton vint tomber de travers sur le sommet de la poitrine.

Il semblait que le montreur de marionnettes eût donné une secousse trop forte qui avait rompu tous les fils; et les fils en éclatant produisirent un bruit : un bruit différent de tous ceux que l'oreille distingue, court et rauque, mais plus envahissant que le tintement d'un métal, un bruit atone, plein de tous les autres sons que dégage la rumeur de la vie.

Alors, dans le pantin immobile, tout se transforma en un clin d'œil : la couleur, la forme, le poids, l'aspect, l'atmosphère qui l'entourait, tout.

L'autre homme, le médecin, après avoir longtemps cherché dans le poignet un battement qui n'y était plus, pencha l'oreille sur le cœur du pantin, et reculant d'un bond, prononça distinctement cette syllabe :

— Non !

Toute la maison, d'un mur à l'autre, des greniers ténébreux aux caves sonores, lui parut subitement envahie d'une musique furibonde.

La chanson disait :

Le fils d'un mort fut mon ancêtre,
Un mort sera mon fils lointain.

Marche, marche ! La vie commence
Demain !

VIII

Le rêve évanoui, Andrea se retrouva seul devant ce mort : plus de fantômes tournoyant autour de lui, plus de voix mystérieuses ni de musiques imaginaires à travers la grande maison, mais un homme logique en face d'un cadavre encombrant.

Par un de ces efforts extrêmes de la volonté qui lui étaient faciles, il réussit à chasser bien loin, dans les recoins les plus reculés de son esprit le tourbillon de fantômes qui l'avaient assailli pour se mettre désormais, avec toute sa lucidité mentale, en face d'une nécessité unique : celle de dissimuler le crime accompli et de donner à la mort de cet homme l'apparence la plus naturelle. Il fallait, par un effort quasi héroïque, annuler son propre être sentant, pour ne vivre, pendant quelques instants, que par le cerveau ; il fallait étouffer le remords, le dégoût, l'étourdissement, la peur, détruire en soi le souvenir, le nom même de cet homme, pour mettre en scène le cadre le plus vraisemblable autour de sa dépouille muette.

Avant tout, le rapporter dans sa chambre, le soulever sur ses propres bras et dans l'ombre, sans bruit, à travers le corridor, le porter étendu sur son lit. Il vit tout cela avec précision, comme si un autre à sa place avait dû le faire, puis, avec cette rapidité d'action qui chez lui suivait la pensée, il se commanda à lui-même : « Obéis ».

Le mort était au milieu de la chambre ; son ombre difforme envahissait le plancher, la paroi. Andrea était debout dans cette ombre, il savait y être, et il lui sembla y avoir les pieds attachés de telle sorte qu'il fit un effort musculaire pour se dégager. Mais l'ombre le tenait en elle comme en un piège, le rivait à son immobilité comme une lourde chaîne, l'étreignait de son lugubre manteau.

Il pensa alors qu'il fallait éteindre cette ombre, pour qu'on ne vît pas du jardin sa fenêtre trop longtemps éclairée, et s'en étant arraché avec la peine d'un homme qui se dégage d'une boue gluante, il alla regarder à la fenêtre s'il y avait assez de clarté pour qu'il pût accomplir sans lampe ce qu'il avait à faire.

« Oui, dit au fond de lui-même la voix impérieuse, oui, il faut éteindre la lumière. »

Il recula de la fenêtre vers la table, se poussant lui-même à force de mouvements saccadés, comme un animal rétif et en posant les doigts sur la clef du réflecteur il remarqua que son poignet n'était pas ferme.

« Tu trembles? »

Ce mot qu'il détestait, s'appliquait donc à lui?

« Non, je ne tremble pas ! »

Et, rapidement, il éteignit.

Alors, il vit tomber du haut plafond une multiple tenture de manteaux noirs, qui se déroulaient l'un après l'autre, l'un sur l'autre, lourds, énormes, funéraires, comme une ténèbre qui grandissait rapidement.

Il ne voyait plus rien, il était seul, éperdu, dans le silence absolu, dans le noir absolu.

De ses doigts glacés, il se frotta les yeux, parce qu'il s'aperçut que cette ténèbre pleuvait, non pas autour de lui, mais en lui et alors, à travers une succession d'éclairs rouges, il commença à distinguer, à distinguer la fenêtre qui bleuissait, la

haute paroi blanchissante, les meubles immobiles, l'ombre... cette ombre inamovible. Et il vit une chose atroce : la face du cadavre, tordue sur le dossier, convulsée en une grimace qui paraissait un ricanement.

Alors, pour la première fois de sa vie, son cœur, en s'accélérant et en s'arrêtant, lui fit connaître ce qu'était vraiment la peur. Il se glaça et recula en tâtonnant de la main pour rechercher la lumière.

« Tu trembles ! Tu trembles ! » hurlait au-dedans de lui, sarcastique, la voix ennemie.

« Non. »

Et il se redressa de tous ses membres par un effort, comme devant une provocation. Il sentait à ses poignets et contre ses tempes, son sang battre à flots : toute la chambre lui semblait vaciller.

Puis il s'essaya à regarder une autre fois du côté de ce rire qui l'épouvantait, et il le soutint.

Ce n'était plus un rire, mais un spasme qui avait à la fois quelque chose de sauvage et d'inerte. Il essaya de se raisonner.

« C'est un mort, se dit-il, comme j'en ai vu des centaines... le commencement de la poussière... insensibilité, silence, fin. »

Mais il lui semblait que ce n'était pas un mort comme tous les autres, que ce n'était pas une matière où il ne restait rien de l'homme ; que ce silence, que cette fin n'étaient pas irrémédiables.

Habitué qu'il était à garder son cerveau à l'abri des erreurs de sa sensibilité, il se fit une objection pleine de sens en observant :

« C'est ton âme que tu lui prêtes, ce sont tes sens abusés qui lui donnent une apparence de vie. Mais c'est là une matière qui n'a plus que du poids ; c'est une chose morte, c'est-à-dire sans possibilité, et tu ne dois en ressentir aucune crainte. »

« Fais attention, l'avertit la voix, que le Temps court. »

Parfaitement maître de lui, circonspect, vigilant, il s'approcha de la porte pour écouter. Il tourna la clef dans la serrure, en la retenant pour l'empêcher de grincer, il entr'ouvrit et approcha son oreille de la fente. Le filet d'air faisait sur son

tympan une espèce de bourdonnement, mais aucun autre bruit ne s'entendait dans la maison endormie, sauf, à peine perceptible, le bruissement imprécisable que fait la présence d'êtres humains entre les murs d'un édifice.

Il sortit dans le corridor, arriva jusqu'au palier et une sensation de liberté presque joyeuse envahit ses membres, comme quand on retrouve la respiration après un commencement de suffocation.

« Attention ! se fit-il à lui-même... les chaussures. »

Elles craquaient : un petit bruit qui lui parut grand. Il se glissa, à pas lents, jusqu'à la porte de la chambre de Giorgio; il l'ouvrit avec précaution, mais entièrement, pour avoir le passage libre lorsqu'il reviendrait avec le cadavre. Il s'approcha du lit pour étudier de quelle manière il l'y étendrait, et voyant d'abord un creux dans les oreillers superposés, puis le sillon profond que le corps du malade avait laissé dans le drap, il croyait déjà l'apporter sur ses bras et en sentir le poids rigide, ce qui faisait courir dans ses artères battantes une veine de froid subtil.

Pour qu'il lui fût plus facile de le déposer, il rabattit la couverture jusqu'au milieu du lit, et précautionneusement il refit le chemin, se glissant le long du mur, retenant son souffle, vigilant et craintif comme un voleur.

« Si quelqu'un descendait pendant que je passerai avec mon fardeau ! »

« Fais vite, lui commanda la voix, vite ! »

Il rentra dans la chambre où était le mort. Il s'attendait presque à y trouver une transformation et alla jusqu'à supposer, en raisonnant par l'absurde, la chose la plus invraisemblable : que le mort ne s'y trouvât plus. Il y était au contraire, couché de la même manière, de biais sur le fauteuil, la tête tordue sur le dossier, les bras pendants avec les poings fermés, les jambes unies par les genoux, comme celles d'un cagneux. Horreur ! Qu'il était déjà loin dans la mort, ce misérable corps ! Et maintenant il fallait le soulever, avoir le courage suprême d'en porter le poids sur sa poitrine... Quelle horreur !

Il essaya de s'approcher, et fit un bond en arrière comme si une main avait essayé de le jeter sur le cadavre et qu'il lui fallût résister à cette poussée.

Mais il se souvint entre temps que ses chaussures craquaient; il les enleva en hâte et chercha à tâtons, près du lit, ses pantoufles de feutre. Il se vit prêt et il lui parut tout à coup qu'il n'arriverait jamais à franchir cette courte distance. Il écarquilla les yeux et éprouva sur les pupilles une sensation de froid. Il se mit à considérer le cas où le courage lui ferait défaut, où ses bras manqueraient de force pour soulever ce fardeau, et une épouvante, une stupéfaction s'ouvrit en lui comme un gouffre.

« Y a-t-il donc une chose que je ne sache pas oser? En avant ».

Il donna cet ordre, à ses genoux, à son pied chaussé de feutre et, plus fortement encore, à son cœur qui battait.

« Tu te perds et tu la perds... Qui?... Elle!... »

Alors il la vit qui dormait dans son lit, noyée dans ses beaux cheveux, ou peut-être qui veillait, assise sur la couverture, le visage entre les mains, se demandant de son côté si elle devait se tuer...

« En avant! il le faut... »

Il rebattait ce mot dans sa cervelle, sans cependant en recevoir aucun sentiment de nécessité. Il lui semblait marcher, et il restait immobile; il lui semblait être arrivé près du cadavre, le soulever, et une sensation d'horreur le faisait reculer sans qu'il eût remué. Tandis que, dans cette perplexité, il luttait contre sa volonté impuissante, il crut entendre du bruit.

Il se ressouvint de ces portes ouvertes et l'instinct physique de sa propre conservation le poussa.

En un clin d'œil il se courba sur le mort... mais il claquait des dents, ses bras s'étaient ankylosés aux jointures, pesant comme du plomb; et dans l'épine dorsale, il sentait entre chaque vertèbre une douleur aiguë.

Pourtant il s'était dit et il se disait :

« Que je le porte, ou que je meure! »

Il s'agenouilla : il fit, pour soulever le corps, un effort plus grand qu'il n'était nécessaire et le corps secoué lui ballotta contre la poitrine, comme s'il eût voulu l'enlacer en un embrassement macabre. Une des épaules du mort était contre sa bouche, un coude pointu pressait sur ses côtes, comme pour

résister à sa brutale étreinte. Il sentait sur son avant-bras le poids de la tête renversée et en se relevant, sur ses tibias et sur ses mollets, les coups des talons pendants.

« Je le porte, je le porte ! »

La terreur lui faisait fermer les yeux : il les rouvrit pour voir sa route.

« Si léger?... Non ! si lourd... Pourquoi raisonner?... En avant !... Passerons-nous par la porte?... Oui, mais de biais... Et s'il tombe? »

Il serrait les bras. Il lui sembla que le mort laissait dans le fauteuil quelque chose de lui-même, et tout en le tenant fortement, il se mit à le regarder. Il le revit double : tel qu'il était auparavant et tel qu'il était maintenant, couché sur le dos, sur le catafalque de ses bras.

En ce moment, il s'aperçut qu'il ne tremblait plus; il fit un pas, puis un autre, puis plusieurs, et mit une attention minutieuse à ne pas heurter contre la porte. Il disait continuellement à fleur des lèvres, comme pour s'aider dans sa besogne :

« Oui ! Oui ! Oui ! »

Il fit d'abord passer la tête, puis le corps. Dans le corridor il fallait marcher obliquement, mais la route était facile.

« Oui ! Oui ! »

Et en allant, il lui vint à l'esprit que Marcuccio était amoureux de la Berta.

De temps en temps, les talons durs battaient contre sa cuisse, et ce coude dans sa poitrine le gênait horriblement. Il ne s'apercevait pas s'il allait vite ou lentement, mais la route lui parut longue et il ne trouvait pas la porte. Toutefois, du seuil de la chambre, une clarté voilée filtrait dans le corridor, et finalement il l'aperçut.

« Oui ! Oui ! »

Comme il put, il fit d'abord passer les pieds, puis le corps; il le posa au plus vite sur le lit et retourna rapidement fermer la porte; une espèce d'hilarité silencieuse éclata dans son âme, et il eut presque envie de railler sa terreur, à présent vaincue. Il toucha ses bras l'un après l'autre, puis son front où perlait la sueur.

« Sauvé ! »

« Pas encore..., suggéra la voix... Déshabille-le ! »

Oui, il fallait le déshabiller : il devait être mort dans son lit, sans un cri.

« Déshabille-le ! »

« Oui ! je le fais. Regarde : à présent c'est facile. »

Le mort était couché obliquement sur la largeur du lit ; ses jambes superposées pendaient en dehors. Andrea s'agenouilla sur la descente de lit et lui enleva les chaussures, doucement, comme s'il avait le temps; il lui enleva aussi les chaussettes; et, avec ordre, les remit à leur place accoutumée.

Un beau clair de lune éclairait mieux qu'une bougie : dans cette lumière bleuâtre, chaque chose se voyait distinctement, mais comme enveloppée dans un contour d'irréalité.

Il déboutonna le pantalon et l'enleva après avoir un peu soulevé le corps. Il le plia et le mit à cheval sur une chaise, où le mort avait l'habitude de le placer quand il se recouchait. Il n'avait pas de caleçon ; les deux jambes jaunâtres, sèches comme deux bâtons, parcourues de tendons en relief qui paraissaient des cordes, étaient déjà froides, de ce froid particulier qui se distingue de tous les autres et qu'aucun mot ne peut rendre.

Les deux genoux paraissaient entourés d'une tache d'ombre ; les côtes, squelettiques, montraient, plus encore que les membres, les ravages de la consomption.

Et en le déshabillant désormais sans peur, il s'attarda à considérer un instant cette virilité éteinte, en évoquant dans la lueur d'un éclair, l'image sensuelle de la femme que le mort avait possédée. Il lui sembla qu'elle était avec eux, muette dans un coin et se mettait nue, avec ses yeux pleins de volupté, tout grands ouverts, pour assister dans toute sa beauté, à l'épilogue de leur tragédie.

Cette pensée lui causa une horreur et une anxiété extrêmes, si bien que, perdant la notion du temps, il lui parut qu'il pouvait accomplir sa lugubre besogne avec plus de lenteur. Il se préparait soigneusement un alibi moral, attentif à ne pas oublier la plus petite chose, à ne laisser dans cette chambre où Giorgio devait être mort, rien d'inexplicable, ni d'insolite.

Alors, après avoir déboutonné le veston, il souleva le

cadavre sur une épaule, puis sur l'autre, puis sur les deux ensemble, pour faire sortir des manches les bras qui commençaient à être non plus seulement inertes, mais rigides.

Cette opération lui prit du temps, et lui fit courir le risque de déchirer l'étoffe. Mais quand il l'eut enfin délivré de cette casaque de laine et que le mort resta en chemise, Andrea éprouva de nouveau un sentiment de libération, parce qu'il lui semblait arriver au bout de sa tâche cruelle. Désormais, il n'avait plus qu'à étendre Giorgio sous la couverture et à disposer le lit comme s'il y était mort.

Seulement une voix intérieure lui conseillait sans trêve : « Observe ! observe ! » comme pour lui éviter une distraction possible, un de ces minimes oublis qui donnent la clef des crimes les plus obscurs. Il faisait, pour réfléchir, un véritable travail, un effort presque musculaire pour concentrer toute son attention sur ce seul but, tandis que par instinct sa pensée cherchait à se disperser ailleurs.

Alors il se dirigea vers la fenêtre pour examiner dans une plus grande lumière si cette casaque de laine avait conservé un signe quelconque : une empreinte, une tache de bave, une déchirure, une odeur indéfinissable, un pli. Il l'examina sur toutes les faces plusieurs fois, il la sentit : elle exhalait une odeur subtile de camphre, et rien d'autre. Il essaya de se rappeler où le malade la mettait d'habitude.

« Dans l'armoire, il me semble... oui, oui, dans l'armoire : pliée. Ne t'en souviens-tu pas?... En effet. »

Alors il plia le veston à l'envers avec les manches en dedans, puis par le milieu, et l'ayant aplani comme il convient, il se dirigea vers l'armoire, ouvrit la porte, et le replaça là où il se souvenait parfaitement l'avoir vu tant de fois.

Entre temps, il s'aperçut qu'il haletait fortement et alors il se mit à siffler entre les dents, comme pour accompagner sa besogne ou pour faire quelque chose qui lui semblât naturel.

Il referma l'armoire et regarda autour de lui : il ne restait plus rien, positivement plus rien à faire qu'à s'occuper du lit et du cadavre étendu en travers. Il prit son front dans sa main et chercha à imaginer comment il l'aurait retrouvé le matin, en entrant, si pendant la nuit il s'était éteint naturellement. Il n'arrivait pas à le voir clairement, même il le voyait

de mille façons. Alors il chercha à se représenter dans sa mémoire de médecin d'autres morts survenues dans des conjonctures semblables. Il revit devant ses yeux, comme s'il se fût agi de traits familiers, certaines physionomies de cadavres, oubliées depuis des temps.

« On meurt de tant de façons », pensa-t-il.

Puis il lui parut inutile de réfléchir et il ne voulut pas tarder plus longtemps.

Il s'approcha du lit, et comme les couvertures étaient déjà rabattues, il n'eut pas de peine à les faire glisser sous le corps, pour pouvoir l'étendre entre les deux draps. Il remua les oreillers et, prenant le cadavre par les chevilles, il souleva les jambes sur le bord, poussa ensuite tout le corps vers le milieu du matelas et l'y étendit. La tête s'était enfoncée au milieu des oreillers ; il redressa le buste et le laissa ensuite retomber pour que la tête prît sur l'oreiller une pose naturelle. Puis il ramassa les bras, mais il ne savait pas où les mettre. Il essaya de plusieurs façons, il fit des hypothèses variées, mais aucune ne le satisfaisait.

Au dernier moment il pensa que la main gauche devait faire le geste de rejeter les couvertures, et la droite se porter à la gorge comme pour combattre une suffocation.

Quand il voulut le recouvrir, il s'aperçut qu'il était nu jusqu'à la ceinture, et après l'avoir enveloppé dans la chemise jusqu'au dessous des genoux, il ramassa les couvertures et les jeta par-dessus. Le vent produit par ce mouvement dérangea leurs cheveux à tous deux ; il arrangea les siens, lentement ; les couvertures se posèrent sur le mort avec un désordre égal. Il chercha le bras pour le porter à la gorge et en même temps déboutonna le col de la chemise pour seconder ce geste. Puis il s'éloigna de quelques pas pour juger de l'effet produit.

Il n'y avait rien en vérité qui pût sembler étrange.

« D'ailleurs, se dit-il avec lucidité, l'émotion de ceux qui le verront demain matin ne laissera pas place à trop d'investigations. Il sera immédiatement remué. Il faut seulement remettre les couvertures sous le matelas. »

C'est ce qu'il fit de chaque côté en commençant par les pieds et il le fit avec autant de précaution que pour border le lit d'une personne chère avant de lui dire : « Dors. »

Au pied du lit la chaise s'était mise de travers et un coin de la descente de lit s'était relevé ; il redressa la chaise et rabattit le tapis, puis il s'approcha de la tête du mort comme s'il voulait lui dire :

« J'ai fini. »

Il aperçut alors sur la table de nuit la montre et la chaîne d'or qui brillaient et remarqua le battement continu du mécanisme, qu'il n'avait pas entendu auparavant. Dans la carafe de cristal, l'eau claire brillait. En voyant l'eau, il eut soif.

— Adieu.

Il formula cette parole : « Adieu », sans savoir comment elle lui venait aux lèvres, presque sans comprendre pourquoi il la disait. Cette parole, ces deux syllabes ouvrirent dans son cœur un déchirement de douleur intense et il crut qu'il ne pourrait jamais abandonner ce mort : à présent, il ne le craignait plus : il l'aimait.

Il l'aimait : c'était son frère de jadis. Il s'appelait Giorgio. Il n'avait pas été tué de sa main, il était mort : il était étendu sur son lit de mort.

Sans en savoir le pourquoi, lui, qui n'avait aucune croyance, posa la main sur ce front glacé, puis, non seulement avec le cœur, mais avec les lèvres, il dit :

— Dors en paix.

La lune, arrivée au sommet de sa course, versait par toute la chambre un enchantement bleuâtre, et enveloppait la couverture du mort en un pan de clarté.

IX

Dans le bref trajet qu'il parcourut pour aller de la chambre de Giorgio à celle où il l'avait tué, son crime lui parut déjà reculé dans le temps, perdu dans un de ces lointains mentaux que l'âme oublieuse franchit en un instant, si bien que lorsqu'il ouvrit la porte et vit ce fauteuil laissé au milieu de la pièce, il en reçut un coup en pleine poitrine, comme s'il

s'agissait d'une réalité imprévue, et son étonnement fut si fort que tout d'abord il n'osa pas aller plus avant.

« Je suis Andrea Ferento, un homme qui sait qu'il a tué, se raconta-t-il à lui-même, un homme qui devra vivre inséparable du souvenir de cet acte essentiel.

« Eh bien? se répondit-il, la vie poursuit son cours nécessaire : l'équilibre immuable des choses n'en sera pas plus troublé que de la chute d'une plume ; la terre ne fait qu'engloutir un cercueil de plus. Ta route est libre : marche. »

Il lui arrivait fréquemment de dialoguer en lui-même, comme entre deux personnages d'avis différents, pour vérifier, en quelque sorte, de quel côté de lui-même se trouvait la raison.

La route est libre?... Oui, croyait-il ; libre et facile, sûre et radieuse. Il suffisait désormais d'éloigner de ses pas l'obstacle le plus immédiat, ce fauteuil qui propageait autour de lui une ombre si troublante, ce meuble de bois et de cuir qui paraissait contenir dans ses bras vides le dernier fantôme de son crime. Il fallait en somme, après tant de courage, ne pas trébucher dans sa propre incohérence, ne pas attribuer à cette « *chose* » pas plus qu'aux autres qui sont sans âme, une signification humaine.

En s'avançant, il saisit le meuble inerte par les deux bras, le poussa avec une espèce de colère dans le coin où il se tenait habituellement, robuste et bienveillant, dans l'attente d'une lassitude à soutenir. Puis, sentant le besoin de respirer largement, il ouvrit la fenêtre toute grande et regarda la nuit étincelante qui étendait sur le calme de la terre son fantastique pavillon d'étoiles.

Puis, quand il se fut restauré dans cet air balsamique, tout à coup il se cria à lui-même :

« Tu n'es qu'un histrion ! Tu cherches à jouer ta vie parce que tu as peur de la vivre. Non ! ton mot est tout autre, il est plus beau qu'« oublier ». Ton mot est : « pouvoir ».

Il aspira une large bouffée de cet air vivifiant, la plus large que put contenir la capacité de ses poumons, et redit avec la force d'un commandement :

« Oui ! pouvoir ! Pouvoir avec joie ! »

Alors le visage de celle qu'il aimait remonta dans son âme, comme la guirlande de son péché, et il lui sembla qu'il affleurait dans sa pensée d'une profondeur presque lointaine, pour être la sphère, le point cardinal autour duquel tournait toute la splendeur de l'univers.

Elle était vraiment, dans son esprit, unique et souveraine, au delà du sens des choses, au delà de la négation. D'elle seulement et seulement de l'amour qu'il avait pour elle, il ne cherchait guère la raison. Il s'était pris d'amour, et il l'aimait sans jamais essayer de se révolter contre l'ivresse que cette perdition lui donnait. Si toute sa vie de domination, de recherche, de lutte allait à l'encontre d'une dédition aussi absolue, si sa froide intelligence pouvait sourire de ce petit mot : l'amour, un autre esprit dans son esprit, un autre cœur dans son cœur s'étaient laissé vaincre par elle, et non pas insidieusement mais d'un seul coup, non avec la terreur de se perdre, mais avec un sentiment de félicité.

Il l'aimait ! Le monde était plein de cet amour exultant ! Toutes les choses visibles portaient l'empreinte de l'ivresse de son cœur ! Tout lui ressemblait, tout provenait d'elle, elle était dans le temps et dans l'espace, dans l'instant et dans l'éternité, elle était l'artère de sa vie multiple, elle était, dans son monde négatif, la conclusion synthétique et immense que le croyant résume en : « Dieu ».

Il l'aimait ! elle était mêlée à ses sens, comme le parfum aux souffles du printemps ; il l'aimait comme on aime une absurdité, comme on professe une folie.

Alors subitement, il se souvint de sa douce chevelure, de sa bouche tiède et lascive, de ses yeux ni forts ni timides, qui paraissaient se décolorer continuellement dans la langueur de la volupté. Il se rappela ses blanches épaules, qui exhalaient l'odeur d'une poudre parfumée, qui exprimaient à la fois la lassitude et le désir... Il commença à s'ensevelir doucement sous le souvenir avec l'oubli de celui qui s'endort sous une pluie insensible de fleurs, et chaque ombre, dans la nuit infinie, évoquait une image d'elle.

Lucide émergea dans sa pensée, une certitude :

« Elle est à moi ! »

De cette heure tragique commencerait entre eux un pacte

indissoluble. Il pouvait lui dire, il devait lui dire sans retard que rien désormais ne les séparait du bonheur trop attendu, et même il sentait le besoin de l'appeler pour veiller ensemble cette longue veille, seuls, muets, serrés l'un contre l'autre, dans le voisinage ambigu de la mort, à la clarté des étoiles.

Il s'était montré pour elle si hostile dans ces derniers jours, que sûrement elle n'oserait s'aventurer jusqu'à sa chambre, comme elle le faisait les nuits précédentes, quand le malade s'endormait, ou quelquefois dans les heures qui précèdent l'aube.

« Je l'appellerai. »

Et il fit quelques pas.

Mais la pensée de la trouver dans son lit, dévêtue, le troublait ; il lui parut tout d'abord invraisemblable de se retrouver encore une fois près d'elle, de lui parler, de lui dire surtout ce mot qu'il était nécessaire de dire. Toutefois, il arriva jusqu'à sa porte, l'ouvrit et entendit le frôlement de son corps qui, au bruit, se retournait dans les couvertures.

— Tu dors? — fit-il, à voix basse.

— Est-ce toi, Andrea? Je venais de m'endormir.

— Lève-toi !

Elle reconnut dans sa voix quelque chose d'insolite.

— Que fais-tu à la porte? Entre.

Il obéit, mais resta immobile après avoir fait un pas dans la chambre. Se soulevant sur les oreillers, elle l'appelait à elle, en allongeant le bras.

— Qu'est-ce qui est arrivé?

Il dit :

— Rien.

— Il se trouve mal?

— Qui?

— Mais Giorgio...

Il fit une longue pause avant de répondre et répéta :

— Lève-toi.

Elle repoussa les couvertures et glissa du lit, ses pieds blancs cherchaient les pantoufles sur le tapis.

— Mon peignoir... donne-moi mon peignoir, — le pria-t-elle pour ne pas se montrer en chemise. — Là, sur le porte manteau.

Alors il l'aperçut, le prit et le lui porta ; mais au lieu de la vêtir, il eut envie de l'étreindre telle qu'elle était, d'un baiser furieux. Il ne le fit pas. Elle s'enveloppa dans la robe de chambre et, le regardant incertaine, elle demanda :

— Qu'est-ce que tu as? Qu'y a-t-il?

— Viens, — dit-il en se tournant, — viens.

Légère, avec un bruissement de soie qui, dans le silence, paraissait sonore, elle le suivit en glissant derrière lui jusqu'à sa chambre où ils s'enfermèrent.

Là, il y avait plus de lumière, et elle le vit si altéré, si livide, avec un regard si fixe, qu'il ne paraissait plus le même homme.

Elle le saisit par le bras avec effroi :

— Qu'as-tu? Qu'as-tu?

Il voulut sourire, mais sa bouche se tordit dans une grimace, et il se tut.

Jusqu'alors il ne s'était trouvé que seul : combien à présent il lui paraissait étrange d'avoir un témoin. Combien résonnait diversement le mot « mort », selon qu'il passait comme un écho dans son propre silence intérieur, ou qu'il fallait le communiquer des lèvres, comme une annonce irréparable, à une oreille attentive.

« Mort »... une syllabe brève, quatre lettres de l'alphabet qui ont le son le plus vaste qu'on puisse concevoir! Parole que rien ne distingue des autres quand on la prononce comme une image, et qui devient froide, pesante, absolue, quand elle a un cadavre pour témoin, et qu'elle s'abat, comme une aile sans vol, sur la matière éteinte.

Alors il en mesura toute l'épouvante, et le mot lui parut plus impossible à prononcer que le fait à concevoir. Elle était trop suave, trop femme pour entendre parler de mort.

Il ferma les yeux et l'oublia. Mais dans le même moment, les légères dentelles de sa manche lui touchèrent le front.

— Qu'as-tu? — dit-elle en le caressant; — parle, tu me fais peur.

Et dans sa voix même se continuait ce parfum, ce souffle d'impureté. Il eut un moment la tentation de la faire souffrir, de lui infliger un tourment qui fût égal au sien... mais il l'aimait! Il l'aimait, elle était tout son univers; la vie était pleine d'elle.

« Maintenant, pensait-il, elle est mienne. »

L'homme brutal, qui ne connaît pas d'obstacles à son désir de possession, s'enivra de cette pensée ; une force nouvelle courut par ses veines bourdonnantes ; une musique violente, une musique de victoire, battit contre ses oreilles ; dans ses pupilles resplendit un rayon de lumière. Avec force, comme s'il l'enlevait à quelqu'un qui jusqu'alors la lui eût disputée, il l'étreignit dans ses bras et la serra contre sa poitrine virile, fortement, longuement, sans rien dire, avec une espèce de convulsion, pour rendre manifeste sur elle cette pensée : « Tu es mienne. »

— Tu m'aimes? — murmura-t-elle.

Elle ne pouvait soupçonner autre chose que l'amour, elle ne cherchait qu'à accroître sa joie en en parlant, en en faisant parler. Mais il restait muet : il avait un je ne sais quoi de cruel dans la bouche, dans le sourire, qui découvrait ses dents étincelantes.

Il l'attira, la porta près de la fenêtre, parce qu'il lui semblait l'éloigner des choses environnantes en la tournant vers la libre nuit.

« Elle criera, pensa-t-il, si je lui dis... »

Et il prépara la main pour étouffer ce cri. Il voulait le lui dire immédiatement, et pourtant il se sentait incapable de proférer les mots nécessaires.

Mais son visage parla avant sa bouche, ses pupilles brillèrent d'une lueur quasi néfaste.

— Écoute-moi... et ne crie pas ! Écoute-moi...

Il lui tenait à présent les tempes, le visage serré entre ses mains ; il était courbé sur elle comme pour la saisir dans sa volonté cruelle.

— Ne crie pas ! Écoute... une chose terrible ! Écoute.

Et il scanda ces paroles inexorables :

— Ton mari est mort.

Plus rapide que la parole, et avant d'avoir achevé sa phrase, il lui attira le visage contre le creux de sa poitrine, et lui entoura la tête de son bras, comme d'un manteau, pour étouffer son cri.

Il n'entendit qu'une espèce de râle dans la suspension totale de la respiration; alors, l'ayant degagée de cette étreinte, il se

pencha à son oreille et lentement, avec une sorte de mesure, il lui dit une autre fois :

— Il est mort ! je l'ai trouvé dans son lit... mort.

Elle chancela sous le coup ; une énorme stupeur tint un instant immobiles toutes les lignes de son visage, puis elle se détacha de lui instinctivement et recula dans l'embrasure de la fenêtre, heurtant contre la vitre ouverte. Son cri fut arrêté par une suspension de la vie.

Derrière elle, comme un paisible miroir, la vitre éclairée recueillait la splendeur de sa nuque, l'ombre confuse de ses cheveux qui, dans le plein rayon, paraissaient scintiller. Entre eux, pendant cette pause, un espace demeura, qui parut la frontière nécessaire entre leurs âmes à présent éloignées.

Puis elle fut prise d'un tremblement, et balbutia comme dans la fièvre, des paroles incohérentes ; elle essayait de se répéter à elle-même cette phrase indicible, d'en examiner le sens, pour rassembler devant son âme épouvantée la vérité insaisissable !

« Mort?... Il est mort? »

Avant que la douleur eût pu lui descendre jusqu'au cœur, un voile de larmes mouilla son visage; les larmes qui se détachaient des yeux immobiles, tombaient comme de grosses gouttes sans laisser un sillon, et puis, tout d'un coup, cessèrent. Alors elle se mit à rire convulsivement, tordant les bras vers lui, peut-être pour le saisir, peut-être pour l'éloigner d'elle. En riant sa bouche balbutiait :

— Non ! ce n'est pas vrai! Non, dis-moi que ce n'est pas vrai.

Il lui prit les poignets avec violence, comme s'il était jaloux et irrité de la douleur qu'il voyait en elle et dit une autre fois, en la secouant :

— Si, si ! Il est mort.

Sur le moment elle n'avait pas compris, ou du moins la sensation avait été si forte qu'elle lui était restée extérieure, sans pouvoir pénétrer en elle. Mais à présent, elle le voyait. Pour mieux comprendre, elle s'efforçait à le voir.

Il était étendu, froid, immobile. Il ne remuerait plus la main pour l'appeler. Il ne lui dirait jamais plus : « Novella ! »

En créant ces images, devant ses yeux, elle se rapprocha

de l'amant, elle lui saisit le bras et se pressa contre lui, cherchant un refuge dans sa force. Glacée, elle balbutia :

— Pourquoi est-il mort?... Pourquoi?

Elle exprimait mal sa pensée : elle voulait demander :

« Comment? Où? Quand? De quelle façon et pour quelle cause est-il mort? Et où est-il? »

Elle le dit en effet :

— Où est-il ?

Et elle se serra plus craintive contre l'amant, comme si elle craignait que le mort fût tout près, là, autour d'elle et qu'en tournant les yeux, elle dût le voir à l'improviste.

— Je l'ai trouvé immobile dans son lit; je l'ai appelé : il n'a pas bougé ; je l'ai touché : il était froid.

Elle dit encore une fois, mais d'une voix différente :

— Non...

Sans en savoir le pourquoi, elle eut l'impression qu'il fallait n'en rien dire à personne, se taire, ne pas réveiller la maison, et maintenir entre eux, caché comme une faute, l'horrible secret. Mais justement parce qu'elle avait cette impression, elle fut conduite à penser le contraire, à croire qu'il fallait crier, faire du bruit, appeler tout le monde. Elle balbutia :

— Le père...

Il lui prit vigoureusement une épaule :

— Non, tais-toi.

— Pourquoi?

Il ne savait que répondre. Il dit :

— Attendons.

A présent, elle ne pleurait plus ; elle avait seulement un tremblement nerveux, des talons à la nuque ; et dans sa gorge gonflée, un nœud qui par instants se dénouait pour se resserrer plus étroitement. Il s'aperçut qu'elle pouvait avoir un doute quelconque au sujet de cette défense et chercha à lui expliquer pourquoi il était convenable d'attendre.

— Plus tard, nous les appellerons, — dit-il, — mais en ce moment je suis tellement abasourdi que je ne pourrais en parler avec d'autres qu'avec toi. Et toi aussi...

— Oui, oui, moi aussi, — dit-elle, presque contente de l'excuser et de sentir en effet comme lui.

Mais il ne trouva pas l'explication suffisante et il ajouta :

— J'ai voulu d'abord te le dire, à toi, parce que ce matin quand ils le verront, il faudra que nous soyons préparés, nous deux qui...

— Oui, oui, tu as raison.

Et alors, cet éclair qu'il aurait voulu voir dès le premier moment dans les yeux de l'amante, lui traversa les pupilles, lui faisant serrer plus fort le bras qu'elle tenait, et arrêtant son tremblement dans une autre suspension, celle-là vertigineuse, de la vie. Ce n'était qu'à présent qu'elle avait regardé, qu'elle avait pu regarder au delà de la mort !

Elle se blottit contre lui, et dit :

— J'ai peur.

Il eut un geste d'amour, d'amour chaste et posa les lèvres sur son front ; mais ce baiser n'avait d'autre but que de la rassurer, de la protéger, il voulait être oublieux des caresses passées pour ne pas frôler la faute.

Très hautes, dans le miracle de la nuit, les étoiles, si nombreuses qu'elles paraissaient, dans le désert cosmique, une tempête de poussière en combustion, resplendissaient furieusement comme du phosphore embrasé, comme de la résine en flammes, comme du cristal en morceaux dans le sable lançant des éclairs sous le soleil. Chacune était un rayon et était un monde, chacune mêlait sa flamme, propageait son incendie dans le rayonnement des mondes voisins. Les sommets de la nuit brûlaient ; au-dessus de son édifice envahi d'ombres s'élevait une coupole embrasée : l'éternité s'exprimait en lumière, l'infini avait ses limites dans la magnificence du feu.

Et la nuit passait, oublieuse dans le ciel profond, avec des splendeurs qui paraissaient rayonner d'une continuelle destruction. C'était comme une canicule nocturne ; l'océan des mondes paraissait une seule vague brisée en millions de diamants. Mais Elle était pour lui plus vaste que l'univers entier et elle affluait par tous les sens à son esprit, le comblant jusqu'à l'oubli. Pour pouvoir raisonner, il fermait les yeux afin de ne pas la voir, et avec un effort de tout son être, cherchait à se soustraire à son charme comme aux premières vapeurs d'un opium suave et pacifiant. Ne pas la voir, ne pas l'entendre, abolir ses sens, voilà ce qu'il fallait pour ne pas tomber

en elle comme en un gouffre sans fond, pour ne pas aimer plus fort que tout le reste sa bouche odorante, amoureuse et coupable.

Alors cette incohérence spéciale qui nous pousse quelquefois à faire le contraire de ce que nous pensons, le fit se retourner pour la regarder. Il la regarda d'un œil soupçonneux, comme si elle avait pu surprendre ses pensées, tant était grande l'affinité qui la liait à lui : dans ses yeux limpides il ne vit plus aucune larme. Il n'y vit que le reflet de la nuit qui s'y mirait comme dans un mobile cristal. Elle le regarda également, avec ce soupçon féminin qui se traduit dans les yeux de la femme troublée et tous deux retinrent leur respiration, comme s'ils craignaient que la sensation de leur souffle ne les poussât à un baiser. Elle fit un geste frileux et ramena son peignoir sur sa gorge, là où le dessin des veines sur la peau blanche tissait une ombre légère. Dans cette lumière oblique il vit briller, comme s'il eût été d'or, le duvet velouté qui naissait sur son cou autour des racines des cheveux. Son profil se dessinait sur les vitres, dans une tache de splendeur.

Jamais, jamais comme alors, il ne comprit que sa beauté était une chose malade et lascive, toute mêlée de vice, d'odeur, de tiédeur ; et en la regardant, il imagina l'hypothèse qu'elle fût possédée par un autre homme.

Depuis qu'il l'aimait, il n'avait pas connu la jalousie ni supposé qu'elle pût se séparer de lui, mais à présent qu'il avait tué : par une étrange association d'idées, il comprenait que ce fait pouvait l'arracher à sa possession, créer une hostilité impossible à prévoir, même si elle ne le savait pas, par le seul fait que cela était ; et voyant l'homme qui la toucherait il frissonna de fureur et d'épouvante.

Assiégé par cette pensée, il l'attira, comme pour la garder, et ils furent si voisins d'un baiser qu'il sentit sur ses lèvres la chaleur de sa bouche. Son sein si doux le tourmentait insidieusement, et ses bras, ses bras lents, l'entouraient de ce nœud puissant et las qui contient l'amour.

— Tu l'aimais? — lui demanda-t-il par cruauté.

— Oui, comme s'il était un ami malheureux et moi une esclave résignée... — Mais elle réfléchit et ajouta : — Ne le sais-tu pas?

Il se tut; son front se rembrunit.

— Et toi? — fit-elle après un silence.

— Moi?

— L'aimais-tu?

Il se dressa, comme il faisait quand il lui était nécessaire d'enfermer sa volonté rétive dans une armature de métal, et dit avec élan, d'une voix tranchante :

— Non, je le haïssais.

Elle en eut un frisson, un frisson qui la courba comme si elle avait reçu un baiser sur la nuque.

— Aura-t-il souffert, crois-tu?

— Peu ou point : il était calme.

Alors l'image du mort assiégea sa pensée; elle le vit étendu, mais calme : à peine, à peine, un peu de souffrance aux coins de la bouche, un peu de gonflement sous les paupières closes... La mort ne lui parut qu'une lassitude totale et, pour la première fois depuis cette nouvelle, elle vit devant ses yeux la physionomie du disparu.

Cette vision lui fit comprendre qu'elle non plus ne l'aimait pas, puisqu'elle éprouvait une sensation d'horreur physique plus forte que ses sentiments de pitié. Elle se souvenait involontairement d'avoir reçu les baisers de cette bouche : elle fit un mouvement et un effort pour repousser tout cela loin d'elle ; mais la vision revenait.

A l'improviste, une autre volonté que la sienne lui fit dire :

— Allons le voir.

— Oui ! Tu veux? — murmura-t-il comme pris en faute.

Mais, cependant, il pensa qu'il était opportun de s'assurer une dernière fois de ce qu'il avait fait, et de juger par elle, en qui il pouvait se fier davantage, de l'impression que les autres éprouveraient.

— Allons ! — fit-il résolument, et il ne bougea pas.

— Oui, — répondit-elle, en restant immobile et en le regardant avec des yeux effrayés.

Il se fit violence, la prit par la main : ils se mirent en route.

— Doucement, — disait-il, — que personne ne s'éveille !

Assurément elle ne faisait pas de bruit, mais en se glissant après lui dans l'ombre et comme cachée derrière sa personne,

elle accomplissait un effort mécanique pour dompter sa volonté rétive.

En elle bourdonnait un grand vacarme et la nuit lui paraissait sonore. Courbés tous deux, adossés l'un à l'autre, se communiquant par des serrements de mains leur peur et leurs tressaillements, ils se glissaient comme des voleurs, rasant le mur, s'arrêtant, écoutant, les épaules basses, les genoux tremblants.

Le trajet si court leur parut une longue distance, et à mesure qu'ils s'approchaient, ils auraient voulu retourner sur leurs pas. Près d'elle, lui aussi se sentait moins fort que seul. Pourtant il la traînait ou il croyait la traîner, sentant son poids qui résistait.

— Andrea ! — balbutia-t-elle.

— Qu'as-tu?

— N'y allons pas.

Ils étaient près de la porte, et s'arrêtèrent.

— Pourquoi?

Elle ne répondit pas : dans cette obscurité elle n'osait ni s'approcher ni s'éloigner de lui.

— Tu trembles, toi aussi... — dit-elle.

— Moi? Pas du tout ! — fit-il en tendant les muscles et en se raidissant pour ne pas trembler.

La lune envoyait jusque là une faible clarté, qui d'abord leur avait paru ténèbre.

— N'ouvre pas...

— Si, j'ouvre.

Il tourna le bouton et entr'ouvrit la porte.

Tout d'abord ils ne virent pas le lit, mais seulement la clarté bleuâtre du rayon de lune qui emplissait la chambre funéraire d'une blancheur livide, pleine d'irréalité.

Puis tout à coup ils aperçurent le lit et la face renversée qui leur sembla — tant ils en avaient peur — avoir bougé et les avoir regardés.

— N'allons pas auprès, — balbutia-t-elle, — je ne peux pas.

Mais lui, en face de l'œuvre qu'il avait accomplie, retrouvait son courage et s'approcha du lit, la traînant. La clarté lunaire revêtait le cadavre des pieds à la tête, s'épandant sur le lit

comme un blanc faisceau d'électricité. Il semblait ainsi non seulement qu'il fût mort, mais qu'on l'eût déposé sur un catafalque lumineux, et qu'il dormît en gloire, enveloppé dans le linceul de cette lumière algide qui ressemblait étrangement à la couleur de sa chair, au gel de sa matière éteinte.

— Tu vois, — dit-il, — comme il est tranquille?

Mais elle ne répondit pas ; peut-être ne l'entendit-elle pas, absorbée qu'elle était par cette contemplation, les yeux fixes, la respiration arrêtée, le cœur suspendu.

En ce moment, son amour-propre avait disparu, elle ne se considérait plus comme l'esclave de ce malade tenace et n'éprouvait plus qu'un remords angoissant de n'avoir pas été près de lui à l'heure dernière, quand sûrement sa pensée fuyante l'avait cherchée, quand son cœur qui s'éloignait l'avait ensevelie avec lui dans la mort.

« Oui, tu m'as appelée et je n'étais pas là ! Tu as voulu peut-être me confier à moi seule un dernier désir, et je n'ai pas pu t'écouter... Bien plus, tu es mort « *en sachant* » tout !... Oh ! comme tu dois avoir souffert, pauvre cœur ! Oui, tu étais bon, tu me protégeais, tu me caressais de ton âme douce... De toi je n'ai jamais, jamais entendu que des paroles d'amour... et moi je ne t'ai fait que du mal ! Je n'ai fait que te tuer, jour par jour, sans le vouloir... Oui, j'ai été infâme, pauvre amour, et tu ne me pardonneras pas. »

Elle se courba, tendit de nouveau la main pour le caresser, mais n'osant pas, elle lui effleura seulement le visage d'un geste à la fois craintif et solennel.

Puis, en défaillant, elle tomba à genoux près du lit et elle pleura.

Quand il vit la femme agenouillée et le cadavre étendu, il lui sembla qu'un lien les unissait, qu'il y avait une ressemblance dans leurs poses, pourtant dissemblables, et, offensé de ce concert qui lui était ennemi, il se dressa contre eux, debout, levant le front d'autant plus haut que l'amante courbait le sien plus bas dans la honte, le remords et les larmes.

Elle n'avait fléchi qu'un genou, mais elle avait son coude appuyé sur l'autre et le front entre les mains.

A présent, du drap bleui, le manteau lunaire tombait sur elle ; ses cheveux, presque blonds, s'épaississaient sur sa

belle nuque découverte avec un pli lumineux. Bien qu'elle fût prosternée, son dos conservait une admirable souplesse, et la jambe sur laquelle elle était agenouillée sortant du bord du peignoir, découvrait la blanche cheville et un tendon qui se perdait dans la rotondité du mollet.

Le pied était presque tout entier hors de la pantoufle et l'on voyait le talon rosé s'évanouir en un creux profond vers les doigts fléchis, qui tenaient la chaussure droite, en se pliant contre l'ourlet d'hermine.

Dans le même moment il regarda le mort, et il lui parut extraordinaire qu'auprès d'un cadavre se trouvât une chose si profane et qu'il y eût entre eux une espèce de lien nécessaire.

Il voulait lui parler, l'appeler, et pourtant un sentiment de respect l'empêchait de remuer les lèvres. Il écouta avec une espèce de rancune muette et s'aperçut qu'elle priait.

Oui, au mouvement de ses lèvres et à sa génuflexion immobile, il devina qu'elle priait. Donc, elle ne serait jamais sa complice, jamais elle n'admettrait qu'il est permis à l'homme de donner la mort. Même, puisqu'elle priait, c'est qu'il subsistait quelque chose qui n'était pas détruit, entre cette belle jeunesse et cette mort infinie. Il y avait dans ce silence quelque chose de plus fort que l'amour, puisque tous deux avaient cru à cette parole invraisemblable : Dieu.

Alors il se retira en arrière et pensa que la peur de rester seule dans le voisinage du mort la ferait tressaillir : mais elle ne fit pas un mouvement, ne s'aperçut même pas qu'elle était seule, n'eût même pas un tressaillement.

Maintenant il n'entendait même plus le murmure de sa prière, il ne voyait plus sa poitrine se gonfler, sa nuque tressaillir, son talon rose se détacher et se rapprocher du talon de la pantoufle ; mais seules, deux immobilités parfaites occupaient la chambre et un seul rayon les enveloppait du manteau de sa pâle splendeur.

— Novella ! — appela-t-il à voix basse.

Sa propre voix le blessa comme un son imprévisible sans que les deux créatures fissent un mouvement. Il alla près d'elles, et au lieu de s'incliner, attendit.

Elle était comme évanouie, mais de près, on voyait cependant ses épaules tressaillir insensiblement. Pliée en avant

comme elle l'était, le front touchant presque le drap, la première vertèbre spinale formait entre les omoplates un fort relief et le faisceau lunaire n'empêchait pas que la courbe de ses épaules, près de l'attache du cou, ne fût pleine d'ombre.

Puis tout à coup, il la vit tournoyer sur elle-même, étendre les bras, et s'abattre à terre comme un poids inerte, presque sans faire de bruit.

Alors il se pencha sur elle, la prit par un bras et la secoua. Elle ouvrit les yeux tout grands, regarda autour d'elle, se ressouvint, le saisit aux poignets, et de toute la force de ses deux mains jointes, elle se cramponna pour se relever.

— Partons! Partons! — balbutia-t-elle quand elle fut debout et elle le poussait en arrière, de tout le poids de son corps en fermant les yeux, comme si elle ne voulait pas se retourner pour regarder le mort. — Partons! Emporte-moi!

Il vit la descente du lit relevée, et l'arrangea avec la pointe du pied, résistant un instant à l'effort de l'amante ; puis il se laissa pousser dehors.

Ils sortirent; et marchant sans précaution, ils refirent le chemin obscur, se tenant enlacés, comme s'ils venaient de consommer un crime et qu'ils allassent, impunis et légers, jouir de leur butin. Sur la porte, en entrant dans cette autre chambre qui leur parut joyeuse, ils échangèrent un baiser. Elle avait dans la gorge un rire sanglotant, dans les yeux une fièvre humide, dans les veines un battement accéléré qui lui chavirait le cœur. Il lui semblait, à lui, qu'il l'avait enlevée aux mains d'un adversaire plus fort, ou arrachée d'un cauchemar, ou du lit d'un autre qui la lui aurait ravie.

Un long trille mélodique emplissait la nuit enchantée et, juché sur sa haute branche, un rossignol solitaire déroulait, lançait ses vocalises avec une impétueuse magnificence, comme en brillant, une fontaine lance en l'air son jet d'eau. De temps en temps une grenouille mettait dans les pauses du chant sa voix fêlée, comme si on lui avait chatouillé le ventre pour la faire rire ou qu'elle se fût enivrée, jusqu'à en crever, de la bonne odeur des jasmins.

— Donne-moi à boire, — fit-elle, en comprimant sa poitrine qui étouffait, — je meurs de soif.

— De l'eau? — dit-il, — je n'ai que de l'eau.

— Oui.

Il prit la carafe et le verre, le remplit jusqu'au bord et le lui tendit. Elle avala une gorgée, avidement, puis le regarda.

— Et toi? tu n'as pas soif?

— Si, après.

— Non, bois, — fit-elle, en lui prenant la main qui tenait le verre et la poussant vers sa bouche.

Il obéit, il but avec gourmandise, avec fureur, deux fois, puis il regarda le verre vide.

— En veux-tu encore? — dit-elle.

— Non, pas davantage. — Il respira fortement et ajouta : — Sais-tu que tu étais évanouie?

Mais elle ferma les yeux, inclina le menton sur sa poitrine, et comme quelqu'un qui s'arrache à une vision effrayante :

— Ne m'en parle pas... je t'en supplie ! Quelle horreur ! Quelle horreur ! J'ai besoin pour un moment de l'oublier... Ne m'en parle plus.

Il remit la carafe à sa place et alla s'asseoir sur le bord du lit, courbé, las, les mains enlacées sur ses genoux, le front incliné.

Elle fit lentement le tour de la chambre et s'arrêta devant la fenêtre, regardant dehors curieusement, dans la nuit étoilée.

Il y avait un léger souffle de vent et les prairies lointaines changeaient de couleur; un balancement somnolent agitait les cimes des arbres ; dans l'épaisseur des branches çà et là, glissait un bruissement prolongé, comme celui que ferait, en tombant sur les feuilles, une lente pluie de sable.

Elle vit à quelques mètres de la fenêtre, sur l'arbre gigantesque, une grande fleur de magnolia s'effeuiller soudainement, et chaque pétale tournoyer comme une navette avant de se poser sur le gravier brillant. La ruine de cette grande fleur l'absorbait complètement et, sans comprendre ce que cela voulait dire, elle ne pouvait s'arrêter de regarder la branche opulente à laquelle cette chute avait imprimé un balancement continu, puis cette fleur éparse, réduite en morceaux, qui gisait sous l'arbre immense comme une blanche porcelaine brisée.

Et elle aperçut un petit crapaud qui sautillait au milieu, en traversant l'allée.

Sans tourner la tête elle appela l'amant par son nom, mais il ne bougea pas.

Alors, se penchant davantage, elle se mit à regarder dans la façade blanche de la maison, cette fenêtre si proche, derrière laquelle il y avait un homme qui dormait pour toujours sur le lit illuminé, dans le suaire des rayons lunaires, en face de la magnificence des étoiles...

Elle en vit ou crut en voir sortir une fumée bleuâtre et trouble qui se perdait dans la nuit, et prenant peur, se retira, pour ne pas respirer dans le vent un seul atome de cette fumée.

Elle alla près de l'amant, lui posa une main sur les cheveux. Il ne leva pas la tête, ne dit pas un mot, et elle prolongea sa caresse avec une espèce de volupté, s'attardant dans la chaleur des cheveux, un peu penchée sur lui. Puis elle dit :

— Quelle heure est-il? Il est tard?

Il regarda sa montre, distraitement.

— Trois heures passées.

— Tu as sommeil?

— Non, et toi?

— Moi non plus. Regarde-moi.

Andrea leva les yeux et tous deux en se fixant parurent étonnés.

— Que ferons-nous? — dit-elle.

— Je ne sais.

Un grand voile, de mousseline ou de tulle, passait sur les milliers d'étoiles pour en diminuer la splendeur ; une clarté naissait à l'orient et la nuit peu à peu s'écoulait en cette zone pâle, laissant emporter par le vent des spirales de fumée.

De petites étoiles mortes, vagabondes, y tombaient l'une après l'autre et disparaissaient, laissant un sillon imperceptible dans l'espace où elles étaient par milliers : les grandes constellations, lumineuses comme des navires nocturnes, sombraient dans l'océanique immensité; la lune coulait à pic, se décolorant, dans un gouffre de nuages semblable à un cratère.

Au loin, dans l'aube survenante, un coq chanta. Joyeux, il lançait dans l'air son bavardage prétentieux, lissant peut-être son beau plumage comme une femme matinale, qui peigne, en chantant à sa fenêtre, sa longue chevelure.

Avec l'odeur fluviale des narcisses, avec le frisson des feuilles qui s'éveillaient, entrait dans la chambre une vapeur d'air froide, presque visible, qui faisait le tour de la pièce comme un remous.

Il murmura :

— Tu dors?

(A suivre.)

GUIDO DA VERONA

(TRADUIT DE L'ITALIEN PAR FRANÇOIS LE HÉNAFF)

LES RÉPERCUSSIONS

Le glorieux armistice du 11 novembre reçoit son exécution. Devant l'admirable vaillance des armées alliées, dirigées par des chefs dont l'Histoire conservera les noms avec respect, les grands périls ont brusquement disparu. Les grandes difficultés commencent.

Ces difficultés sont de plusieurs ordres ; mais elles résultent, pour la plupart, de la trop grande durée d'un conflit qui s'est étendu sur plus de quatre années, alors que, si la guerre avait été conduite par des méthodes plus conformes aux principes de l'art et mieux adaptées aux circonstances économiques, les hostilités auraient pu cesser à l'automne de 1916, justement au moment où la défaite roumaine, qu'il était, en somme, facile de prévenir [1], apportait à nos adversaires, avec un sérieux réconfort moral, le bénéfice matériel considérable d'un ravitaillement presque complet.

Ce serait peu de chose — relativement ! — que la reconstitution de la France et que la constitution d'une Europe centrale qui va devenir une sorte de grande « Balkanie » dominée, si nous n'y prenons garde, par une Allemagne plus peuplée que celle de 1914 ; ce serait peu de chose, dis-je, si les circonstances économiques dont je viens de parler pouvaient se modifier immédiatement, ou même en peu de mois, à la faveur de l'armistice, puis de la paix.

1. Sans vouloir traiter particulièrement ce point, il est permis d'observer que la victorieuse offensive de l'armée de Macédoine aurait pu se produire — si on avait bien voulu faire le nécessaire pour cela — il y a deux ans.

Il n'y a rien de semblable à espérer, en ce qui nous touche. Nous avons accumulé les erreurs dans la lutte vainement poursuivie contre les facteurs de l'augmentation du prix de l'existence et, d'autre part, nous nous trouvons en face de la nécessité d'énormes importations sans avoir eu la prévoyance de nous refaire une flotte marchande.

La crise va donc continuer, peut-être s'exaspérer ; et il est difficile de ne pas arrêter son esprit sur cette grave éventualité quand on lit, par exemple, les si justes réflexions que *le Petit Journal* du 16 novembre met dans la bouche de M. le sénateur Bérenger, commissaire général aux essences.

« Je ne vous parle, dit cet homme politique à son *interviewer*, M. Marius Alix, que de l'essence et de la circulation automobile, dont je m'occupe spécialement, mais je ne crois pas empiéter sur les attributions de mes collègues *en vous affirmant qu'il va en être de même sans doute dans tous les domaines du ravitaillement.*

En effet l'armistice, loin d'alléger le problème, le complique. D'abord les armées vont marcher beaucoup plus vite ; il faudra les suivre quand même. Il faut ensuite ravitailler en essence, *comme en toutes autres denrées*, les populations complètement démunies du Nord, des Ardennes, de la Belgique et de l'Alsace-Lorraine. Vous voyez l'immense tâche.

Plus encore ! Nous devrons prêter notre secours aux territoires allemands occupés par nous et l'article 26 du protocole de la convention de l'armistice prévoit même, on le sait, le ravitaillement de l'Allemagne et ce, afin d'empêcher tout mouvement de révolte chez nos ennemis...

Ce ne sont pas là les seules raisons de la raréfaction des denrées alimentaires et surtout de l'augmentation — souvent provoquée artificiellement, d'ailleurs — de leurs prix ; mais n'insistons pas pour le moment sur ce point, non plus que sur celui de l'insuffisance des arrivages de matières premières, de matières à demi ouvrées et d'objets confectionnés, au nombre desquels et en première ligne il faut mettre l'énorme outillage industriel indispensable à la reprise de nos fabrications dans les contrées occupées et pillées pendant quatre ans par nos adversaires.

Remettons aussi à un peu plus tard — aux conclusions de cette étude — d'examiner les conséquences immédiates qui

peuvent résulter de cet état de choses au point de vue politique et social. Il suffit d'avoir noté ici la double physionomie de la phase actuelle, de la phase finale de cette grande guerre. Si cette phase, en effet, a un côté fort souriant, celui de la victoire militaire, elle en a un, le côté économique, beaucoup moins séduisant, dont les traits sont formés, si je puis dire, des *répercussions* de nos illusions, de nos nonchalances, de nos entêtements dans de fausses doctrines de politique de guerre et particulièrement dans de mauvaises méthodes de guerre navale.

*
* *

Répercussions dont les origines sont souvent anciennes, en tout cas bien antérieures au conflit actuel. Dans un essai intitulé *les Mentalités*, publié ici-même [1] il y a plus de trois ans, j'ai fait voir jusqu'où il fallait remonter pour trouver l'explication de certaines insuffisances personnelles qui se sont révélées surtout dans les débuts des opérations maritimes, de certaine paralysie, partielle au moins, de la « volonté de vaincre », de certaine appréhension des grandes responsabilités.

Que d'autres choses on pourrait dire que je n'ai pas dites, et que de caractéristiques exemples on pourrait donner de la portée funeste de telles mesures du temps de paix dont les conséquences avaient échappé aussi bien à qui les avait prises qu'à la plupart de ceux qui avaient la charge de les appliquer !...

C'est ainsi qu'on vit paraître, de 1911 à 1913 — je m'abstiens à dessein de préciser, n'ayant aucun goût pour les « questions de personnes » — une circulaire ministérielle *sur les tirs d'exercice des torpilleurs et des sous-marins* qui remplit de stupéfaction les officiers dont l'indépendance d'esprit et la sûreté de jugement s'accommodaient mal du dédain qu'on affectait, à la rue Royale, pour les engins, les armes et les méthodes de la guerre sous-marine.

1. *Revue de Paris* du 15 juillet 1915.

Ces mêmes officiers ont pu calculer, depuis quatre ans, les répercussions des prescriptions d'un document, fort simple en apparence et d'ailleurs fort bref — quelques lignes à peine — qui autorisait toutes les ignorances en matière d'utilisation de la torpille automobile, qui justifiait l'insouciance du début en face des sous-marins ennemis et qui suffit à expliquer l'insuffisance des résultats obtenus avec nos propres armes sous-marines contre nos adversaires. Ceux-ci, en effet, sans être plus habiles que nous, au fond, ni surtout plus entreprenants, plus résolus au sacrifice, gardaient l'incontestable avantage de l'expérience acquise dans les exercices méthodiques, intelligemment gradués, répétés sans relâche...

Trouverait-on, en cherchant bien, des instructions ministérielles à l'origine de la fausse direction donnée, quelques années avant la guerre, à l'enseignement que recevaient des officiers d'élite, désignés d'avance pour les hauts commandements? Je l'ignore et c'est une question qu'on ne pourra élucider complètement qu'après la fin des hostilités, lors de l'inévitable et grande enquête[1] qui établira toutes les responsabilités, non pas, je l'espère, pour trouver des coupables — l'aveuglement est une excuse, du moins quand il est involontaire — ni pour accabler le passé sous le poids de ses erreurs, mais pour instruire le présent et, en formant des esprits avertis, en créant des « mentalités » nouvelles, préparer à notre nation le grand avenir dont son admirable courage la montre si digne.

On peut cependant rechercher dès aujourd'hui, en se plaçant uniquement au point de vue de l'étude des « répercussions » — c'est-à-dire, en somme, des *faits actuels*, si étroitement reliés à ceux du passé — les origines des doctrines qui ont pesé si lourdement sur l'efficacité de la mise en jeu de la force navale.

Ces origines sont fort complexes, comme tout ce qui touche

1. M. Doumer et un certain nombre de ses collègues du Sénat viennent de demander officiellement cette enquête (février 1919).

à la marine. Je n'ai ni la prétention de les découvrir toutes, ni la faculté, non plus que le désir, de dire toutes celles que je vois, car il y en a quelques-unes dont la divulgation serait déconseillée par le souci de conserver encore intactes diverses « unions sacrées », à l'intérieur ou à l'extérieur.

Au fond de tout ceci, du reste, on retrouve l'éternelle lutte que, dans le présent, le passé soutient contre l'avenir ; la lutte de la tradition et des « idées reçues » contre l'évolution et les idées nouvelles, celles-ci séduisantes, certes, mais troublantes aussi, demandant des actes de foi à qui ne s'en tient qu'à l'expérience, s'adressant à l'imagination, à la *prévision*, c'est-à-dire à l'instinct, en somme, plus qu'à la raison et au jugement ; celles-là fortes des réalisations acquises et peu à peu consolidées, fortes d'avoir pris place dans *l'ordre établi*, fortes enfin de la puissance de ceux qui, arrivés grâce à elles aux sommets des hiérarchies, croient avoir toujours un intérêt personnel à les soutenir.

Le jour où, il y a quelque quarante ans, certaine école audacieuse osa dresser le petit bateau contre le grand, le torpilleur contre le cuirassé, l'arme sous-marine contre le canon, une tempête s'éleva, tempête de protestations indignées ou railleuses, tempête de cris des intérêts menacés, tempête de discussions passionnées où tout se trouva engagé, tactique navale, art militaire, finances, économie sociale, politique enfin — c'était inévitable ! — et l'observateur philosophe put constater, avec une surprise un peu inquiète, un peu amusée aussi, qu'en quelques mois le torpilleur était devenu libre penseur et républicain avancé, tandis que le cuirassé prenait séance chez les conservateurs et les cléricaux.

La lutte s'amortit cependant, chacun couchant sur ses positions. Il y eut des concessions réciproques et même des adaptations heureuses : on construisit des torpilleurs en assez grand nombre et force torpilles automobiles ; mais le cuirassé s'appropria celles-ci, en quoi il fit bien, toute arme étant bonne à prendre, et il s'annexa ses ennemis naturels, les petits bateaux rapides, dont il fit des éclaireurs et des agents de liaison. Et cela encore était judicieux.

Défendu au mouillage, par ses filets Bullivant et par des barrages organisés à distance; à la mer par sa vitesse, par

ses facultés évolutives aussi ; dans les deux situations, enfin, par les projecteurs électriques et son artillerie légère à tir rapide, le cuirassé respira, s'estimant désormais invulnérable.

Les choses en étaient là lorsqu'apparut, lorsque réapparut plutôt [1], le sous-marin.

C'était, en somme, un torpilleur singulièrement perfectionné que ce sous-marin, instrument de surprise par excellence, donc fort dangereux pour tous les bâtiments de surface. L'émotion produite ne fut cependant pas en rapport avec les perspectives assez sombres qu'ouvrait pour la marine traditionnelle l'entrée en scène du nouvel engin.

C'est qu'en vérité on ne prit guère au sérieux ce navire minuscule, ce jouet, ce « ludion » de cabinet ; et l'idée ne vint pas qu'on pût lui appliquer le mot de Franklin sur les ballons : « A quoi sert l'enfant qui vient de naître?... » Ou si elle vint, on la relégua comme importune, tout au fond des cerveaux.

Et ici il est bon de noter une des conséquences fâcheuses de l'institution des *limites d'âge*, institution qui ne laisse d'ailleurs pas de se défendre. Ces limites restreignent la portée effective des responsabilités et, par là, en affaiblissent le sens chez ceux qui sont appelés à prendre des décisions dont les suites ne sauraient plus peser sur eux. Puisque je rappelle des mots historiques, le trop célèbre « Après nous le déluge », de Louis XV ne revient-il pas à la mémoire, quand on voit un cénacle d'officiers généraux établir un programme de construction où, à côté des bâtiments qui leur sont familiers, demandent à prendre place des types aussi nouveaux, aussi étrangers, aussi déconcertants que le furent, il y a trente ans, les premiers sous-marins? Nul doute que chacun de ces chefs ne délibère et ne vote suivant sa conscience, mais n'est-il pas possible que, sans qu'ils s'en rendent compte eux-mêmes et le plus honnêtement du monde, l'arrière-pensée qu'ils ne mettront probablement jamais leur pavillon sur les navires dont ils arrêtent les caractéristiques essentielles ne vienne influer sur leurs déterminations?

1. Dès 1860 le commandant Bourgois (depuis vice-amiral) avait présenté un sous-marin, le *Plongeur*, qu'un accident de peu de conséquense fit aussitôt, et dès le début des essais, rejeter sans merci.

Ce ne fut pourtant pas cette pensée, reconnaissons-le, qui inspira, en 1892, le vote par lequel fut consacré le projet de constitution de la flotte sous-marine française, dont l'effectif prévu s'éleva à près de cent unités — chiffre qui n'a jamais été atteint, et dont nous sommes en ce moment fort éloignés, plus éloignés que jamais, en raison de nos pertes dans cette guerre.

Les amiraux d'il y a un quart de siècle, qui apparaissent ici, en somme, très impartialement préoccupés de l'importance future de l'engin sous-marin, ne pensaient pas un instant qu'un officier général pût être obligé, même dans un avenir lointain, à embarquer sur un submersible pour diriger des opérations sous-marines. Ne le leur reprochons pas : si l'échéance d'une telle nécessité nous apparaît aujourd'hui moins éloignée, elle n'est cependant pas toute proche, et avant que l'on puisse prévoir que le sein de la mer verra des batailles rangées entre navires de plongée, il faudra perfectionner sensiblement les moyens qu'ont actuellement ces unités de se reconnaître, de se « percevoir [1] » les unes les autres dans le milieu liquide. Il y a déjà et depuis plusieurs années des flottilles, ou au moins des escadrilles de sous-marins, mais ces formations sont dirigées par un officier supérieur dont le guidon ou le « triangle » flotte sur un bâtiment léger de surface.

Et comme ce bâtiment de surface, si léger qu'il soit — ce ne saurait être pourtant une coquille de noix —, ne peut en toute circonstance se dissimuler aux vues, on découvre là une des raisons qui font que les opérations d'ensemble, si fructueuses quand il s'agit de surprises, mais qui exigeraient la simultanéité des efforts, sont très difficiles à organiser avec les sous-marins. Ajoutez que ce chef, resté au large et à bonne distance de ses subordonnés, n'est plus en état de parer aux accidents imprévus. Tout au plus, en usant de très rapides appareils aériens en même temps que de la T. S. F., pourra-t-il obtenir de précaires liaisons. Mais tout cela est encore dans les limbes...

Revenons à notre examen des conséquences successives

1. C'est à dessein que je n'écris pas *apercevoir*. En effet il ne s'agit pas seulement de la vue, mais de l'ouïe et peut-être d'autres procédés que celui de la mise en jeu immédiate de l'un de nos sens naturels.

de l'introduction des engins et armes sous-marines dans les flottes de guerre.

Lorsque les sous-marins apparurent et tandis qu'ils se développaient, grandissant en taille et en puissance suivant l'inéluctable loi, la France, longtemps restée seule à construire ces navires de plongée, était sous l'influence exclusive de cette « mentalité défensive » qu'elle devait à la fois à la dépression morale causée par les désastres de 1870 et aux progrès d'un aveugle pacifisme internationaliste.

Il en résulte ceci de surprenant, en ce qui touche les sous-marins, qu'alors qu'un peu de réflexion eût aussitôt montré que ces excellents instruments de surprise étaient, avant tout, des *engins offensifs*, on ne pensa qu'à célébrer leurs facultés défensives, et qu'en fait de surprise, on ne voulut voir que celles qu'ils pourraient infliger aux bâtiments de surface qui s'aviseraient d'attaquer nos côtes.

La répercussion de cette lourde erreur s'étend jusqu'aux opérations de la guerre actuelle. Il n'est pas douteux que si l'on avait, depuis un quart de siècle, cultivé les facultés offensives des sous-marins, le secret eût été trouvé en temps utile de faire pénétrer ces bâtiments, en dépit des filets et des mines, dans l'intérieur des rades défendues.

Toute la physionomie de la guerre navale en eût été profondément modifiée.

Nous citerons tout à l'heure, cependant, d'autres engins qui auraient pu faire — si on l'avait énergiquement voulu ! — la besogne que le sous-marin ne se sent pas encore capable d'entreprendre.

***

Mais tandis que torpilleurs, sous-marins, torpilles automobiles gagnaient leur place, pas toujours bien choisie, on le voit, sur la scène mouvante des luttes maritimes, une arme grandissait lentement, obscurément, qui avait été cependant la première de toutes les armes sous-marines, la mine automatique [1]. Et cette mine allait jouer, activement et pas-

1. Laissons de côté la mine électro-automatique qui n'est employée que dans la défense intérieure des passes et chenaux des ports.

sivement, un rôle considérable, plus considérable que la torpille automobile, peut-être, dans la guerre actuelle.

Activement, sous la forme de mine dérivante, libre, abandonnée aux hasards des courants, soit en mer, soit dans un fleuve marin comme celui des Dardanelles, et alors en vue d'une action tactique immédiate.

Passivement, sous la forme de mine mouillée sur ancre ou sur crapaud et qui attend, immobile, inerte, qu'une carène — amie ou ennemie, elle ne distingue pas... — vienne en la heurtant la faire exploser.

A ne considérer les choses que sous le jour où on nous les veut montrer, c'est à ce dernier engin, incontestablement fort efficace dans les limites restreintes de son emploi habituel, qu'il faut attribuer l'inaction à peu près complète des grandes flottes d'Occident, inaction dont les conséquences sont, on peut le dire sans exagération, incalculables.

Mais comment se fait-il qu'on n'ait exactement apprécié qu'en pleine guerre — on se rappelle ce lamentable aveu d'impuissance à propos de la malheureuse Russie : « il y avait des mines dans le Grand Belt ! » — le décisif danger que ces simples caisses à explosifs allaient faire courir aux grandes unités de combat et de la paralysie qu'elles allaient, par répercussion immédiate, infliger aux forces navales les plus importantes?

Nous nous trouvons là en face d'un véritable phénomène psychologique fort complexe, mais dont il est intéressant de rechercher et d'étudier les divers éléments.

Et d'abord, nul ne songe à l'extension que peut prendre, entre les mains d'adversaires dénués de scrupules, l'arme qui semblait réduite exclusivement à la défense des eaux territoriales. On vit tranquille sur la foi des conventions de la Haye qui ne permettent pas que des mines automatiques soient mouillées sur les lignes de navigation, c'est-à-dire au large de ces eaux territoriales. La mentalité allemande est ignorée des amirautés comme elle l'est des états-majors et des grands organismes civils, en un mot, des gouvernements sur qui va fondre l'épouvantable orage, inutilement annoncé par quelques-uns.

Et alors, si l'on construit quelques dragueurs de mines,

parce qu'enfin il n'est pas tout à fait impossible que l'ennemi, audacieux peut-être à ses heures, envoie de rapides navires — de surface, bien entendu [1] — jeter à l'entrée de nos ports de ces sournoises et dangereuses « caisses à explosifs », on s'en excuse presque, on marchande ouvriers et matières à ces constructions, et les commandants de forces navales se refusent d'avance à s'embarrasser de ces bâtiments.

D'ailleurs, à ce moment précis, on est en pleine réaction contre « les petits bateaux » et les engins sous-marins. L'enseignement des écoles supérieures, chez presque toutes les grandes marines, affecte de se cantonner dans l'étude des grandes opérations du large. C'est la guerre d'escadre qui est la seule en honneur ; que dis-je? la seule dont on parle ; c'est le cuirassé géant que l'on prône, le « dreadnought » que l'on admire et enfin le canon, l'arme puissante de surface, dont on exalte exclusivement les facultés [2]. Et quand, à la fin de 1913, retentit comme un coup de tonnerre dans le ciel si serein jusque-là de la marine traditionnelle, la célèbre « interview » donnée au *Times* par l'amiral Percy Scott (un converti, celui-là, le Polyeucte de la foi maritime nouvelle), la résistance s'organise, ardente, furieuse quelquefois, contre les contempteurs de la grande idole.

C'est que ce ne sont pas seulement des habitudes, des traditions respectables, des convictions de l'ordre purement technique qui sont en jeu, ce sont aussi des intérêts, de grands intérêts industriels et économiques.

En effet, si, d'aventure, le petit bateau prévalait sur le grand, le torpilleur et le sous-marin sur le cuirassé, le canon sur la torpille et la mine, quel bouleversement dans les chantiers, les usines, les fonderies, les hauts fourneaux !

Plus de cuirasses, plus de gros canons, plus de coques immenses, de coupoles, de vaigres et de plaques de bordé gigantesques, plus de grandes chaudières et de machines

1. Je rappelle ici que, dans sa conférence à la colonie allemande de Bâle, l'un des apôtres de la *ligue navale*, l'amiral Breusing, ne parlait pas des navires de plongée. Et l'on était au printemps de 1914 !

2. Facultés dont la valeur n'est d'ailleurs pas discutable et que mettaient justement bien en vue, depuis quelques années, les progrès faits, dans les méthodes de tir à la mer.

mettant en action plusieurs dizaines de mille chevaux, plus « d'auxiliaires », délicates et compliquées, dont le nombre dépasse la centaine dans chaque unité de combat, plus d'ancres colossales et de chaînes dont chaque maille peut à peine être portée à bras d'homme ; plus rien, enfin, ou plutôt et à bref délai, « la fin de tout » !

Et l'organisation savante des bases principales et secondaires, les approvisionnements immenses pour les escadres, les énormes docks ou les bassins de radoub de 250 mètres que l'on vient d'achever à si grands frais, tout cela sera donc inutile? Quelles pertes, quels gaspillages ! Et comment, disent les timides, avouer aux parlements et aux peuples que l'on s'est si coûteusement trompé? Mieux vaut ruser avec l'avenir ; mieux vaut « tenir » et rester dans le *statu quo*. Le *statu quo* est une force...

Le sentiment lui-même entre en ligne : « Qu'est-ce que ces armes honteuses, qui se cachent et ne frappent jamais que par surprise? » Ainsi m'écrit, peu de temps après le début de la guerre, un officier supérieur fort distingué, disparu depuis. Pour lui, il n'y a de noble et de chevaleresque que la belle bataille du plein jour, la lutte d'artillerie sous le grand ciel qui fait luire le dos de la mer étincelante. Et mon très regretté camarade de C.... oubliait que ses ancêtres avaient maudit le canon, au XIVe siècle, comme il maudissait la torpille, au XXe.

Le curieux en tout cela, c'est que les appréhensions des marins traditionnalistes et des chefs des grandes industries de construction ou d'armement étaient fort exagérées. Un peu de réflexion — un peu d'imagination aussi, mais l'imagination est toujours suspecte dans ces milieux — les aurait convaincus que l'accommodation n'était point si difficile entre le présent et l'avenir; que les torpilleurs grandissant toujours et devenant de petits croiseurs, les sous-marins-jouets grossiraient à leur tour, qu'ils deviendraient — on le voit bien aujourd'hui — des « croiseurs submersibles », capables de s'aller établir au large, dans l'Atlantique, et d'y dominer toutes les routes de navigation ; que d'ailleurs, grossissant et prétendant à une complète autonomie, à une parfaite « endurance », *ces grands submersibles opéreraient*

souvent et vivraient presque toujours en surface, de sorte que, devenus, bon gré, mal gré, justiciables du canon, ils seraient inévitablement conduits à se cuirasser, eux aussi.

Au demeurant, quelques années déjà avant cette guerre, des ingénieurs du premier mérite, en Italie et en Russie notamment, n'avaient-ils pas proposé les plans de submersibles géants, de croiseurs de 6 000, de 8 000 tonnes, capables de s'immerger et de faire en plongée, à peu près complètement dissimulés, des « marches d'approche » fort menaçantes pour leurs éventuels adversaires?

Tous ces projets avaient été écartés par la question préalable [1]. On n'entendait point du tout magnifier si vite les engins sous-marins, quels qu'ils fussent, et c'était assez, c'était trop déjà, s'il fallait leur céder quelque chose, de céder pied à pied, pouce à pouce.

Entre temps, l'aviation était née : invention diabolique, eût-on dit au moyen âge. Et quelques marins, sans penser qu'elle pût, en effet, venir du Malin, volontiers l'eussent envoyée le rejoindre, car c'était encore une complication nouvelle s'ajoutant à tant d'autres et où les plus avisés, pressentant déjà l'appareil de bombardement, apercevaient vaguement une sorte de concurrence pour le canon.

On n'accepta d'abord l'aéroplane, comme les ballons dirigeables qu'à titre d'engin d'exploration. Encore fallut-il, à la veille même de la guerre, qu'un commandant en chef d'armée navale, qui, ayant été ministre lui-même, savait comme il faut s'y prendre pour éblouir bureaux, état-majors, ministres et parlements, organisât, au cours de grandes manœuvres navales, une mise en scène qui ménageait à ses hydravions de reconnaissance un succès aussi facile qu'éclatant. Et comment oser dire qu'il eut tort?

***

Voici donc, dans l'ensemble, comment se présentaient les marines de guerre — toutes à peu près au même point, du

1. Il en a été de même récemment de la proposition d'un éminent ingénieur français, spécialisé dans la construction des sous-marins, au sujet de la construction d'un transport submersible de 8 000 à 10 000 tonnes.

reste — au seuil du formidable conflit qui allait bouleverser tant de situations établies, renverser tant de notions et de doctrines intangibles jusque-là, dissiper tant de préjugés et mettre exactement à leur place armes, engins, navires... et marins.

Le matériel ne répondait aucunement aux besoins qui allaient se révéler : ni assez de sous-marins, ni de sous-marins bien outillés [1] ; ni assez d'hydravions et de dirigeables, ni assez de ces appareils aériens satisfaisant exactement et individuellement à chacun des trois objectifs essentiels : découverte (ou reconnaissance), chasse, bombardement ; ni assez de dragueurs et de mouilleurs de mines, ni assez de mines et aussi de torpilles automobiles, celles-ci étant d'ailleurs (chez nous du moins) sensiblement plus faibles que celles de l'adversaire ; ni surtout assez d'unités flottantes susceptibles d'agir sans appréhension sur des côtes basses : monitors, bombardes, chalands à moteurs, canots automobiles rapides, *tanks de mer*, *glisseurs*, etc., etc.

Quant aux grandes unités de combat, aux magnifiques et déjà si coûteux « dreadnoughts [2] », l'imprévoyance en ce qui touche leur protection contre les armes sous-marines passe l'imagination, d'autant mieux que quelques marins, quelques ingénieurs, plus avisés ou plus indépendants d'esprit que les autres, avaient déjà signalé le péril, réclamé ou proposé des remèdes, tracé théoriquement des carènes ou combiné des compartimentages, des cuirassements intérieurs relativement efficaces et qu'il était aisé de perfectionner en leur attribuant le poids convenable [3].

1. Ce n'est pas seulement l'outillage contre les défenses sous-marines des ports qui leur manquait ; nos submersibles, excellents navires, par ailleurs, avaient la plus vicieuse disposition de tubes lance-torpilles. Beaucoup de machines type Diésel étaient, en outre, fort médiocres et donnèrent de grands déboires.

2. On pouvait compter, avant cette guerre, le coût de la tonne de grand cuirassé à 3 000 francs, *au moins*, soit 75 millions pour un navire de 25000 tonnes. Aujourd'hui il faudrait parler de 5 000 ou 6 000 francs, 125 millions au bas mot. Et l'on propose des bâtiments de 40 000 tonnes !

3. Il convient de dire, en ce qui touche la protection de la carène plongée contre les mines, qu'il eût fallu prévoir probablement un tracé de carène tout à fait nouveau et attribuant aux couples de la maîtresse partie une forme triangulaire assez allongée pour que le tirant d'eau moyen en fût sérieusement affecté. Et cette nécessité de l'augmentation de la profondeur de la carène ne laissait pas d'effrayer, sans doute...

Tous ces projets étaient accueillis avec peu de faveur, sinon complètement écartés. On ne voulait pas compromettre l'équilibre depuis longtemps admis entre les facultés offensives et les facultés défensives du bâtiment de ligne. Ne fallait-il pas conserver au canon une place prééminente que justifiaient les remarquables progrès des méthodes de tir? On hésitait, d'autre part, à s'engager dans la voie des énormes déplacements et des cent millions de prix de revient par unité, en quoi on avait raison, certes; mais on ne prenait pas non plus *toutes* les mesures de protection extérieure dont on s'avisa depuis, un peu tard ; on ne changeait rien aux procédés tactiques traditionnels, encore moins modifiait-on les concepts généraux de la guerre navale et enfin, comme je l'ai déjà écrit ici, on ne réagissait pas contre une « mentalité générale » qui interdisait de frapper immédiatement sur l'ennemi des coups dont la violence l'eût empêché de réaliser ses projets d'audacieuse et tenace offensive.

Rien à cet égard n'était changé — pas plus au nord qu'au midi du détroit — à l'état d'esprit exclusivement défensif contre lequel je m'étais heurté déjà, dix-huit ans environ avant le début de la guerre actuelle. A cette époque on m'avait fait l'honneur de me demander un plan d'opérations maritimes contre l'Allemagne, dont la flotte était encore sensiblement inférieure à la nôtre. Le projet que je proposai aussitôt était établi, dans ses grandes lignes, sur le principe de l'offensive, avec Dunkerque pour base d'opérations secondaires et, pour objectif, l'attaque de l'île de Borkum, que je connaissais fort bien [1]. L'intervention éventuelle de la force navale ennemie était naturellement admise et les moyens d'y parer sommairement indiqués.

Peu de temps après, je reçus, avec des compliments que je me plus à croire sincères et qui, en tout cas, étaient obligeants, la réponse que *l'on ne pouvait envisager que des opérations ayant le caractère défensif.*

Je ne fus pas plus heureux, je le fus même moins, à la fin de juillet 1914, lorsque je rappelai qu'au mois d'avril

1. Borkum, à l'embouchure de l'Ems et à la limite des eaux hollandaises, n'était pas défendu à cette époque.

précédent j'avais déposé à l'état-major de la Marine un projet de coup de main au prime début des hostilités, sur la flotte allemande au moyen de la flottille de sous-marins de la Manche. Cette fois on me répondit, sans plus, *que les unités de plongée que je comptais employer devaient recevoir une autre destination.*

Je n'ai pas ouï dire que cette « destination » ait abouti effectivement à une opération quelconque. Mais il se peut que je me trompe.

***

Revenons, après une digression dont je m'excuse, à notre sujet essentiel ; et du « processus » des événements d'avant la guerre arrivons à celui des événements de la guerre elle-même. La liaison nous apparaîtra évidente ; et sinon nécessaire, au moins fort probable dans un avenir immédiat, nous apparaîtra aussi la très grave répercussion de l'ordre économique des erreurs anciennes et des fautes actuellement commises.

Aussitôt la guerre déclarée, la Vérité se dressa derrière le voile déchiré des insouciances, des préjugés et des complaisances. Alors que le rôle essentiel de la force navale, toujours mobilisée, toujours prête à l'action, était évidemment de prendre l'offensive et, si l'adversaire se dérobait, de *l'obliger à sortir,* au moyen d'opérations spéciales qui devaient avoir été étudiées, combinées à l'avance ; alors qu'on pouvait même fort légitimement espérer — à la condition de ne pas perdre un moment — que l'on surprendrait la côte ennemie et la base principale d'opérations dans le désarroi d'une organisation défensive toujours longue parce qu'elle doit être très minutieuse [1], les flottes alliées ne bougèrent pas plus que celles des coalisés du centre. Les spectres des armes sous-marines s'élevaient au-dessus des eaux : « Il y avait des sous-marins

1. Particulièrement en tout ce qui touche l'organisation des champs de mines. J'observe, en outre, qu'en ce qui touche cette organisation pour l'estuaire de l'Elbe, point essentiel du camp retranché maritime allemand, cette organisation se trouvait nécessairement ralentie par l'obligation de faciliter la sortie d'un nombre considérable de bâtiments neutres venant de Hambourg.

et il y avait des mines. » Et cette seule menace suffisait à paralyser les orgueilleux dreadnoughts, trop justement convaincus de la faiblesse de leurs œuvres vives et de l'insuffisance de leurs moyens extérieurs de protection.

On y para pourtant, mais pas tout de suite. Il fallait le temps de fortifier ces œuvres vives, si délicates — en doublant les coques, par exemple, travail considérable — et de créer les défenses extérieures, soit individuelles, soit collectives ; et lorsqu'on fut arrivé à des résultats satisfaisants, l'habitude était prise de ce célèbre « blocus à distance » que les circonstances avaient imposé et que d'habiles politiques — trop prévoyants, cette fois — « systématisèrent » audacieusement parce que, s'il était inefficace, ainsi que l'événement l'a prouvé, ce blocus présentait l'incontestable avantage d'assurer la sécurité des grandes unités de combat, tenues immobiles au fond de rades bien closes et parfaitement défendues.

Blocus *inefficace*, viens-je d'écrire. Il faut s'entendre là-dessus et faire rentrer dans la valeur du qualificatif une juste appréciation de la notion de temps. Je traduirai peut-être plus clairement ma pensée en disant, en répétant, plutôt, que la guerre serait depuis longtemps terminée aujourd'hui, qu'elle l'eût été même avant cette révolution russe qui faillit nous perdre [1], si, au lieu du blocus à distance on eût fait, du milieu de 1915 au commencement de 1917, du *blocus rapproché*, le seul vrai blocus, le seul blocus effectif.

Les lecteurs de la *Revue de Paris* partageront cette manière de voir, je le crois bien, s'ils ont suffisamment porté leur attention, d'une part, sur la belle étude, nourrie de faits curieux — et un peu attristants — que M. A. T. a consacrée, dans

1. J'ai vu tout dernièrement avec une vive satisfaction que tel est aussi, pour des raisons un peu différentes des miennes, peut-être, l'avis qu'a formulé M. André Hallays dans un remarquable article de revue, d'où j'extrais le passage suivant : « L'Allemagne avait été (au printemps de 1917) à la veille du désastre. Ses ennemis avaient laissé passer l'heure. Pourquoi ajournèrent-ils leur dernier effort? Manquèrent-ils de prévoyance ou d'énergie? On saura sans doute un jour le secret de leur défaillance, etc., etc... » On a appris, depuis (février 1919), que les Allemands prévoyaient le siège de Metz *dès le mois de février* 1917 et qu'ils avaient pris, en conséquence, les mesures d'évacuation nécessaires.

le numéro du 1er septembre, à « la guerre économique », de l'autre sur les articles d'un intérêt si vif, où M. Schreiner montrait, le 1er et le 15 octobre, de combien peu il s'en fallut, en 1916-1917, que les empires centraux succombassent à la disette.

Des décisions plus énergiques sur le rôle dévolu à la force navale, décisions basées à la fois sur une appréciation plus exacte des faits économiques, sur une appréciation moins timorée des périls que les engins sous-marins font courir aux grandes unités, sur la valeur enfin de ce principe de guerre qu'*il n'y a que les forces agissantes qui comptent*, auraient empêché d'une manière complète le ravitaillement de nos ennemis « au travers des neutres » et provoqué, par un enchaînement logique des faits, la création de ce *front nord* qui nous a toujours si cruellement manqué.

Il aurait fallu aussi, j'en conviens, que certains des alliés n'eussent pas des trésors d'indulgence pour quantité de leurs négociants qui trafiquaient indirectement avec l'ennemi... N'insistons pas sur ce pénible sujet.

***

Ainsi donc, première et grave répercussion des erreurs du passé, celle qui touche à la durée d'un conflit qui pouvait se terminer en moins de trois ans.

Laissons aux statisticiens le soin d'évaluer ce qu'il nous en coûte, ce qu'il en coûte à l'humanité tout entière. Ce calcul sera certainement fait un jour... Il fallait cependant, d'une part, se décider à couper court au ravitaillement de l'Allemagne par les neutres du Nord — et par de peu scrupuleux ressortissants des puissances alliées — de l'autre se hâter de prendre les mesures nécessaires pour desserrer le blocus, rapproché, celui-là, et des plus effectifs, que les sous-marins allemands nous faisaient subir et sur lequel les dirigeants et les grands marins de l'empire comptaient, pour nous réduire, avec une foi entière et une ardeur de néophytes [1].

1. J'ai rappelé souvent que l'amirauté allemande comptait beaucoup plus, pour affaiblir la flotte anglaise, sur les torpilleurs que sur ses sous-marins. Elle a commencé la guerre avec 26 submersibles seulement. Si elle en avait eu 100 de plus, d'entrée de jeu, nous eussions été vaincus.

Aussitôt que la vigoureuse et pratique nation américaine fut entrée en lice à nos côtés, la première de ces deux questions entra aussi dans la voie d'un règlement satisfaisant. Des décisions d'une rigoureuse fermeté furent prises qui faisaient dépendre le ravitaillement des neutres du Nord de leur renonciation aux pratiques dont nos adversaires tiraient tant de profit. Il y a peu de mois, on a vu le cabinet de Washington avertir le gouvernement néerlandais que son importation de blés d'Argentine au moyen des navires alliés ne serait plus autorisée si, *sous la pression de l'Allemagne*, la Hollande continuait à garder immobiles, dans ses ports, 400 000 tonnes de cargos. Et personne ne songe plus — les Américains moins que quiconque — à opposer à l'emploi de ces justes moyens de coercition que je réclamais ici-même dans mon étude sur *la Mentalité offensive* [1], la doctrine timorée du respect d'une neutralité dont, seuls, nos ennemis étaient appelés à bénéficier.

La seconde question est peut-être celle qui, dans cette guerre, a été le thème des discussions les plus passionnées. Cette question n'est point résolue et ne saurait plus l'être par l'événement, la guerre sous-marine n'ayant pris fin qu'avec la guerre elle-même, la guerre sans épithète [2].

C'est que, là encore, deux méthodes, issues de deux doctrines opposées, se sont trouvées en présence : la méthode purement défensive et la méthode offensive, la première, d'ailleurs, ayant été seule adoptée et appliquée par les marines de l'Entente. Cette méthode n'ayant pas abouti à un succès complet avant la fin des hostilités, les partisans de la seconde, de la méthode offensive, semblent autorisés à dire que, si l'on avait cédé à leurs suggestions, un résultat décisif eût été obtenu à beaucoup moins de frais et dans un délai sensiblement plus bref.

Or, si l'on peut à la rigueur — notre sacrifice étant fait sur les conséquences de l'ordre financier de nos méthodes

1. *Revue de Paris* du 15 décembre 1917.

2. Quelques jours après la demande d'armistice de l'Allemagne, on a appris la destruction du grand paquebot *Britannic* par trois sous-marins allemands.

de guerre — passer l'éponge sur des pertes et sur des dépenses d'outillage spécial dont le total, inférieur peut-être à 45 milliards de francs, dépasse certainement le chiffre de 33 milliards [1], il ne saurait plus en être de même en ce qui touche les suites d'une prolongation indue de cette guerre colossale, et ceci en supposant, bien entendu, quoique nous n'en ayons pas encore la certitude absolue, que l'armistice actuel sera suivi de la prompte conclusion d'une paix définitive. Nous allons retrouver en effet, en poursuivant nos investigations, l'influence du « facteur temps », que j'ai si souvent signalée et qu'on a si délibérément négligée dans ces cinquante et un mois de guerre.

Mais ce qu'il faut montrer d'abord, bien que cela éclate à tous les yeux, c'est que nous sommes réellement menacés d'une grande crise économique, que cette crise compte au nombre de ses essentielles origines la guerre sous-marine [2] — une guerre sous-marine trop prolongée — et, en définitive, qu'en dépit de l'admirable dévouement, en dépit de la haute valeur technique des marins de l'Entente, dont M. Armand Kergant a si justement mis en lumière, ici même, les mérites trop peu connus [3], les procédés employés ont été insuffisants, justement parce qu'ils étaient trop lents, parce qu'ils n'étaient pas *décisifs*.

Que nous soyons menacés d'une très grave crise économique, ou plutôt que cette menace se réalise déjà sous nos yeux, *plus encore par l'augmentation désastreuse du prix de la vie* que par la pénurie des ressources de toute espèce, les preuves en abondent et peut-être serait-il superflu de traiter ce sujet, puisque c'est le Gouvernement français lui-même, par l'organe de plusieurs ministres, MM. Clémentel, Claveille,

1. C'est celui auquel j'étais arrivé dans un livre paru trop tard, à la fin de novembre, sous le titre *Pour en finir avec les sous-marins*, mais qui avait été écrit au cours de l'été dernier, au moment le plus émouvant de la dernière phase de cette guerre.

2. « Les prix élevés atteints par la plupart des articles provenaient principalement de la cherté des frets, des assurances maritimes et de l'élévation des changes, *conséquences de la guerre sous-marine.* » (Lettre de M. Jules Siegfried au *Temps* — numéro du 5 février — au sujet de la vie chère.)

3. *Revue de Paris* du 15 octobre 1918 : *la Guerre sous-marine.*

Boret — sans parler de M. Bérenger, que je citais en commençant —, qui en a convenu et, sagement, nous a conviés à ceindre nos reins, je veux dire à serrer nos ceintures. L'observation quotidienne des faits pourrait suffire aussi. Nous en sommes déjà à la montée continue des prix de taxe — bien dépassés par les prix réels auxquels le consommateur est obligé de se soumettre s'il veut recevoir effectivement les denrées qui lui sont nécessaires — et nous en sommes aussi aux « queues » sur les trottoirs des villes. Que sera-ce, cet hiver, et avec quelles conséquences?

C'est que, d'une part, bien loin de décroître ou seulement de rester stationnaires, nos besoins vont augmenter rapidement, ainsi que l'observe M. le commissaire du Gouvernement aux essences [1], tandis que, d'autre part, les moyens d'y satisfaire resteront étroitement limités pendant un grand nombre de mois encore. Il ne peut être question, en effet, d'une augmentation immédiate de la production nationale et c'est une autre question qu'il serait malaisé de résoudre, de savoir si, au printemps et dans l'été prochain, les ressources, tirées de notre propre fonds, seront sensiblement supérieures à celles de 1918. Or, il y aura, répétons-le, plus de « parties prenantes », même en tenant compte d'une certaine diminution des effectifs des armées alliées opérant ou ayant leurs bases sur notre sol [2].

La conséquence inéluctable est, comme je le disais, l'absolue nécessité d'une augmentation considérable des importations par mer. Mais comment obtenir ce résultat avec une flotte commerciale diminuée de plus des deux cinquièmes [3] et dont la moitié de ce qui reste est à bout de souffle, après quatre

1. M. le sénateur Bérenger ne s'est pas piqué de rechercher, dans la causerie que j'ai citée plus haut, toutes les causes de l'augmentation des besoins. Ainsi il ne parle pas de *la rentrée de nos prisonniers*. Et il faut observer, ici que les Allemands poussent brutalement chez nous, en ce moment, *tous les prisonniers* de l'Entente.

2. Il apparaît clairement, à l'observation des agissements du gouvernement actuel — et provisoire — de l'Allemagne, qu'une forte diminution de ces effectifs serait imprudente, ainsi que la libération des prisonniers allemands.

3. Exactement — ou pour mieux dire, le plus exactement possible, car l'exactitude absolue est bien difficile à atteindre en telle matière — 93 000 000 tonnes sur 2 300 000 environ que nous avions en 1914.

années du service le plus dur, n'admettant que les réparations courantes les plus urgentes?

On sait, et l'on répète souvent, que les chantiers français sont restés inactifs, pendant cette longue guerre. Ce que l'on sait moins, ce que même très peu de personnes savaient jusqu'au 6 novembre dernier, c'est qu'ils ne sont restés inactifs que pour la flotte française de commerce et que tout en assurant (chantiers de l'État, seuls) l'entretien de nos navires de guerre [1] et la fourniture d'un matériel considérable pour les armées en campagne, *ces chantiers* (ceux de l'industrie privée comme ceux de l'État, cette fois) *ont réparé en huit mois un nombre de navires britanniques avariés représentant un tonnage de un million de tonnes* et aussi « 1 080 000 tonnes de navires français, américains, italiens, japonais ou neutres », ainsi que nous l'apprend le communiqué officieux auquel je viens de faire allusion, communiqué qui ne nous dit d'ailleurs pas — et pour cause ! — quel est exactement le tonnage des « cargos » français remis en état par ces établissements français si empressés autour des étrangers, alliés et *neutres*. Après les journaux spéciaux, la presse quotidienne, dans sa grande majorité, a manifesté un étonnement d'autant plus vif à cette nouvelle que, jusqu'au moment où l'on a jugé convenable de nous en faire la surprenante révélation, toutes les fois que nous réclamions la reprise des constructions, on nous opposait le défaut de matières premières et l'extrême pénurie de main-d'œuvre [2]. Comment se fait-il que les deux difficultés se soient brusquement et complètement évanouies à la date du 1er mars dernier? C'est à la demande expresse, paraît-il, de nos alliés et particulièrement des Anglais. Heureux alliés, heureux Anglais! Je me garderais bien de montrer quelque envie des satisfactions qui leur ont

1. Cet entretien a été fort précaire. Dans ces derniers mois on en arrivait à douter que nous pussions réparer nos bâtiments légers, dont la lutte contre les sous-marins en cours d'opérations avait singulièrement multiplié le nombre.

2. Cette dernière objection n'était que médiocrement justifiée. On semblait croire que les demandes de l'industrie des constructions navales portaient sur plusieurs milliers d'ouvriers. En réalité 1 000 ou 1 200 *spécialistes-cadres* (ingénieurs, contremaîtres et surveillants, chefs d'ateliers et de chantiers, chefs ouvriers, comptables, etc.) eussent suffi avec une main-d'œuvre composée de vieux ouvriers, d'apprentis, d'ouvriers étrangers et même de prisonniers.

été accordées. On m'objecterait qu'au printemps de 1918 l'intérêt essentiel, urgent, apparaissait de réparer le plus grand nombre possible de « cargos », quelle que fût leur nationalité. Tout n'était-il pas commun, du reste, entre alliés et même entre alliés et *neutres*, quand ces derniers consentaient, ce qui devenait de plus en plus rare, à naviguer pour notre ravitaillement?...

Soit ! Aussi bien n'ai-je pas, dans la présente étude, le désir d'entreprendre une polémique sur des sujets délicats que nous ne retrouverons que trop tôt sous nos plumes, une fois la paix conclue et la pleine liberté d'opinion restaurée. Ne nous préoccupons donc que des résultats tangibles de l'action — ou de l'inaction, plutôt — en ce qui touche la récupération de notre tonnage, des gouvernements qui se sont succédé chez nous pendant cette guerre. Or, il ne faut pas se lasser de le dire, ces résultats sont lamentablement insuffisants. Nous serons sans nul doute obligés de recourir au tonnage étranger, pour nos importations, ce qui aura pour conséquence — à supposer que ce tonnage nous soit accordé en suffisance — de supprimer pour nous le bénéfice des abaissements de frets, tout en faisant passer exclusivement dans la bourse de nos concurrents des gains très appréciables encore.

Mais ce tonnage nous sera-t-il, et quand, accordé en suffisance?

Les lecteurs de la *Revue de Paris* se rappellent peut-être l'insistance avec laquelle la plupart de nos journaux, « chauffés » par le bureau officiel de la Presse, nous ont entretenus des largesses que l'Amérique nous réservait à cet égard. Sur les millions de tonnes que le nouveau continent devait construire jusqu'à la fin des hostilités — et de ces millions le nombre s'accroissait tous les jours avec une amusante complaisance — il n'était pas douteux, il paraissait même bien convenu qu'il devait y en avoir un pour nous. A quelles conditions et à quelle époque précise (point fort important, comme on va le voir), c'est ce que l'on ne disait pas expressément [1].

1. On ne s'expliquait pas non plus sur le type et sur le mode de construction des navires qui paraissent nous être destinés. Or, il s'en faut de beaucoup que tous ces bâtiments, hâtivement construits, aient la même valeur et offrent les mêmes garanties de durée.

Je me rappelle pourtant avoir lu qu'il pouvait être question d'un *don gracieux*, qu'au demeurant nous n'eussions sans doute pas accepté sans esprit de retour.

Tant y a que M. Bouisson lui-même, le commissaire de la République à la Marine marchande, se voyait obligé de souffler un peu sur ces illusions devant le Sénat, à qui il disait, il y a quelques mois : « Permettez-moi de vous rappeler que, dans les accords passés avec les alliés, aucune clause n'indique que ces accords doivent se prolonger après la guerre. »

Il est vrai qu'à la Chambre [1], M. André Tardieu faisait très justement applaudir un beau mouvement d'éloquence au sujet de la confiance que nous pouvons avoir dans les engagements verbaux du Gouvernement américain. Certes, cette confiance est entière chez nous. Personne de sens réfléchi et pratique ne doutera cependant que, la guerre finie, l'existence d'accords écrits, *rédigés avec précision*, serait considérée comme offrant aussi de précieuses garanties, ne fût-ce qu'en raison de changements possibles dans les personnes. A cet égard la dernière convention passée avec la Grande-Bretagne nous donne un commencement de satisfaction. Du moins, à défaut d'indications nettes sur les conditions pécuniaires de la cession, savons-nous que sur les 500 000 *tonnes brutes* [2] qui nous sont attribuées dans les constructions nouvelles de l'Angleterre, 150 000 tonnes nous seront livrées en 1919, 150 000 en 1920 et le reste en 1921.

150 000 tonnes, voilà donc, en fait, le plus sûr de ce qui nous reviendra dans quelques mois — peut-être à la fin de 1919 — pour remplacer nos 930 000 tonnes perdues ou inutilisables, alors que toute notre flotte de 1914 serait aujourd'hui à peine suffisante pour parer à nos besoins immémiats. *Immédiats*, j'appuie sur le mot; et c'est une surprise

1. Séance du 21 novembre.

2. Ces 500 000 tonnes brutes se sont converties peu à peu, sous la plume des officieux, en 750 000 tonnes « de portée en lourd ». Le chiffre de 750 000 fait mieux, sans doute, que celui de 500 000. Mais on ne dit pas que l'utilisation du système de chargement qui correspond à la *portée en lourd* ne peut être qu'accidentelle ; et d'ailleurs beaucoup de Français croient qu'un cargo qui porte en lourd 7 500 tonnes, par exemple, dépose à quai 7 500 tonnes de marchandises. Il s'en faut de beaucoup, puisqu'il convient de déduire le poids de la coque, des machines, etc., etc.

pénible que l'on éprouve en constatant que, dans les discussions de nos assemblées sur ce sujet vital, aucun orateur n'appuie avec insistance sur ce point essentiel. Une fois de plus, nous faisons fi de l'importance du « facteur-temps ». Et comment n'a-t-on pas senti quelles seront, pour l'organisation de notre commerce extérieur et la récupération de nos marchés de l'avant-guerre, les conséquences du retard très sensible, au regard de nos concurrents américains, anglais, italiens et neutres, avec lequel nous nous présenterons sur les places étrangères?

Et pour résumer ce que je viens de dire au sujet de la pénurie des transports maritimes, je trouve précisément sous ma main, à la date du 23 novembre, la conclusion d'une brève étude sur « le difficile problème du ravitaillement européen », parue dans *l'Éclair*, sous la signature « Colbert » :

... « En admettant même que ces récoltes (de blé) ne subiront aucun déficit, tout dépend du tonnage utilisable, car la totalité de ces 293 millions d'hectolitres se compose de blés d'outre-mer.

« Le problème sera très dur à résoudre, car lord Pirrie, contrôleur général britannique à la flotte marchande, l'a répété ces jours-ci encore : *la guerre sous-marine a coûté 9 millions de tonnes à l'Angleterre et 6 millions aux neutres* [1]. Pour la présente campagne, c'est donc sur un déficit de 15 millions de tonnes qu'il faut tabler. Les alliés devront donc sérier attentivement les questions. Ils ne devront jamais se départir de la stricte formule : les alliés, d'abord ; les neutres ensuite ; nos ennemis, après tout le monde. »

Un avenir très prochain nous montrera si ces conseils ont été suivis. En attendant, constatons que le problème de la diminution de la cherté de la vie, problème dont la solution ne dépend pas seulement de celle de l'augmentation des arrivages par mer, ne semble pas avoir beaucoup préoccupé jusqu'ici nos gouvernants. J'en trouve une preuve, entre mille autres, dans le compte rendu des débats qui se sont produits au Conseil municipal de Paris, le 22 novembre. Il s'agissait des arrivages en gare du beurre et des œufs. Contrai-

1. Probablement « aux alliés et aux neutres ».

rement à certaines assertions intéressées, il a été prouvé — grâce à l'énergique vigilance et aux actives recherches d'un conseiller, M. Émile Desvaux — que ces arrivages journaliers étaient suffisants, dépassant même quelquefois les besoins. Malheureusement la spéculation réussit à dissimuler une grande partie des denrées introduites, pour justifier la montée des cours.

Et alors que ce dernier point était contesté, « le préfet de police, M. Raux, a révélé qu'il s'est établi aux abords des gares un commerce occulte dont les opérations font élever le prix des denrées d'une façon exorbitante. Il a mis en œuvre pour combattre la spéculation tous les moyens de répression dont il dispose. Plus de 2 000 dossiers ont été transmis au parquet ; 1 500 condamnations sont intervenues, mais il est des manœuvres contre lesquelles il s'est trouvé désarmé. (Il est regrettable que l'on ne nous dise pas quelles sont ces manœuvres.) *Il a annoncé qu'une nouvelle police économique va être instituée pour poursuivre plus activement les spéculateurs* [1]. »

Habemus confitentem... C'est aujourd'hui, après quatre ans de guerre, plus de trente mois de restrictions et d'épreuves variées, au moment de l'armistice et, en définitive, peu de temps avant la conclusion de la paix, que nous songeons à prendre des mesures — d'ailleurs manifestement insuffisantes, car il faudrait surtout élever de beaucoup les pénalités encourues par les accapareurs [2] — pour empêcher quelques poignées de malandrins d'affamer la population.

Laissons ce pénible sujet, qui reste en marge de l'étude de nos « répercussions » et revenons à l'ordre logique de nos recherches. Aussi bien était-il difficile, comme je le disais plus haut, de nier l'importance de la crise qui nous atteint déjà. D'aucuns — et voici où nous rentrons expressément dans notre cadre — ont nié que cette crise dépendît surtout de la guerre sous-marine et, en particulier (car c'est cela qui les préoccupait), de la trop grande durée de cette guerre, due à

1. *Petit Parisien* du 23 novembre 1918.
2. Une loi est actuellement présentée dans ce sens au Parlement (février 1919).

l'insuffisance des méthodes appliquées à la destruction des sous-marins ennemis.

On vient de voir que tel n'est pas l'avis du contrôleur général anglais, Lord Pirrie. Il est vrai qu'il ne s'agissait tout à l'heure que du blé. Il est vrai aussi que beaucoup d'économistes français et non des moindres s'obstinent à ne voir dans la situation actuelle qu'une *crise de répartition* et à n'attribuer d'origine essentielle à cette crise que la mauvaise utilisation de nos moyens de transport *intérieurs*.

Nul doute que ces moyens de transport ne soient, en effet, fort médiocrement utilisés. Il y a eu même, l'été dernier, à ce sujet, des révélations surprenantes. Le Gouvernement et les compagnies se sont promptement mis d'accord pour étouffer le scandale des spéculations et des « pots de vin » sur la location, régulière ou irrégulière, des wagons de marchandises de toute espèce par les particuliers [1].

J'ajoute qu'il s'en faut que nos canaux et rivières navigables — dont la concurrence a, de tout temps, et même en temps de guerre, vivement préoccupé les grandes compagnies de chemins de fer — aient effectivement donné le rendement qu'on en devait attendre. Il y a quelques jours, des publicistes avisés découvraient le canal du Midi et témoignaient de le voir désert, long ruban d'eau tranquille et verte, un étonnement que les populations riveraines n'éprouvent plus depuis soixante ans juste, depuis l'apparition du chemin de fer.

Mais si tout cela est vrai — et combien suggestif ! — il ne l'est pas moins qu'en plein bouleversement, en pleine révolution économique (car une grande guerre entraîne nécessairement ces perturbations), il faut toujours compter avec un déchet considérable de tous les moyens de production, de répartition, de transport. Pour ne parler que de ces derniers, le mieux à faire c'est donc, tout en réprimant avec vigueur fraudes et abus, de créer sans cesse de nouveaux instruments, de se procurer des locomotives, des wagons, des chalands — « bélandres », ou « péniches » — et des remorqueurs.

1. On a, au commencement de décembre, signalé entre autres abus criants ceux qui sont commis d'une manière courante sur la location des wagons spécialisés pour le transport des vins.

Cette vérité n'avait d'ailleurs pas été méconnue. En 1916, déjà, un administrateur de l'Ouest-État me disait : « Nous attendions des locomotives d'Amérique ; le « cargo » qui les portait vient d'être coulé par un sous-marin... » Cet été, un chef de service du département des Travaux publics que je rencontrais par hasard dans un repas de société, m'annonçait avec une satisfaction marquée que de grandes commandes de wagons avaient été faites depuis longtemps aux États-Unis [1]. Et comme j'exprimais quelque impatience de voir arriver chez nous ces précieuses voitures, mon interlocuteur me répondait avec un certain ton dégagé et un demi-sourire : « Ah ! ceci ce n'est plus de notre compétence... Vous savez bien, amiral, qu'il y a des sous-marins... »

Effectivement, il y en avait. Il y en avait toujours ; moins, peut-être que nous le pensions, si l'on accepte les chiffres que fournit, dans ses récentes révélations [2], le capitaine de vaisseau von Persius, plus, beaucoup plus que ne voulaient nous le faire croire les officieux dont je parlais tout à l'heure, qui proclamaient, tous les trois mois, la guerre sous-marine complètement jugulée, alors qu'au contraire, en 1917-18, le chiffre des constructions de submersibles excédait sensiblement celui des pertes.

Les défenseurs du système de guerre navale adopté par les Alliés ne manquaient pas, dans la phase qui vient de se terminer par le subit effondrement de la coalition des empires centraux, de célébrer l'efficacité des mesures prises contre les attaques des sous-marins par les organisations des convois de troupes et de matériel venant des États-Unis. Ces louanges étaient parfaitement méritées et il est parfaitement évident aussi que, pour balancer l'augmentation des forces allemandes du front ouest résultant de la cessation des hosti-

1. M. Claveille a confirmé récemment la commande de 26.000 voitures.

2. Ce critique naval du *Berliner Tageblatt* a publié, le 20 novembre, des renseignements d'où il résulte que l'Allemagne seule a eu jusqu'au dernier moment une moyenne de 150 sous-marins à flot. Mais Von Persius affirme que, depuis deux ans, elle ne pouvait récupérer ses pertes par des constructions neuves qu'en *démolissant* un grand nombre de ses cuirassés « pré-dreadnoughts » pour en utiliser les matériaux. Ce qu'il y a de certain, actuellement c'est qu'on a découvert dans les ports allemands quantité de grands sous-marins en construction ou en achèvement à flot, plus de cent, affirme-t-on.

lités en Russie [1], rien ne pouvait venir plus à point que le renfort des vaillantes troupes américaines. Mais en ce qui touche le mode de transport de ces contingents, je dois rappeler que, depuis longtemps, ceux-là même qui préconisaient une méthode de lutte contre les sous-marins toute différente de celle qui a prévalu, avaient préconisé comme le moins mauvais des procédés employés pour protéger les « cargos » la réunion de ces navires en convois bien constitués [2], bien défendus par des unités de combat rapides de toute taille, aidées, pour la découverte des submersibles en plongée, par des appareils aériens.

Et il serait aisé de prouver que ce sont les organismes maritimes officiels qui, résistant à ces suggestions, manifestaient leurs préférences pour les systèmes des « routes protégées » et du « patrouillage », dont M. le capitaine de vaisseau Voitoux montrait récemment l'inanité dans une revue maritime.

Quoi qu'il en soit, lorsque, sous l'impulsion sans doute des États-Unis, l'organisation rationnelle des grands convois eut donné les excellents résultats que l'on sait, les Allemands, qui n'avaient pas encore pu mettre en jeu leurs nouveaux « croiseurs sous-marins » (véritables instruments de la guerre du large et des opérations sur les routes maritimes), se décidèrent à ne plus risquer leurs submersibles de moyenne taille contre des groupes de transports trop bien défendus, mais, en revanche, à redoubler leurs attaques contre les « cargos » isolés, y compris les grands paquebots qui, après avoir porté soldats, canons, voitures et munitions en Europe, revenaient n Amérique à peu près vides et sans escorte. C'est ainsi que nous perdîmes, l'été dernier, quelques colosses de l'Océan, comme le *Cincinnati*, et que, en juillet et en août, il y eut une recrudescence marquée des torpillages.

A la fin de juin, déjà, l'amiral von Capelle, expliquant cette politique de guerre sous-marine à la commission plé-

1. J'observe en passant, sauf à y revenir, qu'une des principales causes de l'effondrement de nos ennemis semble être que l'Allemagne n'a pas su se décider *à temps* à rappeler ***toutes ses forces*** du front oriental et de la Roumanie. L'espoir de conserver ses brillantes conquêtes et ses avantages économiques l'a cruellement abusée.

2. *Bien constitués*, car il est essentiel qu'il y ait une certaine homogénéité dans les facultés des bâtiments qui naviguent réunis.

nière du Reichstag, disait, non sans apparence de raison : « Les dangers que courent nos sous-marins seront ainsi singulièrement atténués et nous atteindrons tout de même notre but essentiel, qui est de détruire, en même temps que le tonnage de nos ennemis, leur faculté de résistance, matérielle et morale. »

Le raisonnement ne laissait, en soi, rien à désirer. Seulement, d'une part, *la faculté de résistance des complices de l'Allemagne était déjà profondément atteinte au moment de la discussion du Reichstag* sur la guerre sous-marine et, de l'autre, l'afflux continu des contingents américains allait permettre aux Alliés, dirigés par un grand général, de contenir les poussées allemandes sur la Somme, l'Oise et la Marne, puis de prononcer les offensives victorieuses — n'oublions pas celle des Balkans dont l'effet fut si décisif — qui abattirent l'aveugle foi du peuple allemand dans l'infaillibilité de ses chefs de guerre.

En somme, ce qui a manqué à nos ennemis dans la dernière phase qui a commencé le 21 mars de cette année 1918, c'est l'organisation rationnelle de la *guerre sous-marine du large* qui devait logiquement succéder à la *guerre sous-marine côtière* rendue très difficile par l'énorme déploiement des moyens d'action des Alliés.

Qu'est-ce donc qui a fait défaut au juste? Pourquoi les très grands submersibles, les croiseurs sous-marins, n'ont-ils paru que trop tard et en trop petit nombre?

Les raisons que donne le capitaine de vaisseau von Persius sont insuffisantes sur ce point particulier. Ses allégations ont du reste un caractère tendancieux qui en diminue beaucoup la valeur documentaire [1]. Attendons encore avant de conclure sur cet intéressant sujet.

1. Il est clair qu'en prétendant que l'on dut construire, depuis la fin de 1916, les submersibles Allemands en *dépeçant* les cuirassés et croiseurs relativement anciens, Von Persins cherchait à endormir la vigilance des contrôleurs alliés au sujet de l'exécution de la clause 24 de l'armistice. Je répète qu'on découvre en ce moment (janvier 1919) une centaine de grands sous-marins en construction sur les chantiers allemands. Le dépeçage des vieilles unités n'y aurait pas suffi. Nos adversaires avaient donc encore de grandes ressources en matériaux neufs de construction, en appareils moteurs et en appareils auxiliaires spécialisés pour navires de plongée. Nombre de ces appareils leur étaient d'ailleurs fournis par le Danemark et la Suède.

***

Mais ce sont là des détails au regard du fait capital que cette guerre sous-marine, moins bien conduite en 1918 qu'en 1916 et 1917, avait pourtant déjà produit, quand les hostilités ont cessé, des résultats économiques de nature à diminuer en quelque sorte la portée de notre belle victoire et de diminuer cette portée, tout particulièrement, pour nous Français. Ce devenait même un sujet de large satisfaction, un sujet d'espoirs nouveaux — bien précaires, sans doute — pour les dirigeants pseudo-révolutionnaires de l'Allemagne, de constater que la disette générale (et l'on sait comme ils ont essayé de jouer de celle de l'Allemagne elle-même), pouvait diviser les Alliés, indisposer contre eux les neutres et, en définitive, exaspérer ce qui reste de sentiment national chez le peuple allemand. Celui-ci abattu, certes, par des revers si peu attendus, mais « *reconnaissant que sa vaillante armée a toujours réussi à préserver son territoire des horreurs de la guerre* », se ressaisit, se reprend à l'outrecuidance, conteste sa défaite et semble vouloir traiter encore d'égal à égal avec ses ennemis victorieux.

Je viens de souligner le thème principal d'une thèse fort en honneur, et depuis longtemps, chez nos adversaires. Tous ceux qui connaissent bien l'Allemagne actuelle en apprécient l'importance et savent que, de n'avoir été contraint de céder « à un monde d'ennemis » que par la défaillance de ses alliés et par les difficultés de sa situation intérieure, apparaît à l'Allemand comme un légitime sujet d'orgueil et le gage d'un prompt relèvement par la force des armes.

En août 1915, je répondais à l'une des questions posées par un périodique illustré fort répandu [1] en disant : « Convaincu de sa force, l'Allemand ne s'inclinera — mais alors avec une étonnante platitude — que devant celle qu'il aura reconnue supérieure à la sienne. D'être réduit à poser les armes par une « pression économique », cela n'abattrait pas

1. Le *Je sais tout* du 15 août 1915, page 213. *Notre enquête après deux ans de guerre.*

sa superbe. Il faut qu'il se voie vaincu en champ clos, battu en bataille rangée. Il faut que ses deux épaules « touchent ».

Hé quoi! s'écrieront quelques-uns de mes lecteurs, ne touchent-elles point, les deux épaules, après plus de trois mois de défaites et de recul sur le front occidental? Pour nous, sans doute. Pour la vérité, pour l'Histoire, nul doute non plus. Pour les Allemands qui, observons-le, ont conservé leur confiance au maréchal von Hindenburg, sinon au général von Ludendorf, et peut-être plus que nous le croyons, à leur ancien empereur, s'il y a eu recul, recul stratégique, commandé par les circonstances générales de l'ordre politique, il n'y a pas eu véritablement de défaite, pas de désastre militaire [1], surtout pas d'invasion *par la force des armes* du territoire allemand, du « sol sacré de l'empire ».

L'occupation de la province rhénane *de par les clauses de l'armistice, seulement*, ne compte pas à leurs yeux encore emplis des visions du plus délirant orgueil. Ils vous diront qu'ils eussent pu nous arrêter — s'il n'y avait eu d'autres considérations que celles purement militaires — dans le massif des Ardennes belges et luxembourgeoises, ce qui, au demeurant, n'est pas absolument dépourvu de vraisemblance et pourrait se soutenir, surtout si le grand état-major et tout l'organisme dirigeant prussien avaient eu le courage d'abandonner en temps utile « les conquêtes de l'Est » et de ramener, dès la fin de juillet, sur le front franco-belge les armées de la Baltique, de la Pologne, de l'Ukraine et de la Roumanie.

Mais ce qui les frappait le plus, à une époque encore récente, c'est la parfaite sécurité dont jouissait, grâce à leur *Hochseeflotte* et à l'admirable organisation de leurs défenses côtières leur énorme littoral, étendu sur deux mers, inégalement vulnérable, certainement, mais presque partout vulnérable, quoi qu'on en ait pu dire.

C'est un point que Guillaume II ne manquait jamais de mettre en lumière quand il haranguait « sa flotte » ou qu'il

1. On affirme que ce désastre se préparait par les soins du généralissime allié au moment où les Allemands ontdemandé l'armistice ou peut-être à une date voisine de celle où cet armistice leur a été accordé. Attendons des précisions là-dessus.

parlait d'elle à « son peuple ». Et, à cet égard, en présence de la systématique abstention des escadres de l'Entente, il est difficile de lui donner tort. Je pense qu'en dehors des congratulations officielles qui ont rempli les mois d'octobre et de novembre, en dehors des formules de politesse qui s'échangent dans les banquets et dans les colonnes des journaux dirigés par les bureaux de l'esprit public dans les capitales alliées, personne de sérieux ne s'avisera de reprocher à la flotte allemande de ne pas être allée défier la flotte américano-britannique. Le simple bon sens, que ne démentent jamais les principes essentiels de l'art de la guerre, indique que ce n'est pas au plus faible de provoquer le plus fort et qu'il serait absurde à lui d'abandonner pour cela son camp retranché. C'est au contraire, et de toute évidence, au plus fort qu'il appartient — s'il veut réellement se battre — d'entreprendre telle opération qui obligera le plus faible à « sortir ».

Tant y a, en dernière analyse, qu'au gré de nos ennemis l'invincible armée allemande a su préserver le territoire du « Vaterland » — qui n'aura jamais, en effet, connu le pilonnage systématique de nos malheureux villages et l'incendie de nos villes les plus florissantes — tandis que, protégée par la marine impériale, la côte de la *deutsche Bucht*, aussi bien que celle de l'*Ostsee*, restait intangible. Seule, celle de la Belgique conquise subissait, à Zeebrugge et Ostende, une atteinte sensible, mais dont l'opinion allemande, d'ailleurs mal renseignée dans ce cas comme dans presque tous les autres, se consolait fort aisément.

Que l'on ne considère pas ces dernières réflexions comme inutiles à l'étude des répercussions de nos fausses doctrines au sujet de la guerre sous-marine et des moyens d'y parer. Bien au contraire, car on pourrait assez justement me dire : « Vous nous prouvez, ou vous pensez nous prouver, que cette guerre n'a pas été soutenue comme elle eût dû l'être. Admettons-le ; mais vous ne prouvez pas suffisamment que si ces opérations avaient été mieux conduites, la durée de la guerre en eût été diminuée ; nous ne pouvons vous accorder que ceci : l'heureuse influence qu'aurait exercée le resserrement des

sous-marins allemands dans leurs bases naturelles sur les conditions économiques de l'existence et des productions industrielles des peuples alliés, du nôtre en particulier. »

Cette objection serait fondée si la mise en jeu de la méthode que je préconisais n'avait eu, en effet, d'autre résultat que celui de nous rendre, pleine et entière, cette liberté des mers compromise par l'organisation des croisières des sous-marins allemands.

Ceux des lecteurs de la *Revue de Paris* qui ont bien voulu suivre le développement des études qu'il m'a été donné d'entreprendre ici se rappelleront peut-être que, dans *la Mentalité offensive* et *les Opinions et les faits*[1], mes visées — que l'on trouva sans doute ambitieuses — allaient bien au delà de l'occlusion systématique des repaires de nos nouveaux pirates. Du moins me flattais-je de l'espoir qu'en réveillant sur un point bien déterminé et particulièrement préoccupant ce que j'appellerai la « sensibilité offensive », on pourrait obtenir peu à peu la restauration complète de l'instinct de l'action, la reviviscence des énergies combatives appliquées non plus seulement à l'art stérile de parer les coups, mais à l'art fécond de prévenir l'adversaire en l'attaquant chez lui et à fond. Cet espoir a été définitivement déçu.

Ce qui nous a manqué le plus, à nous, les Alliés, dans cette trop longue guerre, c'est l'intelligence du parti que l'on pouvait tirer d'une écrasante supériorité de forces navales pour la constitution du front nord d'opérations et pour le complet encerclement militaire, politique, économique de l'Allemagne. Jusqu'au dernier moment celle-ci a pu respirer et s'alimenter par ce septentrion où, avec une remarquable prévoyance, elle s'était constituée à la fois un bouclier que les timides, j'allais dire les coupables scrupules des Alliés rendaient invulnérable, et le plus précieux, le plus sûr office de ravitaillement, un office dont les ramifications et agissements — A. T. nous l'a montré — s'étendaient chez les Alliés eux-mêmes. Jusqu'au dernier moment, à peu près assurée de n'être jamais attaquée sur son front maritime, elle a pu se dispenser d'y entretenir

1. 15 décembre 1917 et 1er avril 1918.

une *armée de défense des côtes*, alors que cette armée existait en Angleterre [1] — admirable preuve de ce que peut obtenir la « manœuvre morale ! » — et qu'il fallut le désastre (si noblement réparé d'ailleurs par la suite) du 21 mars 1918 pour qu'une notable partie de cette considérable armée fût envoyée sur la Somme et en Artois...

Et jusqu'à la fin, la fin victorieuse, cependant, de cet extraordinaire conflit, on a ignoré que Berlin n'est qu'à 175 kilomètres de la mer. Il est vrai que c'est du côté de la Baltique. Cette même capitale est à 1 500 kilomètres, à vol d'oiseau, de Salonique. C'est pourtant à l'armée partie des bords de la mer Egée que paraissait réservé, il y a quelques semaines à peine, l'honneur de marcher sur le cœur de la Prusse et le cerveau de l'Allemagne !

N'essayons pas de comprendre et remercions les Dieux !...

***

Contesterai-je toutefois que ce soit au *Sea power* — comme on le répète avec une juste insistance au moment où j'écris et que le canon tonne en l'honneur de S. M. George V, l'auguste souverain anglais qui est en même temps un marin éclairé — que ce soit, dis-je, au *Sea power* qu'il faille attribuer la plus grande part dans le subit effondrement des empires centraux? Je m'en garderais bien, et, tout au contraire, je le proclamerais, si on voulait l'oublier un moment, dans l'intention bien naturelle de ne rien enlever à nos admirables soldats et à tous les soldats de l'Entente de ce que nous leur devons de profonde, d'éternelle reconnaissance.

Oui, c'est la puissance de la maîtrise de la mer qui a usé peu à peu les pieds d'argile du colosse allemand, mais c'est précisément pour n'avoir pas osé — *pour n'avoir pas voulu*, disent quelques-uns — aller jusqu'au bout des « possibilités » que donnait ce *Sea power*, que l'on a fait durer la guerre deux ans ou au moins dix-huit mois de trop. Et c'est là une lourde

1. Je ne donne pas de chiffres, à dessein. Ceux qui *semblent* les plus exacts surprendraient le lecteur. Mais je n'ai pas de *certitude*, et donc, je m'abstiens.

responsabilité, si l'on songe — laissons de côté l'argent — à ce que représentent ces dix-huit mois comme sacrifice d'existences humaines !

Qu'on n'imagine pas, au demeurant, que cette guerre (même à ne considérer que les conflits les plus récents), soit la seule où l'on se soit si fâcheusement abusé sur la portée du *facteur temps*. On a déjà parlé à ce sujet de la guerre de la Grande-Bretagne contre les Boers. Rappelons qu'il en fut ainsi surtout, je ne dis pas de la guerre d'Orient de 1853-1856, prise dans son ensemble, où le décousu apparaît partout et toujours, mais seulement de la coûteuse et longue expédition de Crimée. De quoi s'agissait-il là — et combien vainement, d'ailleurs !... De la destruction d'une place forte maritime appelée Sébastopol, où il y avait bien un arsenal et une escadre, mais dont les défenses, du côté de terre, étaient à peine ébauchées, tandis que l'artillerie était empruntée, en hâte, aux vaisseaux désarmés dans le port. Rien n'égale, ainsi que le montre le général d'artillerie de Blois dans un travail remarquable dont j'ai eu connaissance, la légèreté insouciante avec laquelle fut entreprise, sans reconnaissances préalables et approfondies, sans renseignements sûrs, sans aucun plan arrêté, une grande opération dont l'objet était cependant parfaitement précis et renfermé dans les limites les plus étroites, les mieux définies de l'art de la guerre : un siège...

Il en résulta que cette opération dura un an et coûta fort cher, tandis qu'au calcul du général de Blois elle eût pu être menée à bonne fin et avec relativement peu de pertes en quelques semaines, si elle avait été mieux préparée.

On me pardonnera de rappeler à ce propos qu'en 1854, les marines alliées furent — déjà ! — prises au dépourvu, tout comme l'armée combinée. Le 17 octobre 1854, on vit s'embosser devant le front de mer de la place des vaisseaux en bois dont les boulets ronds rebondissaient sur les murs de granit des ouvrages russes, tandis qu'ils recevaient des bombes meurtrières. Mais, reconnaissons-le, un an plus tard, devant Kinburn, la forteresse du liman du Dniéper, intervenaient les batteries flottantes cuirassées françaises, matériel naval tout nouveau, audacieusement conçu et rapidement exécuté, en tout cas *si exactement approprié au but poursuivi* que la

forteresse attaquée fut réduite en une journée, celle du 8 octobre 1855.

Nous ne devions rien voir de semblable, de 1914 à 1918.

Les répercussions de nos longues erreurs de politique navale sur la situation économique mondiale ne sont pas les seules, il s'en faut bien, que l'on puisse signaler. Je ne veux que noter les principales de celles qui affectent et affecteront longtemps l'ordre politique et l'ordre social.

Un mot, d'abord, de ces dernières. Certes « l'arrière a tenu », et il n'est que juste de faire hommage de ce résultat — inattendu pour quelques-uns d'entre nous, et surtout pour nos ennemis — à l'armature sociale de la République. Mais il ne faut pas regarder de trop près le prix auquel la tranquillité publique et l'*endurance* des peuples ont été obtenues. Ce ne serait rien encore qu'une extraordinaire dilapidation de nos deniers consentie en faveur d'une seule classe de la nation, de celle dont la fidélité parut un instant chancelante, parce qu'on en jugeait peut-être, et à tort, je le crois, par les mauvais desseins de quelques politiciens qui se prétendent ses chefs. Mais le fait est que ce mal, une fois accompli, semble difficilement réparable. Par quels artifices réduira-t-on à des salaires qu'ils appelleront « de famine », des hommes — et des femmes — qui, depuis si longtemps, depuis dix-huit mois surtout, vivent dans une abondance qu'ils étalent orgueilleusement.

Or, j'y insiste, c'est bien évidemment à une prolongation indue de l'état révolutionnaire actuel [1], à une prolongation que l'on pouvait éviter de la durée de la guerre, qu'est due cette dangereuse situation. Jusqu'à la fin de 1916, ou, si l'on veut, jusqu'au début de 1917, et à la révolution russe, époque où d'énergiques résolutions en même temps qu'une politique de guerre continentale et maritime plus avisée nous eussent probablement donné la victoire, la capitale question du prix de la main-d'œuvre se présentait encore sous des traits acceptables. Du moins les augmentations exagérées des salaires, qui apparaissent si profondément maladroites quand on les

1. Je me place au point de vue économique. J'ai déjà eu l'occasion de rappeler qu'une révolution consiste essentiellement en un *transfert de propriété*.

observe du point de vue de la cherté de la vie, n'étaient-elles pas « consolidées » comme elles le sont maintenant.

Ne disons rien, ça nous entraînerait trop loin *à tous égards*, des effets de la trop longue durée de cet état révolutionnaire sur la conscience, sur la probité publiques. Quelque limité que l'on veuille, avec une patriotique indulgence, supposer le nombre des « mercantis » français qui ont donné, qui donnent encore à certains de nos alliés le spectacle d'une écœurante âpreté à des gains que leur excès rend illicites, il est à craindre que ce nombre semble encore bien élevé à ceux qui venaient à nous les mains ouvertes, dans une cordiale confiance en notre honnêteté.

Et les scandales de la spéculation, des livraisons à l'État de matériel inacceptable et trop souvent accepté, des sabotages variés, de la diminution progressive du nombre d'heures de travail effectif [1] et surtout de la réelle valeur, de la qualité de ce travail !

Les conséquences de la trop grande durée de la guerre se feront largement sentir — et on le voit déjà, du reste — dans l'ordre du règlement politique des problèmes soumis aux gouvernements dans le futur congrès et dans celui des relations futures de nations à nations.

Valait-il mieux traiter, en 1917, avec le gouvernement impérial allemand, que je suppose nettement vaincu à l'extérieur par notre offensive générale, mais encore solide à l'intérieur et capable de faire accepter par la nation les inéluctables conséquences de la défaite, plutôt qu'avec la « République allemande » de 1919 — si tant est que cette douteuse république subsiste et qu'elle ne disparaisse pas, soit dans l'ombre du césarisme restauré, soit dans le chaos du bolchevisme qui la guette ?

Je crois qu'il n'y a aucun doute pour qui sait réfléchir et qui écarte toute considération de l'ordre purement idéaliste. Plus nous allons, plus il apparaît que c'est par le maintien

1. N'oublions pas que dans certains grands établissements de la marine — je ne veux pas préciser — les ouvriers, égarés par de pernicieux conseils, ont demandé la journée de 6 heures en pleine guerre !

de l'ancienne forme centralisatrice de gouvernement que nous eussions obtenu *le maximum de garanties pour l'intégrale satisfaction de nos justes exigences*, sous la seule réserve du rejet des Hohenzollern et de la Prusse de 1807 en dehors de l'Allemagne [1].

Mais s'il peut y avoir des doutes sur la solution qui nous conviendrait le mieux en ce qui touche la constitution future et la délimitation du bloc allemand, il n'y en a guère sur les conséquences éventuelles du morcellement de la monarchie autrichienne, fait accompli et sur lequel il n'y a pas à revenir.

La « Société des Nations », pourvue, espérons-le, des moyens de faire respecter ses décisions et la paix du monde, aura cependant quelque peine à empêcher que la nouvelle Balkanie ne soit le théâtre de fâcheux événements et que la rive orientale de l'Adriatique, notamment, ne soit disputée, les armes à la main, par des races antagonistes.

Quant à ce qui fut l'empire russe, mieux vaut n'en pas parler puisqu'aussi bien on s'y bat encore et qu'il est impossible d'établir un pronostic sur l'issue de cette lutte entre les alliés d'Occident ou d'Orient et ces Bolcheviks, agents de l'Allemagne, tout le monde le sait, mais qui ne laissent pas de faire, peu à peu, figure de gouvernement russe, fusillant à tort et à travers, au lieu de pendre, et, finalement, organisant une armée assez consistante [2] pour reprendre peut-être l'Esthonie, la Courlande, la Lithuanie...

Et je crois qu'il est difficile de contester que c'est à l'inertie, l'extraordinaire inertie des Alliés, en 1917, que l'on doit la victoire des éléments anarchiques en Russie. On conviendra aussi que la consolation serait fort médiocre pour nous d'avoir

1. C'est la thèse que je soutenais, dans l'automne de 1916, dans une conférence sur « le morcellement de la Prusse » au profit des États allemands qu'elle a dépouillés successivement et aussi au profit de la Pologne. J'observais, de plus, que la défaite révélerait la profondeur d'antipathie des Allemands du Sud pour la Prusse et pour Berlin. On contesta mes dires, que je basais d'abord sur mes observations personnelles. On voit maintenant que je ne m'éloignais pas trop de la vérité.

2. Il y a eu, voici quelques semaines, au sud d'Arkangelsk, sur la Dwina une rencontre entre contingents bolchevistes et troupes alliées qui, dans la première journée, tourna à l'avantage des Bolcheviks. Il fallut un gros effort des nôtres, le lendemain pour rétablir la situation.

failli périr des suites de cette faute capitale, si la Russie repassait à l'Allemagne le régime de fous furieux que celle-ci lui a généreusement procuré.

Mais c'est quand on regarde plus près, tout près de nous, quand on recherche les suites possibles de certaine compétition déjà bien marquée au sujet de la suprématie sur les mers, qu'on ne peut se défendre d'admirer la rigoureuse logique avec laquelle la « force immanente des choses » semble avoir fixé les conséquences d'une politique de guerre imprudemment temporisatrice et de l'inaction systématique des grandes flottes de l'Europe occidentale.

Dans l'unique préoccupation de conserver intacte — et d'augmenter constamment — une force navale considérable, invincible palladium contre le danger présent en même temps que sûre garantie de l'hégémonie mondiale dans l'après-guerre, on a été conduit à accepter un concours précieux, certes, efficace, nous venons de le voir, mais qui, en modifiant pour toutes les nations de l'Entente les conditions du succès, a changé peut-être le sens des résultats que l'une de ces nations se promettait pour longtemps de la mise hors de cause de l'Allemagne.

Une formidable puissance a surgi, qui a pris plus nettement conscience de ses forces et de ses « possibilités », qui n'est d'ailleurs pas attachée autant qu'on pourrait le croire aux pures formules idéalistes et que ses admirables, ses sincères élans de générosité chevaleresque ne défendront pas toujours du souci très légitime de ses vastes intérêts, de la satisfaction très naturelle de ses hautes ambitions.

Il va falloir, il faut déjà compter avec elle et considérer comme singulièrement rapprochée, avec l'échéance d'une dette dont on peut à peine calculer les intérêts, la solution de problèmes fort délicats qui semblaient, il y a deux ans encore, s'estomper dans la brume incertaine de l'avenir.

On l'a bien voulu !...

***

J'ai présenté dans cette étude la série des déductions qui permettront de rattacher les événements d'un avenir très

proche à ceux d'un passé encore si peu éloigné de nous. Il m'a paru que ces derniers avaient été commandés, dans la mesure où les hommes peuvent influer sur les événements, par l'application d'opinions et de doctrines dont j'espère avoir montré la dangereuse fausseté.

Mais ces événements que je crois prochains ont encore — ai-je besoin de le dire? — un caractère hypothétique. Sans invoquer le miracle pour les conjurer, ce qui semblerait justement ironique, reconnaissons que, si logiques que soient nos déductions, il convient de ne considérer comme rigoureuse que leur application aux faits du passé. L'avenir peut être régi par d'autres facteurs que ceux qui frappent nos yeux, dans le temps présent. Un mathématicien dirait que si, dans les séries des « répercussions », il est permis d'interpoler, l'extrapolation reste toujours chanceuse.

Je m'excuse donc de la liberté grande. Nul ne serait d'ailleurs plus heureux que moi si mes pronostics ne se trouvaient pas vérifiés et si, comme l'a fait heureusement dans cette guerre terrible l'insubmersible vaisseau de notre belle capitale, nous pouvions évoluer sans faire d'avaries au milieu des écueils que j'ai signalés — avec beaucoup d'autres observateurs.

N'avons-nous pas, du reste, les meilleurs motifs de confiance dans cette victoire même, si complète au point de vue militaire, que nous valent les admirables qualités de notre race? Ne désespérons pas le moins du monde que ces qualités se retrouvent lorsqu'il s'agira, non plus de surmonter les plus graves périls que la France ait jamais courus, mais de résoudre les grandes difficultés d'après-guerre dont je parlais au début de cet article.

J'ai écrit tout à l'heure : confiance. Il faut le répéter. Ayons donc confiance en nous-mêmes, en notre propre mentalité qui, restaurée, renouvelée par l'éclat de nos armes et raffermie par l'union de tous les bons citoyens, va devenir, dans toutes les branches de l'activité nationale, *pacifiquement offensive*. Je ne crains pas d'employer encore cette expression puisqu'il faut bien que notre mentalité soit en effet offensive, c'est-à-dire *vigoureuse et hardie* — tout en restant respectueuse de tous les droits et fidèle à toutes les amitiés — pour soutenir

avec succès la formidable lutte économique qui se prépare dans le monde entier.

Et en un mot, soyons Français, soucieux par-dessus tout des intérêts de la France comme nous l'avons été pendant quatre ans de son salut et de sa gloire. Soyons Français ! C'est encore le meilleur moyen d'être respectés comme nous le méritons et d'être aimés comme il nous plaît toujours de l'être.

AMIRAL DEGOUY

DEVANT LA STATUE DE LEZAY-MARNÉSIA

Au Commandant Henry Poulet,
Commissaire de la République à Colmar.

Quand il comprit qu'il lui faudrait quitter l'Hôtel du Gouvernement, M. le Statthalter d'Alsace-Lorraine fut tout triste : au bord de l'Ill paresseuse, non loin du Théâtre et du Broglie, la résidence avait vraiment grand air avec sa façade en grès rouge de pur style XVIIIe siècle ; et puis, habiter l'Hôtel de M. le Prêteur royal Klinglin, devenu la demeure de l'Intendant d'Alsace puis du Préfet du Bas-Rhin, cela flattait la vanité de M. le Statthalter. Palais et pouvoir, il fallait tout quitter ; sur le quai, il s'arrêta comme pour faire ses adieux à la « résidence », et pour la première fois il regarda longuement une statue devant laquelle, jusqu'alors, il avait passé indifférent : sur un modeste socle un préfet du premier Empire semblait monter la garde devant l'Hôtel du Gouvernement ; M. le Statthalter lut l'inscription gravée dans le grès vosgien au-dessus des armes de la Basse-Alsace.

LE DÉPARTEMENT DU BAS-RHIN
A SON ANCIEN PRÉFET
MARQUIS DE LEZAY-MARNÉSIA
1810-1814

Ce monument de la reconnaissance des Alsaciens pour leur ancien préfet rendit rêveur M. le Statthalter; pourquoi lui et ses prédécesseurs, les successifs gouverneurs du Pays d'Empire, n'auront-ils jamais leur statue à Strasbourg?...

« Il est trop tard pour le demander au marquis de Lezay-Marnésia ; trop tard pour savoir de lui comment on fait le bonheur d'un peuple ; trop tard... retournez en votre Allemagne, M. le Statthalter ! »

***

Le préfet du Bas-Rhin, M. de Lezay-Marnésia, avait hérité de son père cet amour de l'humanité qui animait tant d'hommes de la fin du XVIIIe siècle ; philanthrope, le vieux marquis avait écrit :

> Je veux autour de moi que tout vive et prospère,
> Je veux que sur ma tombe on puisse écrire un jour :
> J'ai semé les bienfaits et recueilli l'amour.

Cependant la Révolution l'effraya. Mais, s'il émigra ce ne fut pas vers Coblence, avec la masse des mécontents, ce fut vers l'Amérique du Nord où il fonda une colonie agricole et se ruina. Sous le Consulat, il revint en France avec son fils. Celui-ci avait autrefois voyagé en Allemagne ; à Gœttingue il avait été le commensal du poète Burger ; il s'était épris de ce pays qu'il voyait à travers les œuvres de Schiller ; il traduisit le *Don Carlos*, attiré par la noble figure du marquis de Posa, passionné pour les idées réformatrices, pour la liberté de la pensée, pour le bonheur intellectuel et matériel des peuples. Schiller fut le poète d'une Allemagne idéaliste et particulariste à la fois ; il créa, avec quelques autres, le type conventionnel de l'Allemand rêveur, celui que, plus tard, madame de Staël devait, avec candeur, présenter aux lecteurs français : cet être exquis, auquel la tromperie est étrangère, qui ne manque jamais à sa parole, incapable de cette souplesse hardie qui sacrifie tous les engagements aux calculs ; ce contemplatif pacifique dont J.-P. Richter disait que si l'Anglais avait l'empire de la mer et le Français l'empire de la terre, l'Allemand avait celui de l'air...

Mais un jour devait venir, que n'avaient pas prévu Lezay-Marnésia et madame de Staël, où le doux rêveur se réveillerait et où il essaierait d'ajouter à l'empire du ciel, où il philosophait inoffensif, celui des réalités qui comptent, la terre et la mer.

Au Premier Consul, Lezay-Marnésia avait fait tenir sa traduction de *Don Carlos*. Bonaparte avait apprécié la lettre d'envoi ; « C'est plus beau que du Cicéron », aurait-il dit, mais la tragédie ne lui avait guère plu : ces idées de liberté et ces aspirations humanitaires lui semblaient dangereuses. Cependant, il se souvint que Lezay était beau-père du comte de Beauharnais et il sut l'employer. D'abord il l'envoya comme ministre, à Salzbourg, puis il le chargea d'organiser l'éphémère république du Valais ; en 1806, ayant besoin dans la région rhénane d'un administrateur bien au fait des choses allemandes, il le nomma préfet du département de Rhin-et-Moselle avec résidence à Coblence. Succédant à un contemplatif, à un beau parleur, Lezay-Marnésia allait pouvoir — lui qui avait écrit : « Je veux être jugé d'après mes intentions » — réaliser ses rêves de justice et agir selon ses « intentions ».

En arrivant dans le département de Rhin-et-Moselle, il trouvait un pays déjà profondément transformé par l'influence française : la simplification révolutionnaire avait, sur la rive gauche du Rhin, abaissé les barrières, aéré les vieilles bicoques où somnolait l'esprit particulariste. Gœrres et les Mayençais avaient, naguère, demandé une république cis-rhénane; ils ne croyaient plus aux traités passés entre les princes : « L'ambition des princes ne saurait s'enchaîner par des traités de paix pas plus que la voracité de la hyène ou la férocité du tigre par des bulles d'or. » Le projet échoua, mais par la réunion à la France, — en ces régions du moins, — « l'incohérence des Allemagnes » fut abolie, on donna de la vie à « ce grand corps mou qui ne sentait point ses extrémités [1] ». Aux 9 archevêchés ou évêchés, aux 7 abbayes, aux 2 ordres religieux militaires, aux 76 principautés ou comtés, aux 4 villes d'Empire, à la foule des chevaliers, un

1. E. Lavisse, *Essais sur l'Allemagne impériale, passim.*

décret avait substitué quatre départements, — Rhin-et-Moselle, Mont-Tonnerre, Sarre, Rœr, — avec Coblence, Mayence, Trèves et Aix-la-Chapelle comme chefs-lieux. Réformes politiques, réformes sociales avaient suivi ; la vie économique s'était développée, l'horizon s'était élargi et maintenant ces régions, autrefois endormies dans une inertie féodale, participaient à la vie française.

Aujourd'hui encore ceux des Allemands que n'aveugle pas le pangermanisme, reconnaissent cette heureuse influence de la France, mais, oubliant à dessein la Révolution, ils en attribuent tout le mérite à son continuateur Napoléon : « A côté de beaucoup de mal, disait il y a quelques années le prince de Bulow à un journaliste français, Napoléon a fait du bien dans notre pays en simplifiant, avec sa netteté latine, l'organisation compliquée qu'il y avait trouvée. »

Il y a fait du bien aussi, surtout peut-être, en y envoyant des administrateurs d'élite. Lezay-Marnésia fut un de ces bons préfets. De ses lettres et de ses rapports se dégagent une doctrine, une méthode, des principes, tout ce qui fait le contraire de l'administration au jour le jour, opportuniste par paresse d'esprit [1].

***

Gagner les cœurs, voilà ce qui est d'abord nécessaire, et à tout instant il revient sur cette idée : gagner les cœurs n'est peut-être pas utile à l'intérieur, c'est indispensable à la frontière « qui ne sera jamais suffisamment gardée avec des citadelles et des soldats » !

Gagner les cœurs n'est peut-être pas nécessaire « pour le présent où la force personnelle de l'Empereur double toutes les forces de l'Empire », mais cela peut l'être pour l'avenir et pour le cas où, les forces entrant en conflit, « c'est l'affection qui aurait à les départager ».

1. Rapports et lettres utilisés ici sont conservés aux Archives nationales (F. 8367) ; ils sont adressés à Réal, conseiller d'État, chargé du premier arrondissement de la Police, l'ami fidèle de Lezay, qui l'appréciait au point de souhaiter que l'on créât un « département expérimental » dont il serait le préfet.

Le pouvoir absolu n'est pas éternel :

L'illusion la plus dangereuse à l'établissement de la nouvelle dynastie serait de croire qu'en héritant du sceptre de son fondateur elle héritera de sa force. Sa force qui n'est qu'à lui seul n'est pas plus transmissible que son génie, que son activité, que l'inaltérable fermeté de son caractère ; il s'agit donc dès aujourd'hui de créer une force qui puisse se transmettre, qu'un prince de talent ordinaire puisse recevoir entière et qu'il sache employer sans déchet ; cette force est la force d'affection, laquelle par une heureuse compensation est à l'usage de l'homme le plus ordinaire, aussi bien que du plus grand homme, et qui, tout en exigeant moins de talent, pour être bien employée, que toute autre, l'emporte néanmoins sur toutes les autres et finit par les ruiner toutes quand elles ne sont pas d'accord avec elle.

Ce n'est pas assez de parler à ses subordonnés, — écrit-il ailleurs, — il faut aussi parler au peuple ; quand on peut fortifier de sa conviction son obéissance et que, sans paraître lui rendre compte, on a pu le persuader de la justice et de la sollicitude de l'administration, le plus grand pas est fait pour lui faire aimer son gouvernement.

Or, pour qu'une administration, — et cela est vrai à l'intérieur comme dans les départements nouveaux, — fasse « aimer le gouvernement », il faut qu'elle ait une unité logique,

unité qui ne consiste point dans cette identité administrative au moyen de laquelle obéissent au même règlement trente à quarante millions de sujets, de mœurs, de génie, de climat, de fortunes et de conditions souvent opposés, mais qui consiste dans la concordance des différentes mesures entre elles et par conséquent des divers ministres entre eux. La France a beau n'être qu'un seul Empire, n'avoir qu'un seul Empereur : tant qu'il n'y aura point d'unité de mesures et de vues dans le gouvernement, il n'y aura point de véritable unité dans l'État ; ce ne sont ni des canaux, ni de grandes routes qui sont le premier besoin de l'Empire... : c'est une saine administration dans laquelle le Gouvernement sache à chaque instant appliquer à chaque localité ce qui lui convient le mieux.

Dans ces pays allemands « il n'y a pas d'opinion », « il n'y a pas quatre hommes dans ce département qui aient une opinion, pas un dont l'opinion soit influente », mais il y a « beaucoup d'obéissance » ; il est fort « difficile de caractériser l'opinion d'une foule de fonctionnaires insignifiants qui

ont quitté les opinions de leurs anciennes fonctions en quittant ces fonctions pour en adopter de nouvelles en passant à des fonctions nouvelles ; en général, les fonctionnaires de ce département sont attachés au gouvernement nouveau comme ils l'étaient au gouvernement ancien : parce qu'il est gouvernement. » Il y a peu de talents, mais beaucoup de patience et de « gros savoir » ; avec de l'ordre on arrivera très vite à effacer les effets de la guerre et à faire naître l'affection. Cette affection on la fera naître aussi par le moyen classique et facile des « distinctions ». Lezay demande un jour la croix pour quatre maires et il écrit à l'Empereur :

Que j'obtienne cette faveur éminente, rien ne m'est impossible, et la naturalisation des nouveaux Français est avancée d'un siècle ; je ne cesserai de le redire : c'est par les distinctions, plus que par toutes les autres faveurs, que les nouveaux départements pourront le plus promptement se naturaliser ; dans la faveur pécuniaire, chacun croit pouvoir y prétendre, en sorte qu'avec de telles faveurs on fait plus de jaloux que d'heureux; mais quand les distinctions sont accordées à des fonctionnaires distingués par les services que le pays en a reçus, c'est le pays tout entier qui prend part à la distinction et qui en partage la reconnaissance.

Bienveillance dans la direction, unité de doctrine chez ceux qui ordonnent, cela ne suffit pas encore : le choix des personnes est capital :

On ne saurait trop le répéter : les meilleures lois et les meilleures mesures ne valent pour les administrés que ce que valent les hommes par lesquels elles leur sont transmises. Telles pures et excellentes qu'elles puissent être à leur source qui est le *Gouvernement*, elles arrivent malfaisantes et insupportables à leur embouchure qui est le *peuple* si elles se dénaturent, s'affaiblissent ou se corrompent dans les canaux qu'elles ont à parcourir pour arriver, qui sont les *fonctionnaires*. Pour tout peuple ce n'est que par l'administration que le Gouvernement peut être aimé; pour des peuples nouveaux ce n'est que par l'*administrateur*. Avec les mêmes lois et un même Empereur, d'où viendraient les énormes différences d'esprit et de situation qui se laissent remarquer entre départements de même génie et de même régime, si ce n'est de la différence qui existe entre leurs administrateurs? Tant vaut l'administrateur, tant vaut l'administré ; de là la si grande importance à bien choisir.

Trop souvent on a mal choisi : il est venu, dans ces départements conquis, des administrateurs qui cherchaient la place qu'ils n'avaient pu trouver en France ; dans bien des cas on n'a connu les Français « que par leur écume », comme on ne connaissait le gouvernement que par les énormes sacrifices que la guerre forçait d'exiger. La fusion des Allemands est souvent plus avancée avec la France qu'avec les Français, et s'il arrive que l'on remarque de l'éloignement pour la France n'est-ce pas, dans la plupart des cas, de l'éloignement pour ceux qui la représentent? Or, le gouvernement est placé trop loin de ces inconvénients pour les voir : « Tout cela ne fait pas mourir l'État, mais prépare sa mort. »

Lezay se plaint de ses sous-préfets, fort honnêtes gens, mais incapables et déplacés ; de ses présidents de tribunal, dont deux ignorent la langue du pays. Pour les gros postes il faut des magistrats venus de l'intérieur mais encore les faut-il distingués et « qui n'aient pas l'air de venir chercher fortune et dire aux gens du pays, comme ce fut assez l'usage de ces nouveaux venus, qu'ils ne sont bons qu'à battre et à mettre à contribution » ; d'autres sont d'une intempérance « peu magistrale » :

> Combien plus tôt n'eût-on pas rallié ces départements en choisissant leurs juges dans des familles qui en rallieraient d'autres et intéressant ainsi à la conservation d'un ordre de choses dont ils faisaient partie des hommes dont l'influence eût entraîné tout le reste. Que pouvaient rallier ici ces Français de l'intérieur qui eux-mêmes tenaient à si peu qu'ils fuyaient leur ancienne patrie? A de très rares exceptions près, des Français estimés, éclairés et capables d'être juges chez eux n'auraient jamais pu consentir à s'éloigner, comme des aventuriers, de leur réputation, de leur pays, de leurs mœurs et de leurs relations, pour venir être juges à quinze cents francs dans un pays dont plusieurs ignoraient jusqu'à la langue?

Cette connaissance de la langue du pays, elle est nécessaire chez les fonctionnaires subalternes, chez les gendarmes, par exemple, car les erreurs et l'ignorance des agents inférieurs sont grosses de conséquences : « La seule obligation de fournir par semaine un rapport qui doit être rempli sous peine de passer pour des gens qui ne savent rien recueillir rend déjà les gendarmes assez dangereux sans y ajouter le

danger de ne pas comprendre les gens contre lesquels ils verbalisent et les mots sur lesquels ils les jugent. Quand on songe que ce sont pourtant là les sources principales dans lesquelles la police puise ses jugements sur l'esprit public du pays, et que l'appréciation de cet esprit pour lequel le regard le plus pénétrant est encore à peine suffisant, est confiée à des gendarmes, on ne peut vraiment se défendre de quelque inquiétude. Que signifient ces « mots » surpris dans les rues et dans les cabarets à des hommes souvent hors de sens par d'autres qui souvent n'en ont guère. Seuls les *faits* importent ; ils sont le langage des peuples. »

Lezay-Marnésia avait une haute conception du rôle du préfet ; il estimait que la première qualité était la franchise : « Obéir ne suffit pas; après le devoir d'obéir, le premier devoir de l'autorité qui exécute est de représenter le véritable état des choses à l'autorité qui ordonne. » Encore fallait-il qu'il pût connaître « l'état des choses » et fût bien renseigné. C'est pour s'entourer de collaborateurs dévoués et clairvoyants qu'il écrivait à Paris : « Il faut porter la réforme la plus rigoureuse et la plus complète dans le personnel des fonctionnaires de tous les ordres ; il faut tirer du pays même ceux qu'on en pourra tirer ; il faut appeler, de l'intérieur, l'élite, et non, comme on l'a trop souvent fait, le rebut. »

Quelques années après la guerre de 1870, un journal humoristique de Berlin racontait qu'un étranger, frais débarqué dans la capitale du jeune Empire, se plaignait de n'y pas trouver de décrotteur. « Cela n'est pas étonnant, lui fut-il répondu, ils sont tous *Kreisdirectoren* en Alsace. » Si le régime napoléonien commettait une faute politique en envoyant parfois, dans les départements conquis, des fonctionnaires médiocres, combien plus lourdement se trompait le chancelier de l'Empire allemand en ne donnant pas à l'Alsace, — la « province retrouvée », l' « enfant revenu au bercail », — l'élite de ses fonctionnaires !

Lezay-Marnésia écrivait un jour de Coblence : « Je suis ici avec la plus grande répugnance, mais maintenant je ne quitterai pas cet excellent département sans une peine extrême. J'y ai placé tout mon honneur et toutes mes affections. Je désire ardemment qu'on m'y laisse le temps nécessaire pour

achever ce que j'ai commencé. Je désire qu'en partant pas un seul homme n'ait à se plaindre de ma justice. » Son vœu fut exaucé, non qu'il soit resté à Coblence assez longtemps pour y réaliser tous ses projets, mais parce qu'il réussit en quelques années — appliquant les principes que j'ai sommairement exposés ici — à y laisser le souvenir d'un homme juste et d'un administrateur bienveillant. « Il était dévoré de l'amour du mieux, disait de lui Réal, mais le désir du mieux ne l'empêchait pas de réaliser provisoirement le bien. » Ainsi de Jeanbon-Saint-André à Mayence, de Ladoucette à Aix-la-Chapelle, et de tant d'autres en Allemagne, agissant par la vertu de « l'humanité » française.

***

En 1810 Lezay-Marnésia fut nommé à la Préfecture du Bas-Rhin; d'un pays nouvellement conquis il passait à une province qui, depuis longtemps, vivait de la vie française. S'il quittait un département où la sympathie pour les idées françaises commençait à se manifester, il arrivait dans un département, où l'attachement à la France était ancien et profond, où, depuis quelques années, il s'était encore accru dans les communes épreuves. Les historiens allemands ont souvent essayé de faire croire que l'Alsace n'était fidèle que par intérêt et parce que la France la ménageait : par des faits, les historiens alsaciens Pfister et Reuss ont démontré qu'il n'en était rien et que l'Alsace a connu les injustices, les privilèges, les intolérances de l'ancien régime; Louis XIV y a vexé les protestants comme dans le reste du royaume. Si donc l'Alsace a été attachée à la France dès le XVIIe siècle c'est pour des raisons plus hautes; parce que la culture française exerçait une fascination, parce que la France apportait avec elle la centralisation qui mettait fin au pouvoir des tyrans locaux.

Mais c'est la Révolution, — et là encore les historiens alsaciens sont d'accord, — qui a sauvé l'Alsace de l'oppression féodale, a fait l'unité alsacienne, a soudé définitivement l'Alsace à la France :

La Révolution, — écrivait R. Reuss en 1910, — exerça sur la génération d'alors et sur celles à venir une action profonde et durable : l'empreinte que l'Alsace reçut différencie encore aujourd hui, après quarante années d'annexion les habitants de ses grandes et petites ville, l'ouvrier, le paysan alsacien, des paysans et des bourgeois d'outre-Rhin. C'est qu'ils ont gardé le souvenir plus ou moins précis, l'impression plus ou moins nette, mais toujours ineffaçable de cet ensemble de doctrines élevées, d'émotions intimes et de visions d'avenir qu'on peut déclarer ailleurs vagues, erronées ou ridicules, mais qui pour nous ont un sens très réel : ce sont les principes de 89 dont ne se déprendront jamais ceux qui ont vécu de leur souffle.

S'il avait réussi à se faire aimer et à faire aimer la France dans un département allemand, combien plus Lezay-Marnésia devait-il exercer une heureuse action dans un département français où la population était attachée aux idées de liberté en raison même des comparaisons qu'elle pouvait faire avec les voisins d'outre-Rhin. Et pourtant, faire aimer l'administration pendant les dernières années de l'Empire n'était pas chose facile : la conscription était écrasante, les charges fiscales de plus en plus lourdes. Obligé d'appliquer des mesures que souvent il n'approuvait pas, Lezay-Marnésia réussit cependant à force de patience, à force de bienveillance, et parce qu'il savait que l'autorité n'est pas faite de fierté distante, à laisser en Alsace le souvenir du plus libéral des préfets. Dans l'Hôtel des Intendants des hommes de valeur ont passé : c'est encore la mémoire de Lezay qui s'y est conservée la plus vivante. Il est vrai que, sans diminuer en rien le mérite des administrateurs de l'Alsace, il faut reconnaître que leurs administrés étaient faciles à conduire, se laissaient gouverner quand ils devinaient la sympathie et savaient apprécier la « manière ». Lezay écrivait, après ses premières expériences

Aucune population n'est plus glorieuse que les Alsaciens : j'ai tiré de ce pays des effets incroyables seulement en lui disant que rien n'était impossible ; les conscrits quittaient leurs foyers avec courage et gaîté, car l'Alsacien est soldat avant d'avoir joint ses drapeaux.

Son programme fut le même qu'à Coblence : gagner les cœurs, avoir de l'unité et de la méthode dans l'administration,

ne pas favoriser les uns aux dépens des autres. Plus encore qu'à Coblence son action sociale s'exerça. Lezay, ami de madame de Krudener, avait connu par elle le pasteur Oberlin, le missionnaire du Ban de la Roche. Tout de suite ils se comprirent : dans la chambre d'Oberlin il y eut deux portraits, celui de Gustave-Adolphe et celui du préfet du Bas-Rhin; et Lezay-Marnésia s'attendrissait en parlant du vieux pasteur de Waldersbach « cet homme presque divin ». Les idées sociales d'un Oberlin n'étaient pas nouvelles pour l'admirateur du marquis de Posa, mais quel encouragement c'était pour Lezay de voir, dans un canton de son département, la réalisation possible d'un programme de réformes humanitaires.

Ces réformes humanitaires, elles devaient s'appliquer à la culture intellectuelle et morale autant qu'à la santé populaire. Lezay voulait que dans des bâtiments confortables et ornés, les enfants des écoles apprissent à chanter en français et en allemand. A Strasbourg il créa une école normale — la première en France — commune aux catholiques et aux protestants ; au programme de cette école il faisait inscrire, à côté de l'histoire de France, l'histoire d'Alsace ; il pensait que la connaissance de la vie provinciale d'autrefois aide à comprendre la vie nationale du passé ; il prévoyait des cours d'arpentage, d'arboriculture, d'hygiène. Ainsi naissait en Alsace l'idée de la pédagogie moderne; dans les villages, il voulait créer des bibliothèques : ses administrés — qu'il appelait « ses enfants » — devaient lire et s'instruire ; il excitait leur émulation, grondait les maires inactifs et les menaçait d'interdire la musique et la danse, voire la chasse aux trop paresseux.

Préoccupé de la santé publique, il créa, avec sa femme, la Société maternelle d'assistance aux femmes pauvres ; il mettait à la disposition des indigents le médecin ; grâce à lui la vaccine se répandit, malgré les observations de Napoléon qui, sur ce point, taxait de « folie » l'énergie du préfet. Préoccupé du bien-être général, il encourageait l'agriculture ; mais il n'était pas de ces préfets qui, assis derrière leur bureau, croient avoir agi quand ils ont signé un arrêté ou lancé une circulaire. Il parcourait la campagne, parlait aux paysans, s'occupait de l'état des routes, plantait des arbres le long

des chemins, — ce sont des arbres plantés par lui qui rappellent son souvenir à Coblence, — y faisait édifier des bancs : aujourd'hui encore les paysannes alsaciennes sont heureuses de trouver les bancs en grès rouge, surmontés d'un entablement où elles déposent leur fardeau ; combien savent que ces modestes bancs sont dus à la sollicitude de l'ancien préfet du Bas-Rhin qui aurait voulu que le voyageur pût, en Alsace, « de demi-lieue en demi-lieue, s'asseoir à l'ombre et trouver les routes aussi hospitalières que les maisons ».

De cette sollicitude à l'égard des Alsaciens, Lezay-Marnésia aurait voulu laisser, dans le domaine administratif, une trace durable ; sans cesse préoccupé, comme l'écrivait son ami Blessig, de ménager l'esprit, les mœurs, la langue de l'Alsace, il rêvait la création d'un pensionnat où l'on aurait reçu les fils de riches paysans pour en faire des fonctionnaires subalternes; il aurait ainsi, à la fois, répandu plus largement la culture française et préparé à l'Alsace des serviteurs nés en Alsace. Mais il pensait en même temps, avec raison, que, dans une France unifiée, chaque province ne devait pas prétendre se suffire à elle-même; un échange des valeurs était nécessaire pour éviter la constitution de petits groupements à l'horizon rétréci.

Le pays vivant uniquement sur lui-même c'eût été une méthode excellente sous le régime allemand. Les Alsaciens seraient les premiers à la déclarer dangereuse maintenant qu'ils sont redevenus, comme au temps de Lezay, des citoyens de la grande patrie française. Leur patriotisme est trop large, leur amour de la France trop clairvoyant pour qu'ils souhaitent une vie étroite, purement régionale. Ils savent que s'il est nécessaire de créer en France les « régions » — et l'Alsace *qui devrait être la région type*, ne sera pas la moins vivante, — il ne faut à aucun prix, par une conception « provincialiste » de la région, compromettre l'unité morale du pays et « ramener la France au temps qui précéda les Fédérations [1] ». Opprimés par l'Allemagne et incapables d'exprimer leur pensée ils avaient le droit de se dire autonomistes et de sauver ainsi un peu de leur indépendance; libérés par la démo-

1. Voir la belle brochure de Henri Hauser sur *les Régions économiques*.

cratie française, ils n'ont plus les mêmes raisons de se replier sur eux-mêmes. Bien au contraire, ils doivent donner à la patrie leurs qualités, d'énergie et de bon sens, et recevoir, en retour, une large conception de liberté démocratique. « L'Alsace aux Alsaciens », non plus comme il fallait l'entendre avant 1914, mais en admettant au beau titre d'Alsacien tous ceux qui, après avoir été séparés de la petite patrie par une frontière infranchissable, peuvent devenir maintenant, ayant vécu de la vie française, les agents de liaison entre le passé et l'avenir.

Dès 1813, le préfet du Bas-Rhin souffrit de voir son œuvre d'organisation pacifique compromise par la guerre : l'Alsace était menacée par les appétits allemands; les Alsaciens connaissaient les pamphlets qui inondaient l'Allemagne et où des journalistes écrivaient : « Ces provinces nous sont devenues évidemment très étrangères et d'ailleurs nous n'étions pas du tout en état de dompter et d'extirper cet esprit ; elle nous appartiennent, c'est clair pour chacun de nous, et elles seront l'objet d'une lutte; elles nous tomberont en partage lorsque nous pourrons les recueillir sans danger ; pour l'instant elles éloignent de nous la peste française ! » Quand ils entrèrent en France, les Alliés déclarèrent qu'ils venaient faire la guerre au seul Empereur et qu'ils voulaient une France grande, généreuse, heureuse; mais les Alsaciens ne s'y trompaient pas : ils savaient que des voix s'élevaient qui réclamaient les pays arrosés par la Meuse, la Moselle et l'Escaut. Leur seul espoir c'était que l'Autriche, à qui on offrait l'Alsace, n'en voulût pas, préférant des sauvegardes à l'Est.

Le flot passa ; Strasbourg fut assiégé ; Lezay-Marnésia se prodigua avec ardeur auprès des typhiques et des pauvres ; puis les Alliés, — et plus que les autres les Badois, — se retirèrent en pillant. L'Alsace restait française. Jacques Grimm conseillait aux Allemands d'attendre « qu'elle vînt à eux en tout honneur et sans péché ». Impatients, les Allemands préférèrent, plus tard, la prendre — fût-ce sans honneur et avec péché — mais ils ne surent pas la garder. L'Alsace n'oubliait pas que la France lui avait apporté l'unité et la liberté; elle gardait aussi le souvenir de ceux qui, comme Lezay-Marnésia, s'étaient donnés à elle aux jours d'épreuve.

***

Pendant quatre longues années l'Alsace a été, par la guerre, partagée en deux morceaux ; l'un, très modeste, était redevenu français, l'autre, la presque totalité, était resté allemand. Dans le Sundgau et dans deux vallées des Vosges les vieux reprenaient contact avec la France et les jeunes apprenaient à vivre dans la liberté. « Pourquoi es-tu content d'être Français? » disais-je un jour à l'un de mes écoliers de Saint-Amarin. « Ah ! monsieur, me répondit-il épanoui, le maître ne me bat plus, ne me tire plus les cheveux, ne me pince plus. » Et il exprimait ainsi, ingénument, l'attrait de la discipline française, de ce laisser-aller bienveillant que les pédants ne comprennent pas.

Au travers du rideau de camouflage qui, aux environs de Thann, cachait aux batteries allemandes les mouvements de nos convois, on apercevait au loin Mulhouse, la ville un instant libérée; de l'autre côté des lignes, dans l'Alsace restée allemande, les Alsaciens continuaient à vivre sous la rude méthode germanique et dans l'ordre prussien. Le camouflage est désormais inutile, les claies de feuillage et de branches de sapins pendent lamentablement, bric-à-brac de la guerre terminée : il n'y a plus qu'une Alsace et les troupes ont défilé, dans Strasbourg, devant la statue de Kléber, le grand souvenir de l'Alsace guerrière.

A leur suite, M. le Haut-Commissaire de la République est entré dans la ville et a repris possession du Palais des Intendants et des Préfets. En passant, pour la première fois, devant l'harmonieuse façade de l'Hôtel du Prêteur royal il s'est arrêté devant la statue d'un préfet du premier Empire et, sur le socle — tout balafré des cicatrices du bombardement de 1870 — il a lu ces mots :

LE DÉPARTEMENT DU BAS-RHIN

A SON ANCIEN PRÉFET

MARQUIS DE LEZAY-MARNÉSIA

1810-1814

M. le Haut-Commissaire a salué très bas son illustre devancier : il sait les raisons profondes de la reconnaissance des Alsaciens et pourquoi les successifs Statthalters du Pays d'Empire n'auront jamais leur statue à Strasbourg [1].

CHARLES SCHMIDT

1. Quelques fragments des textes relatifs à Coblence cités ici ont été publiés par moi dans *le Temps* du 4 février 1911. M. Laugel les utilisa dans une brochure qu'il fit paraître en 1912 sur *la Culture française en Alsace*. J'ajoute qu'un député au Landtag, M. W..., avait l'intention de citer, à la séance du 7 février 1911 où se discutait le budget d'Alsace-Lorraine, l'essentiel des idées de Lezay-Marnésia. Il trouvait en effet qu'elles rentraient absolument dans le cadre d'un discours « destiné à blâmer les abus administratifs, l'usage de la main forte et la peur des pangermanistes qui hante nos gouvernants ». (Lettre privée du 6-2-1911.) La meilleure étude sur l'activité de Lezay à Strasbourg est due à un Allemand, M. Darmstaedter, qui a, sans le vouloir, donné d'excellentes raisons de l'attachement de l'Alsace à la France ... et de l'échec de l'administration allemande.

LE PRIX DE L'HOMME[1]

(1914-1916)

XIII

Un Incident. — Rêverie sur l'amour.

Tandis que Miguel s'éloignait de sa mentalité d'avant-guerre, et que, de la hauteur d'où il dominait les hommes, il était effrayé de leurs petitesses, de la vanité de leurs meilleures joies qu'il abandonnait aux âmes communes, Trévière y revenait. Comme si les souvenirs de son passé n'avaient formé qu'un chapelet de bonheurs sans mélange, et que les événements du présent eussent été dépourvus d'élévation, de majesté, et d'intérêt, il s'abandonnait au mouvement égoïste de ses propres soucis, plein de griefs, amer d'impuissance, repris par cette passion pour le grand luxe et les grandes jouissances dont il avait été privé en pleine explosion d'ambitieux projets. Pendant quinze ans il s'était dompté en se disant : « Je ne veux pas céder à la vocation de la médiocrité, » il s'était dominé, il avait travaillé par calcul, séduit la for-

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er, du 15 janvier et du 15 février 1919.

tune, réussi à s'élever et à plaire et maintenant qu'était-il? Un point parmi vingt millions de soldats! Un fantassin boueux et sordide à la merci d'un morceau de ferraille tiré au hasard, d'un obus français mal réglé, d'un ordre imprudemment compris. Sur lui, l'obligation pesait inexorable qui le broyait, lui et son orgueil. Il avait reçu des réponses à ses multiples lettres. Elles étaient affectueuses, chaudes, vibrantes — son colonel lui avait promis qu'il serait le premier à passer capitaine — mais incapables de diminuer la menace perpétuelle de la mort. Il n'en pouvait plus. Ses nuits surtout étaient affreuses. Quand les obus le réveillaient, il était obligé d'éclairer sa chambre pour échapper à des hallucinations funèbres et refouler des transports de véritable rage. Sa déception l'enfonçait en des songeries de plus en plus sombres et se traduisait envers ses subordonnés et ses égaux par une instabilité d'humeur railleuse et irritée; envers ses chefs, par une abdication complète de dignité. Il avait su prendre le ton de toutes les courtisaneries, il se faisait honneur de tout auprès d'eux et payait devant le commandant Longuet d'un maintien austère et sérieux qui masquait les défaillances de son courage.

Il arrivait souvent que, afin de couper la monotonie des jours de repos à Mandres-aux-Quatre-Tours, Trévière, Miguel et d'autres officiers se réunissaient pour se promener avec le commandant.

Sous l'empire des analyses dans lesquelles il se complaisait et des leçons de conduite qu'il en tirait, satisfait de s'appartenir, de se sentir consistant, de se détacher des objets qui l'avaient captivé, de trouver une solution à l'énigme dont tous étaient occupés, Miguel, soulevé par l'exaltation que lui causait son progrès intérieur, suivait librement en ses propos, ses raisonnements et sa complexion. Il exposait ses réflexions, résolutions et observations ; cherchant à préciser la philosophie de la guerre, ses éléments pittoresques, moraux ou sociaux. Avec une aisance et une universalité remarquables, il fixait des visions, des couleurs, des odeurs, commentait de minuscules incidents de bataille, le cours général des événements : esthète et politique, poète et psychologue, économiste et historien, chef et soldat. Avide d'actes et de

maximes héroïques, il s'y attachait, pour mettre dans l'ombre les bassesses et les turpitudes; il se complaisait dans ses réminiscences classiques et y puisait la force de développer le sens du caractère chez les humbles ; il citait les grands capitaines, parlait par la bouche des penseurs qui lui avaient donné la meilleure explication de la mort : Montaigne, Vauvenargues et Renan.

Resserré dans sa petite sphère de vieux militaire, le commandant ne comprenait pas cette éblouissante variété de talents. Connaissant en Miguel la vivacité, la souplesse, l'originalité, il n'y pouvait donc admettre la profondeur, la solidité, la sagesse ; il considérait comme de la légèreté d'attention et de jugement ce qui n'était que de la légèreté d'évolutions. Ne s'expliquant pas que Miguel troublât sa placide suffisance d'homme de devoir, il lui en voulait d'exalter ceux qui dépassent son niveau strict, de citer des maximes comme celles-ci : « On est responsable du mal qu'entraîne le bien que l'on n'a pas accompli ; — le motif seul fait le mérite des actions des hommes et le désintéressement y met la perfection ; — la pensée de la mort nous trompe parce qu'elle nous fait oublier de vivre ; — l'homme ne vaut que par sa faculté d'admirer » ; et beaucoup d'autres. Tourmenté par l'idée qu'il pût, lui qui gouvernait mille hommes, tirer exemple d'un simple chef de section, il cherchait à le prendre en faute et en contradiction avec soi-même, et sentait que son étonnement se transformait en aversion, presque en antipathie.

Trévière savait que Miguel n'était pas pris au sérieux. L'erreur de jugement du commandant et la sécheresse de ce cœur en bois mort lui servaient à renchérir sur la fausse appréciation de son supérieur. Non seulement il se refusait obstinément à suivre Larréguy dans ses théories, mais il allait jusqu'à transformer ses arguments en paradoxes.

— Qu'elle est donc enviable, mon cher Larréguy, — disait souvent le commandant, en s'arrêtant pour saisir entre ses gros doigts le deuxième bouton métallique du dolman du jeune officier, — votre manie de vous monter la tête jusqu'à voir beautés et bons côtés en tout !

Ces mots répétés à bon escient et ressassés par Trévière, étaient devenus une vraie scie qu'on jetait surtout à la tête de Miguel dès qu'il signalait un trait d'intelligence ou de détachement chez ses hommes.

Un jour de février, il exposa qu'il étudiait la longueur de l'intervalle qu'il fallait à chacun d'eux pour consommer son sacrifice, et dès qu'il était consommé, les diverses classes parmi lesquelles ils se partageaient. Le mot de sacrifice agaça Trévière qui ne laissa pas finir la phrase :

— Tu te grises de mots, mon pauvre ami. Prends garde que les paysans sont volontiers incestueux, ivrognes et parricides, comme l'a montré Zola, et que tes braves types, tous, plus ou moins inconscients, restent là parce qu'ils ont peur du conseil de guerre, tout simplement !

Miguel bondit sous l'insulte lancée à ses chers hommes, et il allait répondre vertement, lorsque, visiblement énervé, le commandant partit brusquement sans attendre la fin de la discussion.

— Et toi-même, — continua Trévière, évidemment contrarié, — si on t'offrait une bonne place d'interprète ou de gestionnaire ou même de cavalier, n'irais-tu pas la prendre?

Miguel réfléchit un instant.

— J'avoue que, ne m'étant point posé la question, je ne suis pas très sûr de moi, mais je crois que non.

— Mais pourquoi, bon Dieu, puisqu'il en faut, et puisque tu serais aussi utile là-bas qu'ici?

— Parce qu'il y a sûrement dans le mérite de nos hommes tout un côté qui t'échappe, et que je me purifie ici. Et toi?

— Moi, je m'ennuie comme un dieu las de son univers, j'en ai assez de mon rôle de grand-maître de la désœuvrance, j'en ai soupé de jouer à la cible, surtout quand je songe... ah ! quelle bonne existence je mènerais !

Il frappa de sa cravache sur sa botte.

— Ensuite, reprit Miguel, j'ai la certitude de n'avoir pas été inutile; tu connais ma théorie sur le rôle de l'individu à la guerre, et de n'avoir pas le droit de me plaindre; mais...

— De te féliciter ! Tonnerre de Dieu ! le commandant a rudement raison de ne pas perdre sa salive avec un gaillard comme toi !

Et il s'élança pour rattraper le chef de bataillon qui s'éloignait en s'éclaboussant.

***

Durant la relève qui suivit cet entretien, un événement fut très défavorable à Miguel. Le capitaine Bellocq s'étant trouvé indisposé, le lieutenant prit le commandement de la compagnie, et il l'exerçait dans les tranchées du secteur ouest de Flirey, lorsqu'elles furent inspectées par deux envoyés de l'état-major de l'armée à laquelle le 537e était rattaché.

La vue de la patte de ruban bicolore que ces officiers portaient à leur capote, en remplacement des brassards supprimés parce qu'ils étaient trop voyants, rappela brusquement à Miguel l'algarade qu'il avait reçue en novembre pour avoir trop parlé, et fit qu'il essaya d'abord d'être diplomate, de rester dans le vague et l'imprécision. Mais dès qu'un de ses interlocuteurs lui eut dit : « Nous nous renseignons sur la liaison », il cessa d'hésiter, il oublia et colonel et commandant, il suivit l'impétuosité de cette sincérité qui lui arrachait les paroles malgré lui et qui, selon sa propre remarque, consistait à préparer l'expression d'une chose et à en dire une autre.

Il en avait trop sur le cœur pour dissimuler, il avait réuni trop d'observations contre cet individualisme qui — de toute évidence — causait plus de ravages dans nos rangs que les Allemands, pour ne pas suivre le flot tumultueux de ses pensées et de son éloquence ; car, dans les boyaux qu'il parcourut avec ses deux auditeurs, il fut éloquent. Ce ne fut pas un modeste officier subalterne qui parla, mais un Français qu'échauffait sa conviction patriotique, une foi bien assise et raisonnée. Les défectuosités, qu'il qualifia de criminelles, des relèves; les démêlés entre les armes; l'absence d'observateurs d'artillerie dans les tranchées; les piques avec le génie; le particularisme des téléphonistes, des sapeurs, des mitrailleurs et autres éléments hors rang; les différends entre régiments, bataillons, compagnies; les pertes de temps; le

manque d'esprit de suite et l'insuffisance de rendement qui en résultaient ; il s'appesantit sur chacun de ces points dans son exposé, clair, lumineux, illustré d'exemples, de dates et de chiffres. Il se livra si complètement qu'il ne remarqua que fort tard qu'un des capitaines prenait hâtivement des notes. Il eut peur d'avoir manqué de retenue, il fut sur le point de demander leur discrétion ; mais la honte de céder à des considérations personnelles l'arrêta. Ils lui serrèrent la main et s'en allèrent.

Dans l'après-dîner du lendemain, le bataillon étant revenu aux avant-postes, Miguel, qui prenait des forces pour la nuit, fut réveillé en sursaut par Lieutord.

— Mon lieutenant ! Mon lieutenant ! Un général dans la tranchée !

Il se précipita vers les créneaux. Un homme d'une cinquantaine d'années, à l'allure cassée du cavalier, vêtu d'une capote de troupe, coloré, sec, nerveux, appuyé sur une canne grossière, causait avec Langel.

— Quel événement, — lui dit celui-ci dès qu'ils furent seuls, — un général dans une tranchée ! Ce que les hommes ont eu l'air contents ! Et savez-vous ce qu'il m'a demandé? Si j'y avais vu des colonels ou d'autres généraux avant lui.

— Et alors? qu'avez-vous répondu?

— La vérité, parbleu; qu'il était le premier depuis le 12 août.

— Vous avez bien fait. Je vous félicite. — Et il lui frappa très amicalement sur l'épaule.

Il allait demander à Lieutord pourquoi il traçait la date et une croix sur le bois d'un créneau, lorsqu'il aperçut le commandant Longuet qui arrivait essoufflé, sanglé dans ses courroies de revolver, de jumelles et porte-cartes, accompagné par son maréchal des logis et une séquelle d'hommes de liaison. Le chef de bataillon paraissant fort préoccupé, ses suivants avaient tous l'air vivement ennuyés. On les eût crus prêts à pleurer.

— Le général? Le général commandant l'armée? Où est-il? — demanda-t-il, — je cours après lui depuis un quart d'heure.

— Parti vers le 538, — répondit Miguel.

— Quelle déveine ! quelle série de déveines ! — Les gout-

tes de sueur ruisselant sur ses pommettes qui saillissaient en rougeoyant donnaient à son visage quelque chose d'effroyablement triste... — Mais aussi quelle idée de passer une revue sans prévenir !

Et, semblant au comble de la contrariété, il rebroussa chemin.

Quatre jours après, à Mandres, il rassembla ses commandants de compagnies. Il était assis devant sa table, couverte d'un monceau de chemises de carton rouge numérotées.

— J'ai à vous distribuer, — dit-il avec lassitude, — une note importante de l'armée, une note sur la liaison.

Il appuya sur ce mot en regardant Miguel qui parcourut les six grandes feuilles de papier ministre avec stupéfaction. Il lisait son exposé aux officiers d'état-major. C'étaient ses exemples, ses propres termes. Des instructions suivaient : l'artillerie devait avoir en permanence un officier observateur aux tranchées de première ligne de chaque sous-secteur. Les détachements du génie et de mitrailleurs passaient sous les ordres des commandants de ces sous-secteurs, en l'espèce les chefs de bataillons. Les téléphonistes relèveraient directement des commandants de compagnies. D'autres précisions moins importantes venaient ensuite. C'était une véritable et heureuse petite révolution.

En sortant de l'appartement du commandant, Trévière prit Miguel par le bras.

— Eh ! bien, tu dois être content. Tes théories sur l'importance de l'individu et les méfaits de l'individualisme, tout contradictoires qu'elles semblent de prime-abord, sont de nouveau vérifiées. Mais as-tu remarqué, enfant terrible, la mine soucieuse du patron? Son quatrième définitif — il imita du plat de la main, le mouvement d'une faux dans l'herbe — fauché, ratiboisé. Quant au colonel et aux deux généraux, à Limoges ! Si c'est pour obtenir ce résultat, qui ne peut que retomber sur nous en exigences et sévérités, s'il ne nous coûte point la peau, que tu t'es confessé aux bicolores, tu as bien réussi ! Et remarque bien que personne en haut lieu ne t'en dira merci. Ils n'ont pas même cité ta référence !

A la relève suivante, le commandant, qui prenait alternativement ses repas avec la compagnie de Trévière et celle de Miguel, déclara qu'il lui était commode de ne pas changer et qu'il se nourrirait désormais, exclusivement, à la 25e.

***

Fragment du Journal de Miguel.

Mandres-aux-Quatre-Tours, nuit du 16 au 17 avril 1915.

Combien ce que j'éprouve est prodigieusement clair et définissable! Évanouie, l'agitation qui m'a occupé jusqu'ici! Passée, l'inquiétude dans la poursuite de mon idéal! L'étau qui m'étreignait se desserre. Subitement, le pouvoir de l'amour me paraît seul illimité. C'est lui seul que je puis donner à ma bonne foi en récompense et pour couronne. Par quelle aberration admettais-je, depuis mon adolescence et la désillusion de mes dix-huit ans, que le visage de l'amour ne s'aperçoit qu'une fois? Je sentais pourtant au fond de moi-même un cœur qui aimait d'avance ; mais je détournais mes yeux affaiblis par l'orgueil et le libertinage de l'éblouissante image du vrai bonheur, que, vainement et follement, je cherchais ailleurs. Je me consumais en efforts pour donner du prix à mon existence et, sans la guerre, eussent-ils jamais abouti? N'avais-je pas en train un roman, une paraphrase des poèmes de Vigny consacrée à l'aversion des sexes? S'il est un jugement des écrivains contemporains qui maintenant m'exaspère, c'est celui qu'aucun fouilleur d'âme du dernier siècle ne nous épargne et qui fait de la femme : « l'Ève tombée », « l'ennemie », « la terrible corruptrice », « la fleur de concupiscence, la magicienne contre l'homme », renouvellement ressassé de l'anathème : *initium et finis mulier !*

La tyrannie du principe mâle ne prévaut pas dans les esprits des soldats de 1915, et, même quand ce sont d'illustres psychologues qui parlent, nous éprouvons une certaine répu-

gnance à entendre dire à M. Gabriel d'Annunzio : « Je ne réussirai jamais à la rendre pure », ou à M. Anatole France, alors qu'il vient de distinguer chez l'homme trois âmes : « Les femmes n'en ont que deux, il leur manque la raisonnable ! »

Et qu'on ne nous fasse pas l'injure de croire que notre manière de voir résulte de notre longue... absence. Je l'affirme, parce que je le sais, la chasteté qui est trop facile pour être une grande vertu, peut être gardée sans un secours spécial de la divinité et rendre ceux qui l'observent capables d'ardeur sincère et poétique, d'amour simple et primordial. Notre culte des femmes françaises est trop légitime et trop naturel pour que nous ayons à l'expliquer par d'autres mots que ceux-ci, que tous les morts diraient avec nous : « Nous qui avons tant souffert, nous préférons cent fois notre sort au leur ! »

Si la guerre n'altère pas notre attitude en matière religieuse, elle ne nous rend pas incrédules en amour. Est-ce parce que nous savons que les femmes pouvant désormais opposer aux douleurs de la maternité celles du champ de bataille, n'envieront plus que nous souffrions moins qu'elles? Cette considération n'est pas de beaucoup de poids dans notre changement; nous pesons moins notre bonheur perdu que nous ne le sentons ; les regrets très amers ne se décomposent pas.

A force de vouloir définir la nature de l'amour, nous oubliions de l'apprécier comme tant d'autres choses belles et bonnes. Les Octave de Malivert, les lord Ewald, les Adolphe, de Ryons, Olivier d'Orsel, George Aurispa et autres jeunes hommes à la fois si tendres qu'ils ne peuvent supporter la douleur de leur maîtresse et si inquiets qu'ils ne peuvent se reposer dans son dévouement nous deviennent inintelligibles.

Quel est cet amour qui n'est qu'une curiosité supérieure, si ce n'est l'amour morbide? Quel est cet amour qui n'est qu'une forme de la souffrance, si ce n'est l'amour dénaturé? Quel est cet amour qui n'est qu'un égoïsme à deux, si ce n'est l'amour stérile? Le meilleur terme que l'on ait pour caractériser l'immensité d'un bonheur, c'est de le comparer à

l'amour, car il n'y a que lui qui tienne l'âme dans une assiette ferme et constante; car tout en dehors de lui n'est que vanité, fatigue pour le néant; car seul il est la synthèse du sublime, de la puissance et de l'immortalité.

Oui, la moitié, la plus belle moitié de la vie et sa vraie grandeur sont cachées à l'homme qui ne s'est pas attaché avec passion! En elle seule se trouvent la perfection de l'élévation, le rayonnement de l'ordre divin.

Un beau visage est le plus beau de tous les spectacles et l'harmonie la plus douce est le son de la voix de celle qu'on aime. Que sera désormais pour moi mon pays basque sans le sourire de mon amie?

Est-ce que les arts, quand ils sont parfaits, ne mettent pas fugitivement le cœur dans la situation où il se trouve quand il jouit de la présence de ce qu'il aime? Ils ne nous aident qu'à aimer et c'est un assez bel emploi de leur vanité délicieuse.

Du côté du dévouement à la chose publique, que ne doit-on pas à l'amour? « La nation qui sait aimer et admirer n'est pas près de mourir. » Jugement de Renan juste comme presque tous les siens! Lorsqu'on se donne la peine d'observer nos soldats, n'en arrive-t-on pas à conclure qu'ils ne valent que par leur faculté de chérir? N'est-il pas jusqu'à la religion qui emprunte les images et les termes de l'amour humain; et les plus belles têtes de saintes et de vierges ne sont-elles pas des têtes d'amoureuses? Mais si l'amour résume les plus nobles plaisirs de l'homme en les centuplant, là ne s'arrête pas son influence.

Être c'est lutter; lutter c'est aimer; aimer, c'est vaincre. De sa puissance découlent la jouissance de la beauté elle-même et la force génératrice de cette beauté. Que de fois, pendant la bataille de Champenoux, ai-je ranimé mon courage et senti se rouvrir mes sources intérieures en tournant mes regards vers les garennes de Romécourt comme vers un panache! Que de fois, à Sornéville, en voyant ma section électrisée par la présence de Clotilde, me suis-je rappelé ce passage de Mérimée: « Quand on est en vue d'une femme, il n'y a pas de mérite à se moquer de la mort »; et l'expression de la fureur guerrière de Mathô recevant dans son camp la

visite de Salammbô. Admirable trait de psychologie militaire, exacte divination de l'influence de l'amour sur le combattant qui ressent le grand émoi de la vie universelle. Et comme il se vérifie par la conduite de nos camarades ! Au moment où le régiment est dans une situation critique, Guitton profite de ce qu'il est médecin pour se faire remplacer et envoyer à l'arrière; Guitton qui avoue qu'il est incapable d'attachement durable, qui ne voit à l'union de l'homme et de la femme que les solutions de la *Sonate à Kreutzer*, des *Revenants* et de *Maison de Poupée* ; Guitton qui n'aperçoit partout qu'égoïsme et met sa précieuse existence au-dessus de tout ! Comme il est regrettable que personne d'entre nous n'ait osé prévenir son départ et lui exprimer son mépris !

La puissance de l'amour est si grande en France que notre pays est le seul où les lois ne sont pas au-dessus de sa volonté, où la société ne s'arroge pas le droit de le sanctionner, où il n'est pas de femme que les convenances sociales ne permettent d'avouer.

Tout se résume en lui, même les grandeurs irréductibles de l'univers : le temps qu'il abrège ou qu'il éternise, l'espace qui ne lui résiste pas, la matière et la force qu'il crée.

C'est la chose sacrée du monde; la vie de l'humanité en dépend. Les époques grandioses de l'histoire des peuples sont celles où ils ont su aimer. En Grèce, on retrouvait l'âme de Vénus dans l'ordonnance des fêtes, l'arrangement des coiffures, le dialogue des philosophes, la constitution des républiques ; à la Renaissance, il fut le sentiment éminemment fertile en grandeurs. L'amour ôté, il n'y a plus de patrie, et les peuples périssent qui méconnaissent sa valeur et son autorité souveraines. Que de talents, que de génies se sont évanouis dans leur dernier amour ! La noblesse du bonheur de l'homme ne peut s'étendre au delà de la création dans l'extase des caresses. Tout s'effondre, même les empires. Il n'y a qu'une vérité éternelle, c'est que des relations des deux sexes résultent des obligations sacrées ; c'est que le baiser est immortel. De lèvre en lèvre, de siècle en siècle, d'âge en âge, les hommes le recueillent, le donnent et meurent ! Il réalise le rêve de l'Infini, de l'Inaccessible !

Dans quelques jours j'aurai trente ans et c'est seulement

aujourd'hui, par cette aube lugubrement blanchissante, dans ce village désolé et ce relent de tuerie que je trouve ma raison d'être. Gloire, Nature, Art, Liberté ! Vous vous ramenez à deux petites mains dans les miennes ! Par quelle austérité criminelle, par quel déséquilibre arrogant, certains hommes s'acharnent-ils à tarir les sources de bonheur que renferme leur humanité, en représentant le monde réel comme une déchéance du monde divin ? O bouches de Muguette et de Bachonnet unies par le feu de la passion et l'angoisse de la mort, je vous respecte comme le symbole de la félicité naïve et complète ! Quel regret d'avoir passé le bel âge d'aimer sans passion profonde et de m'apercevoir peut-être trop tard que j'ai eu la duperie de ne pas chercher le bonheur où j'aurais pu seulement le trouver !

O ma bien-aimée ! c'est à vous que je dois d'avoir senti l'amour s'interposer entre mon passé et mon avenir. Ah ! qu'il me coûtera davantage, le sacrifice que je ferai en vous perdant que celui que j'ai accepté après Morhange ! Par degré, des sentiments comprimés depuis mon enfance se sont réveillés. Marcelle, permettez que je les dépose en vous. Je les chéris davantage à mesure que vous daignez les recueillir. Je croyais qu'aimer, c'était devenir étranger aux idées générales et maintenant je ne conçois pas de vocation sans amour. Je vous ai choisie pour vous confier mes chagrins et pour m'aider à les adoucir... mais saurai-je maintenant ce que c'est qu'un chagrin? Alors qu'au départ de Romécourt mes yeux étaient pleins de trouble, maintenant ils voient clairement. Pour chaque homme il n'y a qu'une chose qui compte : s'unir avec sa Marcelle ! O leçon éternelle ! Marcelle, écoute-moi, donne-moi tes mains. Dans ta dépendance, je reviendrai à mon originelle bonté, je n'aurai plus peur de la mort, et, s'il le faut, nous consentirons ensemble à l'immolation, puisque les meilleurs doivent payer pour les autres, le prix de la vie !

XIV

A NANCY. — ÉLOGE DE LA CIVILISATION FRANÇAISE

Journal de Miguel.

Le 12 *Mai* 1915.

A la très chère, à la très belle
Qui remplit mon cœur de clarté.
A l'ange, à l'idole immortelle,
Salut en immortalité!

Du lyrisme ! du lyrisme ! mon âme en déborde ! le cauchemar de Woëvre est fini ! Depuis hier, la 28e a repris ses cantonnements à Romécourt. Je suis libre et à Nancy ; une journée radieuse s'étend devant moi ; ce soir je dîne chez madame de Taineville; c'est là que je reverrai Marcelle !

Nancy ! Nancy ! Est-il en France ville aussi calme et aussi reposante? Entourée de collines au beau dessin vaporeux et flexible, diadème d'émeraude d'un blanc visage; Nancy, reine de l'Est, rêveuse au bord de la Meurthe, attend ; sa respiration n'est qu'un faible soupir.

Naguère puissante place d'armes, elle n'a que des remparts de fleurs et de verdure ; elle est privée de ses guerriers ; ceux qui la défendent sont invisibles ; il n'y passe ni soldats anglais ou belges, ni blessés, ni convois, ni canons. Blottis dans le feuillage, ses hôpitaux ouvrent leurs larges fenêtres étonnées et à peu près vides. Ses casernes abritent des berceaux. Un vieux clairon territorial y sonne la diane et le couvre-feu.

Laborieuse ruche industrielle démunie d'artisans et de matériaux ; carrefour des grandes voies d'Europe devenu terminus à trois points cardinaux : l'activité de ses fondeurs et tisserands; le travail des métaux précieux, du cristal et de la dentelle ; le mouvement mercantile, y sont à ce point ralentis qu'ils deviennent imperceptibles, qu'ils n'effleurent plus

d'aucune souillure, d'aucune fumée, la somptuosité rare de ce morceau du monde, ou plutôt de ce monde qui est la civilisation française, dont jamais je n'ai senti de cette façon la grandeur avenante, la discipline sans minutie, l'impeccable distinction donnant aux sens, à l'esprit, et au cœur le ravissement le plus pur.

Oh ! ces lignes générales courant droites et larges vers les portes majestueuses et les hôtels seigneuriaux ! Oh ! cet ensemble grandiose de rues et d'allées, tout entier d'ordonnance et de décisions aimables ! Oh ! ces merveilles de style, ces toitures irrégulières aux tuiles noircies, ces oriels gracieux qui tempèrent si joliment la sévérité des maisons pétries dans la pierre et le marbre, des grilles inattendues en fer tordu, des salles de verdure, des arbres taillés, et ajoutent à la majesté des aspects coquets. Quelle variété ! Quelle richesse sans ombre d'exagération ! Quelle compréhension des secrets de l'antique beauté, robuste et riante ! Et, pour que les jouissances élevées et délicates de l'ancien et du moderne se mélangent et se renforcent, ces places Stanislas, de la Carrière et Léopold : synonymes d'intense humanité.

Ce sont de ces choses si rares à voir, qu'elles entrent en vous, inoubliables; que l'être s'enfonce, se perd, disparaît dans leur splendeur. Ce sont des palais, des maisons aux toits roux dont les façades sont blanches; mais si différentes cependant qu'elles semblent de mille nuances, comme si les couleurs des nuages, des arbres, qui les dominent ou les entourent, des ferronneries qui les enserrent, avaient déteint sur elles.

Le vert surtout domine, un adorable vert presque blanc, parmi les reflets, les ombres, les échappées d'horizon ; dans les cristaux bombés des ouvertures, dans les dorures atténuées par le temps, sur les pavés égaux et larges. Vert, caresse des yeux, comme les impalpables parcelles qui se détachent de la ville sont exquises au goût et agréables à l'odorat, comme sont doux à l'oreille les rires d'enfants, les chants d'oiseaux, les voix de femmes, les sons des cloches en ferveur ; car les perspectives sont enfin libres des silhouettes osseuses des Fräulein aux grands pieds, aux mines jaunâtres. Proche les bibliothèques et la faculté, des éclairs soudains de nuques blanches, des yeux vifs mêlent leurs effets;

de légers frisons illuminent les larges nœuds aériens des chapeaux noirs : ce sont les jeunes filles françaises. Que l'on est donc loin des visions et des tumultes de guerre quand on retrouve leurs traits dans leur langage, cette aisance qui a quelque chose de séduisant et d'altier, de sévère et d'enjoué; quand on voit cheminer des communiantes rêvant, chastes dans la robe de leur âme ! Il pleut des pétales de fleurs sur les femmes en deuil. Rien dans l'idéale beauté de ce tableau n'est indigne de la sublimité du cadre; rien n'y est gauchement emphatique, rien n'y décèle des ardeurs violentes et de mauvais goût !

Nancy est une personne bien née, au sang très pur. Son âme forte est réservée, on y sent une permanente protestation contre ce qui est banal. Mais, pour ne pas s'apitoyer à l'excès, pour ne pas perdre le style naturel et le sens de la forme, elle tempère de gaieté sa sensibilité. Elle ne laisse pas les larmes couler de ses yeux. On les croit seulement brillants, ils sont humides. Un être vulgaire et primitif comme l'Allemand, manifeste qu'il a compris le pathétique d'une chose par une excitation démonstrative ; il hurle sa joie et sa douleur.

La caractéristique de la distinction française, c'est l'élégance et la résistance héroïque du corps se conciliant avec la fermeté de l'âme. Celle-ci n'a jamais besoin de se contraindre dans l'expression de ses sentiments. Sa réserve est doucement ouverte sans expansion exagérée. Elle se communique par un mot, une syllabe, un regard; mais aux gens qui ne sont pas de son espèce, elle ne peut se confier. Par l'acuité de sa sympathie, elle devine combien d'elle-même elle peut donner à quelqu'un, et cela, elle le donne avec tant d'aisance que la jouissance des sens se transforme en quelque chose de spirituel.

Le plaisir devient rationnel dans une atmosphère d'idées raffinées; et c'est une même admiration pour cette pure discipline aboutissant d'un travail séculaire, qui n'est pas comme il arrive ailleurs, acquisition artificielle; pour cette force invincible qui ne serait possible si chaque chose n'était soumise à un principe supérieur ; pour cette langue qui réalise la perfection dans tous les genres; pour cette suprématie dans les

domaines de l'utile, de l'art et de la pensée qui aboutit aux degrés les plus transcendants de la spéculation, qui trouve la maîtresse leçon des cerveaux et des cœurs.

Ceux-ci, dans la plus belle demeure construite par les hommes s'y sentent aussi dans la meilleure. Cette société si bien équilibrée, si choisie, a réalisé le miracle d'entretenir en elle, en la parant d'urbanité, la tradition du sacrifice; en les adornant des charmes de la légèreté, des liens d'une solidité, d'une élasticité dont on n'avait pas l'idée; et de produire des actes de modestie et d'abnégation personnelle uniques dans l'histoire des races. Et le prodige, c'est que tant d'efforts se devinent à peine sous le voile d'une nature se laissant aller à des apparences de désordre et de folie, pour éprouver le frisson que cause l'appât du risque; extérieur qui, s'il peut tromper des étrangers, n'influence pas davantage cette société que l'écume des vagues n'atteint les sources de la mer.

Ces petites libertés sont la revanche que prennent de leur fidélité à la règle commune, des imprudents retenus par une foule de points d'honneur; des matérialistes qui comprennent que le commerce des âmes est la seule réalité; des insouciants qui sont des lutteurs; des sensualistes qui acceptent la suprême immolation; des hommes qui, philosophes heureux, réalisent le véritable foyer : lieu de refuge, non seulement contre tout dommage; mais contre tout effroi, doute ou division. Ah! qu'il sera bon de le retrouver ce foyer, après le drame féroce, mais libérateur, de la guerre, et qu'il est doux déjà d'effleurer le bonheur de ceux qui ne l'ont pas quitté! La fièvre d'expansion des premiers mois est passée. La France me plaît mieux ainsi avec son humeur égayée de fierté, le charme d'un sourire qui pleure.

Je cède à l'attirance du parc de la Pépinière. Est-ce les sentiments qui dépendent des lieux ou l'inverse? Je prends un délassement qu'aucun jardin de Crimée ou de Lombardie ne m'a jamais donné. A la magnificence des frondaisons répond la simplicité des parterres : tulipes et muguets, roses et violettes. Dans leurs ombres et leurs alentours, les scènes me

distraient immensément ; tableau de genre, aquarelle, caprice sentimental.

Des lycéens montent à cheval; ils penchent, ils se raidissent. Une élégance native sauve leur maladresse. « Volte ! Doublez ! », commande un maître de manège bien campé sur un pur sang hors d'âge. Il interrompt ses observations et me salue galamment. Un prince allemand n'a pas cette aisance.

Deux vieillards blancs et proprets devisent au pied d'un ormeau. Leurs pommettes d'un rouge sain brillent dans l'ombre vert bleuté. « Ah ! dit l'un d'eux, quel beau temps pour la fraie depuis trois jours ! » Ils se taisent quand je passe, ils craignent de m'avoir peiné.

En culottes noires et jerseys écarlates, des bambins jouent au foot-ball. Les forts tomberaient sous l'effet d'une chiquenaude. Les voilà formant une mêlée. Un joli petit, pâle d'émotion, n'ose y prendre part. Ces cris, ces souffles, ces pieds et ces bras qui remuent, l'excitent et l'effraient. Il sautille, avance, recule. Comprend-il que je devine les mouvements secrets de son âme? Il me regarde, s'élance tête baissée, et soutient son parti jusqu'à ce qu'il ait un mollet en sang.

Des fillettes dansent des rondes : joies sobres, purs accents, innocentes chansons.

Des bébés courent et s'ébattent ; un trait me domine : la candeur de l'enfant qui ne sait sa beauté.

Parmi les jets d'eau, des mamans lisent, brodent et causent. Les pauvres même, sans rien d'excessif, ni rien d'anguleux dans leur détresse ont l'élégance de ces appels qui se croisent comme des oiseaux : *Pierrot, vois par ici les grosses bêbêtes ! Louison, viens faire mumuse dans l'allée avec des fleurs !* J'écoute les conversations ; j'y sens l'expressif et le mignon du babil de Marivaux et de Musset ; elles me reposent et me détendent. Un vif sentiment de retour en arrière, se mêlant à une envieuse vision de l'avenir, m'envahit et me soulève. J'éprouve le besoin de contempler cette ville dans son ensemble, parfaitement épanouie. Je franchis les grilles de la Pépinière, les ponts de la Meurthe. Je m'engage dans les rues tortueuses de Malzéville. Je note de vieilles enseignes : *Au Brochet bleu, Au Marabout,* pour résister à la

tentation de me retourner avant d'avoir gravi la montée qui conduit au plateau dominant la vallée.

Où s'agenouiller avec plus de respect pour adorer cette civilisation française, très ancienne et très nouvelle, que sur la terre ardente et sobre de cette colline par où l'Allemand voulait entrer à Nancy? « Quelle belle ville à piller ! », se serait écrié Guillaume II en la découvrant dans la plaine.

Devant le fonds commun à l'âme nationale, je conçois l'immensité de mon devoir.

Une immense action de grâces s'échappe de ma poitrine. O France! laisse-moi jeter un bref regard sur ton existence, qu'on s'étonne qui ait pu être si longue, tant elle fut agitée, secouée de tempêtes et retentissante d'un continuel redoublement d'orages. O civilisation de mon pays, laisse-moi te contempler dans tes origines, tes éléments, ton cours et ta perfection !

De prime abord, tout n'y semble-t-il pas fait pour la contradiction et la dissonance? Les climats du Nord, de l'Océan et de l'Afrique ne devraient-ils pas s'y heurter comme les races autochtones, franque et celte, les civilisations romaine, grecque et juive?

Comment les provinces si distinctes des chansons de geste fortement imprégnées d'influence romaine et chrétienne, et celle des romans bretons qui le sont si peu, ont-elles abouti à la France d'aujourd'hui? Pourquoi des trois vocations qui se trouvaient aux prises, aucune n'a-t-elle anéanti les autres et conquis la suprématie? L'histoire de notre pays, celle de notre politique et de nos arts, n'est-elle pas celle du conflit perpétuel, durant les siècles, de ces trois tendances vivant ensemble et l'emportant, chacune à son tour? Est-il un de nos grands hommes, un de nos écrivains qui ne puisse se rattacher à une de ces lignées? L'évolution de notre pensée n'est que le récit de leurs combats, de leurs réactions, des succès, « heureusement » passagers, d'une d'elles, sur les autres. J'écris « heureusement », parce que les époques de notre histoire où une de ces civilisations écrase les autres de sa primauté sont les moins fécondes ; les meilleures étant celles où elles harmonisent leurs éléments contradictoires.

La civilisation grecque nous donne, en son idéalisme passionné, la liberté de pensée, la science et l'art.

Les trois créations maîtresses de l'ordre latin sont : l'esprit de gouvernement, l'esprit de conquête, l'esprit pratique ; autant de manifestations du réalisme actif et de la volonté.

De la civilisation judéo-chrétienne découlent la soif d'élévation surnaturelle, le sens de la souffrance et l'équité.

Aussi haut que l'on remonte dans notre littérature, nos écrivains répondent à un de ces caractères : mais le troisième prend la prééminence ; l'idée théologique de la vérité révélée prime les autres et c'est la stérilité du moyen âge. Ne peut-on pas cependant dire que dans les œuvres collectives de cette ère de souffrances et de crimes, l'esprit chrétien qui l'emporte dans les mystères, cède le pas au latin dans les moralités, et au grec dans les sotties?

Rabelais annonce la lutte libératrice, et Ronsard s'efforce à réunir les trois tendances en reliant à l'antiquité notre pensée. Mais à un excès succède un autre. La Renaissance se sépare trop radicalement du christianisme, car c'est bien une réaction qui, par Montaigne, aboutit au rationalisme cartésien.

Ce n'est que plus tard que ce rationalisme portera ses fruits. La grandeur du XVIIe siècle provient de ce que, mieux encore qu'à la Renaissance, l'esprit public aspire à la fusion des trois tendances et que beaucoup de penseurs en unissent déjà deux.

Si la Fontaine, Molière et La Bruyère sont seulement Grecs, Corneille dans son théâtre de la politique et de l'action, digne du Romain qu'était Richelieu, est aussi chrétien que Racine, ce Grec qui ignore profondément Rome. A la même lignée que Corneille se rattache Bossuet, tandis que Fénelon est de celle de Racine. Et si l'on veut un exemple d'une des modalités anéantissant les deux autres dans un esprit, que l'on étudie comment sombra le génie de Pascal !

Mais voici qu'au XVIIIe siècle, l'antiquité qui inspire aux philosophes son goût de la science expérimentale l'emporte à nouveau, et c'est Voltaire qui se rapetisse en ne voulant rien comprendre au christianisme, Montesquieu chez qui les Juifs tiennent moins de place que les sauvages, Buffon qui

demeure indifférent, l'aveugle parti pris de l'Encyclopédie.

Nouveaux excès, nouvel effet de répulsion. Il fallait la Révolution pour fondre les trois civilisations opposées et, après la fugitive épopée de César et l'abusif triomphe religieux de la Restauration, il fallait aboutir par l'influence de Rousseau, par Chateaubriand et Lamartine, à la réunion en un seul esprit, à la conciliation de la passion, de la volonté et de la croyance, à la fusion des génies artistique, politique et religieux dans les cerveaux complets des trois géants de notre race : Michelet, Renan, Victor Hugo. En eux, se rencontrent les trois civilisations primitives et se fondent leurs caractères, en eux, le génie français trouve sa triple perfection. Michelet, élève de Virgile, imprégné de la Bible et de l'Imitation, à la fois artiste prestigieux, imaginatif et romanesque, et critique politique ayant la divination des conditions essentielles de la liberté, du ressort et de la puissance terribles que le peuple apportera à la France.

Renan, pèlerin également pieux du Golgotha et de l'Acropole, esprit èminemment universel. aussi fertile en grandes vues sur l'histoire à comprendre que sur l'histoire à faire.

Victor Hugo, enfin, vers qui convergent vingt siècles d'existence française, qui fond ce qu'ils ont eu de meilleur dans *les Contemplations*, *la Légende* et *les Misérables*, et qui montre les chemins nouveaux.

O vous qui, méconnaissant ces génies, vous dressiez en accusateurs, que vous en semble maintenant? S'il est certain que tous les peuples, en se cotisant, ne pourraient écrire un seul de nos grands livres, n'est-il pas vrai qu'aucun peuple ne réunit à un même degré que le nôtre la liberté, la force et la bonté? Et vous croyiez que, parce que nous nous complaisions à nous déchirer, vous alliez nous porter le coup mortel? Notre réponse a été la plus grande victoire de l'Histoire.

Divisés, nous le sommes et nous le resterons. Qu'est-ce que l'Union Sacrée sinon une trêve dans la lutte des aspirations opposées qui font notre grandeur? Notre tempérament moral réunit les extrêmes : absolu et rêveur, orthodoxe et incrédule, tolérant et sectaire, patriarcal et révolutionnaire, discipliné et résistant à l'oppression, quelle est l'alternative du sentiment humain qui ne le touche pas?

Mais la tolérance saurait-elle être l'apanage de l'entière nation? Cela supposerait que tous nos écrivains pussent s'élever au niveau de nos trois génies nationaux! Est-il même désirable qu'ils atteignent au doux éclectisme et à la suprême modération du sage de notre temps? Nous n'aurions alors ni cet esthéticien qui prolonge Voltaire en une langue si pure, ni ce successeur de Jean-Baptiste Rousseau qui enveloppe de son frais lyrisme les respectables absurdités religieuses, ni la Pléiade qui procède de Rivarol; ni ces défenseurs du Syllabus nécessaires au repos des esprits qui croient que l'homme atteint un point fixe et un état permanent; ni ce politique tellement objectif que le monde extérieur l'absorbe au point qu'il se demande si seulement la France existe.

La belle chose en vérité, pour chacun d'eux, que la tolérance et quelle émulation, quelles croyances subsisteraient dans un pays où elle serait le fait de la masse! Être partial, c'est être un homme, et en philosophie comme en politique, la neutralité et la nullité ne font qu'un. Y a-t-il bien loin de la tolérance à l'indifférence? Que la France deviendrait donc ennuyeuse si la première prévalait! A quoi bon s'alarmer des dissidences intérieures puisqu'il y a dans l'État un point central d'organisme. L'essentiel est de savoir mépriser avec esprit et politesse, de vouloir le triomphe de ses idées par l'exemple et la persuasion. Qu'importe donc que la tolérance ne soit que la vertu de l'élite, pourvu qu'en France il n'y ait pas un seul individu qui ne soit heureux de sa patrie et que personne ne songe à y mettre la liberté au-dessus de la sûreté!

Civilisation fut-elle jamais plus achevée que celle que m'offre cette ville que je viens de parcourir et que je découvre maintenant en son entier, dans la plaine, cette ville pour laquelle je me bats?

Je la vois, à travers le vivant éther, comme une barque immense et remplie jusqu'au bord, de la poupe à la proue, des fleurs de France; comme une gerbe d'une coloration inouïe dont la Meurthe serait le ruban.

Sous ses vêtements ondoyants, sous sa ceinture dénouée, je découvre la courbure d'une idéale figure féminine, une

taille prise vigoureusement dénotant une résistance extraordinaire par opposition avec des attaches nerveuses, des mains qui donnent la souvenance des portraits de Van Dyck aux beaux doigts longs et purs; des épaules éclatantes; une gorge légèrement touchée de poudre rose; une chevelure blonde, d'un blond cuivré et, sous un front large et pur : ses yeux, ses larges yeux, majestueux de puissance vertigineuse.

Une odeur de jeunesse me grise. Je vois cette femme qui se lève de sa couche, divine d'orgueil inconscient. Je la sens près de moi. « Berce, lui dis-je, mon besoin de tendresse, berce mon spleen halluciné, fais-moi oublier mes névroses et mes détresses ! » Lumière immarcescible de tes yeux ! « Tu es Marcelle ! » Tu te penches vers moi. Dans ton regard il y a les nuages, la forêt, la mer, la France triomphante !

XV

LA PROMESSE DU BONHEUR

> Qu'ils soient juifs ou chrétiens, il est difficile aux riches d'être équitables.
> ANATOLE FRANCE

L'hôtel de la famille Taineville est situé sur la place Léopold, du même côté que le bâtiment de la Faculté des lettres. Bâti par Louis, pendant le deuxième tiers du XVIIIe siècle, il est au nombre des essentiels monuments nancéiens de l'époque. On y pénètre par une porte cochère qui accède dans une cour d'une vingtaine de mètres de profondeur, au milieu de laquelle une minuscule cascade arrose une étoile de gazon qu'encadrent les logements du concierge et du jardinier à droite, les écuries et le garage à gauche. La façade qui donne sur la place est rectiligne. Malgré la galerie de balustres qui longe la toiture d'ardoises, et les linteaux festonnés qui surmontent les sept fenêtres du rez-de-chaussée

et du premier étage, elle est d'un aspect sérieux. L'autre au contraire, tournée vers le midi, est égayée en son centre par une rotonde à trois hautes portes d'où un escalier, également arrondi, conduit à un vaste et simple enclos.

Un seul massif de plantes saisonnières en face du perron, une pelouse étendue, des arbres vigoureux sur les bords de l'unique allée qui ceint la prairie, un tennis à l'est, qu'avoisine une touffe de saules, une serre, à l'ouest, en font en somme un parc plutôt qu'un jardin.

La disposition intérieure de l'hôtel est une merveille de somptuosité et de bon goût. Un grand hall sert d'entrée, sur le côté gauche duquel débouche un escalier de pierre marbrée. Les murs d'un salon situé dans la rotonde sont revêtus de huit panneaux dont une moitié représente les saisons, et les quatre autres : *le Rêve, l'Innocence, l'Amour* et *le Rire* d'après des compositions de Greuze aux nuances effacées. Il communique avec un autre salon meublé en érable, où se trouvent un piano à queue et, partant de la cimaise, une glace encadrée d'appliques à trois branches, qui, cintrée en festons de branches de chêne entrelacées de lis, monte jusqu'à la corniche. Sur la cheminée, au milieu des bustes de Louis XVI et de Marie-Antoinette, un biscuit de Sèvres reproduit Pygmalion et Galatée. Tous les autres objets : secrétaire, guéridons, pendules, flambeaux et médailliers, sont de l'époque. En face, de l'autre côté de la rotonde, s'ouvre une salle à manger de mêmes dimensions que le salon de musique. Cette pièce, entièrement boisée, est seulement ornée de deux fragments d'Aubusson vert très foncé et d'un imposant vaisselier brun qui contient des trésors d'argenterie.

En admirant cet intérieur, Miguel s'expliqua que monsieur et madame de Taineville, ainsi que leurs enfants, n'éprouvassent pas le besoin d'aller s'enfermer dans les malsains appartements de Paris et qu'ils partageassent leurs années entre Romécourt et Nancy.

Il était à peine arrivé qu'un valet de chambre ouvrit la porte de la salle à manger et que, suivant l'exquise règle cérémoniale, le repas commença. Quatorze convives y prenaient part. Miguel était placé entre une parente éloignée

de madame de Taineville, dont le mari avait été directeur de l'École des eaux et forêts, et madame Wentel, cousine de Marcelle. Le commandant à droite de madame de Taineville et à gauche de madame de Romécourt ; quant à Trévière, il avait la seconde place d'honneur, entre la maîtresse de céans et sa petite-fille. Miguel, qui avait déjà remarqué une nuance d'empressement dans l'accueil que Trévière recevait de la part de monsieur et madame de Romécourt, et un peu de hauteur dans la manière dont ils répondaient à son salut, en avait ressenti une impression déplaisante que l'honneur donné à son camarade ne fit qu'accentuer. Mais Trévière venait d'être promu capitaine alors que lui n'était même pas proposé pour ce grade : « Je suis donc si peu de chose, se dit-il, que je sois si peu compris ! » Mais il fut rapidement tiré de sa rêverie par les questions que madame Wentel lui posait avec l'apparence d'un intérêt sincère et par l'attention qu'il prêtait à la conversation générale. Alors que le commandant ne se départait que lentement de sa pondération, Trévière, qui avait jeté un coup d'œil complaisant sur les quatre verres de Baccarat alignés devant lui, et la vaisselle de l'École de Strasbourg aux fleurs éclatantes, lestement esquissées, retrouvait le brio et la joyeuse humeur qui lui avaient totalement fait défaut en Woëvre. Miguel remarqua même qu'il ne disait pas un mot qui ne fît plaisir à la compagnie et il se souvint de cette boutade de Gil Blas : « Vive l'esprit ! Quand on en a, on fait bien tous les personnages qu'on veut. »

Stimulé par le succès de Trévière, il se laissa aller, lui aussi, à décrire des scènes et à rapporter ses aventures ; et il y avait dans son récit un tel accent de vérité et de sincérité qu'il comprit qu'il forçait le respect, même en jugeant d'une façon incisive et mordante les événements dont il avait été témoin et les gens qu'il avait vus à l'œuvre. Il termina par ce trait : « Cette guerre me prouve surtout une chose : qu'il ne tiendrait qu'à nous qui sommes riches et instruits que le peuple fût tempérant, reconnaissant, généreux et laborieux ; car, plus on descend dans la société, plus on y trouve de beaux sentiments sans ostentation. » A ces mots, des cris fusèrent à tous les points de la table, et Miguel eut à répondre à la fois aux objections de l'ancien forestier, de MM. Taineville

et de Romécourt, à celles de Trévière et du commandant. Courageusement, il soutint son opinion par des exemples et prétendit que, si les classes riches françaises eussent accepté un impôt exceptionnel en 1913 pour munir l'armée de matériel, tant et tant de jeunes Français, parmi lesquels tant de fils de la bourgeoisie, ne fussent pas tombés. C'est dans la chaleur de la discussion qui suivit cette assertion que madame Taineville donna le signal de la fin du repas et que l'on passa sur la terrasse pour y prendre le café.

En luttant contre les arguments des vieux messieurs millionnaires dont l'opinion sur les affaires publiques se traduisait surtout par : « Le siècle est dur, la misère est grande, l'argent est rare », et en s'opposant au redoublement d'attaques dont il était courtoisement l'objet, il remarqua que Marcelle était seule étrangère à la discussion ; et ce fut pour lui une consolation ineffable lorsque, avec un plaisir égal au dépit qui avait d'abord inondé son cœur, il la vit s'approcher de lui, s'asseoir, et lui parler avec abandon.

— Ne trouvez-vous pas fatigant, — lui dit-elle, comme si elle avait senti sans se le bien expliquer, que Miguel était la victime de cette sorte de matérialisme étroit qui est la pire cause d'aveuglement des riches, — après vos quatre mois d'horribles privations, de parler de ces bruits sinistres, de ce sombre horizon? N'avons-nous pas assez de tristesses actuelles sans nous lamenter par avance sur celles à venir? Regardez comme le parc est aérien sous ce clair de lune. Le canon s'est tu comme pour écouter le chant des oiseaux ; je ne vois d'autres révolutions que celle que le printemps vient d'accomplir.

Assis sur une causeuse, tout près d'elle, Miguel savourait les paroles de la jeune fille. Quelle qu'eût été l'audace de son esprit en Woëvre, jamais il ne s'était représenté comme possible un tel bonheur. Il se leva en disant :

— Ce jardin est divin ! Ces ormeaux sont-ils ceux dont vous me parliez à Romécourt et que vous me disiez tant aimer?

Sans une hésitation, et faisant de la tête un signe affirmatif, elle le suivit pour faire le tour de la pelouse.

— Moi aussi, — reprit-il, — j'ai bien aimé les arbres et ce qui, pareil à eux, s'élève vers le ciel, droit et fier. A Flirey

pourtant, j'ai beaucoup réfléchi à mes idoles du passé : la gloire, l'art et la liberté. Aujourd'hui encore, en revoyant Nancy, mon admiration pour les beautés de la civilisation française a atteint un paroxysme intraduisible. Mais puis-je vous exprimer sous quelle forme j'ai trouvé la sécurité d'une félicité sans trouble? Mes aspirations se sont enveloppées d'un voile de femme. Je n'ai plus conçu de joie comparable à celle que me causerait la vue de deux yeux chers au fond d'un large chapeau. Vous souvient-il de ce paillasson, de ce « pain brûlé », que vous mettiez à l'automne passé pour aller chercher vos fleurs de Romécourt? C'est presque toujours ainsi que je vous ai revue en Woëvre, quand j'étais étendu sur mon étroite planche entre Dupouy et Bachonnet. Vous aviez l'attitude où je vous ai surprise de ma fenêtre, coupant les dernières roses épargnées par la gelée, le 27 octobre, jour où nous avons appris que nous devions prendre Moncel.

» Je suivais des yeux cette ondulation ferme de votre démarche; j'observais cette façon légère et contenue que vous aviez, en vous cambrant, de fouler à petits pas l'herbe des bordures, comme si vous eussiez craint que vos pieds légers ne lui fissent mal. Vous apparaissiez et disparaissiez, tantôt complètement, tantôt de la ceinture jusqu'au sol, derrière le fouillis des rameaux, et je n'apercevais plus que l'éclat de votre visage et le mouvement de vos mains s'allongeant le plus possible vers les tiges qui retombaient sur vos épaules. Une jeune fille qui cueille des fleurs, quoi de plus beau? A vous admirer, la célèbre comparaison des *Orientales* m'était revenue et le soir, comme je vous l'avais dite, vous m'avez demandé si elle était de moi.

— Ce à quoi vous m'avez répondu : « Je pense avec Taine qu'il est plus difficile de composer six beaux vers que de gagner une bataille. »

— Et je le pense encore, bien que j'y aie souvent réfléchi depuis. J'ai tant réfléchi cet hiver! J'ai si souvent cru vous parler, en vous revoyant aussi telle que vous étiez, lisant au soleil de novembre dans la serre, et vous arrêtant à un passage frappant, vos doigts posés sur vos genoux. Il planait alors sur vos traits une si noble expression de bonté que je n'osais me dire que j'avais tort de tant songer à vous...

Parfois, je vous imaginais portant vos brassées de roses sur une tombe, qui était la mienne, dans la forêt de Champenoux, au Rond des Princes, ou au Rond des Dames. Étais-je dans l'erreur, il y a six mois, de me dire déjà ce que je me suis, en Woëvre, si souvent redit depuis, que, malgré l'idéal que j'ai chevillé dans le corps, et qui n'est pas celui de monsieur votre père, c'est toujours son cœur qu'il faut croire?

Ils étaient arrivés à l'endroit de l'allée qui fait face au château. Devant les pièces ouvertes, le groupe des invités vivement échampi par la rougeur électrique, était semblable à une broderie géranium sur une écharpe teinte de ces bleus argentés de la Renaissance vénitienne.

Soudainement, Miguel s'arrêta pour regarder Marcelle. C'était bien cette grandeur attachée à son air de tête, à l'indéfinissable dessin de ses lèvres, à ses façons de marcher telles qu'il s'en était souvenu à Mandres-aux-Quatre-Tours. Surprise, la jeune fille se retourna. Le parfum des herbes flottait autour de ses épaules et de sa gorge demi-nues. Elle enveloppait Miguel de ce regard si large dont il avait tant rêvé. Il vit ses petites mains jointes comme pour une invocation ; il sentit les effluves qui s'en dégageaient ; leur tiédeur fit éclater la tendresse violente et douce, latente dans son sang; et il attacha contre la sienne cette bouche adorable qui se donna en un long baiser.

*
* *

Qui vit sans folie n'est pas
si sage qu'il le croit.
LA ROCHEFOUCAULD

— Pressons-nous, les camarades vont avoir terminé leur souper, — dit Philippe à Miguel, en tirant derrière lui la lourde porte qui séparait du trottoir la cour de l'hôtel.

— Non sans contempler ce décor, — répondit Miguel, après quelques pas, en s'arrêtant devant la lumière fabu-

leuse du rectangle vastement allongé de la place Léopold. — Oh ! la noble soirée lorraine ! — continua-t-il, — la belle allée pour dire les litanies du printemps !...

Et il avança lentement, tourné vers l'occident, jusqu'à l'origine de l'avenue.

— Les étoiles palpitent comme des yeux, les cascades chantent comme des lyres, — déclara Trévière.

C'était, dominée par un vif ciel, une nuit jaune pâle avec d'indécises réverbérations, roses et platinées, diffuses sur les parties éclairées des statues, façades et frontons, des ormes et des marronniers en fleurs. Une large coulée d'ombre scintillante de découpures toutes différentes : colonnes, styles et arabesques, mobiles selon la vitesse du pas des officiers, étalait sa majesté de fleuve entre les arbres endormis. Tout au bout de cette solitude, la lune se penchait sur l'arc triomphal de la porte Désilles, ruisselant de perles dans son auguste solennité.

— On n'entend que les jets d'eau et le murmure irrité du canon, — dit Trévière qui, pour mettre fin à la rêverie de Miguel, frappa, de sa canne, plusieurs coups sur le rebord de la vasque proche le monument du Président Carnot.

— J'aurais voulu cueillir une de ces tiges diaphanes, — répondit Miguel, les yeux levés vers les grappes inaccessibles des marronniers, dont les cônes se dessinaient, innombrables, comme les minuscules panaches d'un dais immense.

Pour rejoindre leurs amis à la « Brasserie Viennoise », appelée depuis la guerre « Liégeoise », le restaurant, célèbre dans l'Est, où se fêtait le retour du régiment à Nancy, les deux jeunes gens n'eurent qu'à prendre la rue des Michottes, s'engager sous un porche obscur et, ayant atteint un espace découvert et carré, clos de bâtiments vitrés et peu élevés, se laisser guider par de sonores éclats de gaieté vers un corridor au bout duquel un salon particulier rendait « discrète » la réunion. En ouvrant la porte, ils furent un instant éblouis par les uniformes, les plafonniers et les cristaux, les épaules et les teints clairs des femmes, en même temps que suffoqués par les aromes mêlés de la bonne chère, des havanes et des gerbes de mai. Force cris tumultueux, des coupes entrechoquées les accueillirent. Dix couples se levèrent.

— A nous, les retardataires ! — cria Locquier.

— Accordez-nous l'honneur, mon cher, de nous présenter à ces dames, — lui répondit Philippe en faisant d'un regard connaisseur le tour de l'assistance.

Comme le repas avait commencé fort tard, à vingt-trois heures, l'on passait seulement les fruits. La scène était vraiment charmante. Les jeunes femmes qui avaient suivi l'invitation des officiers, vendeuses pour la plupart, de magasins de Nancy, étaient la jeunesse, l'enjouement et la fraîcheur mêmes. Après que Locquier eut prononcé chaque nom en y ajoutant un galant commentaire : « Mademoiselle Lucie, en petit comité Lulu, notre étoile, au dire même de ses compagnes, première à la Babiole ; mademoiselle Yvonne Ambroise, descendue d'un cadre du XVIIIe siècle ; mademoiselle Florette, un chef-d'œuvre hollandais ; mademoiselle Thérèse, du Palais de la Mode, étude latine ; mademoiselle... », les arrivants acceptèrent des sièges. Locquier étant allé ouvrir le piano, Trévière fut placé à table entre Thérèse et Florette, tandis que Langel cédant son siège à Miguel, à côté d'Yvonne et de Lucie, lui faisait comprendre, d'un clin d'œil, laquelle des deux femmes, par un accord tacite, mais déférent, lui avait été réservée.

— Quel délassement, après quatre mois de Woëvre, de se retrouver en aussi vivante société ! — dit aussitôt Trévière, les yeux allumés, à Florette. — Car ... — la fin de sa phrase, parfaitement banale au demeurant, se perdit dans le brouhaha.

« Quels êtres ravissants que ces Françaises, songeait Miguel que reprenait son génie de l'observation, quelle joliesse et quel goût ! »

Jamais il n'avait mieux compris ce qu'il y a de séduction dans l'ove d'une joue, le mouvement d'une bouche, le lobe et la volute d'une oreille. D'abord, il avait redouté ce contact ; mais cette salle offrait un aspect tellement différent de celui des lieux de débauche où il avait fréquenté autrefois dans les capitales, qu'il n'éprouva pas de répugnance à la vue de l'exubérance démesurée, frénétique, surtout physique, et pourtant de parfait aloi, qui animait les convives. Voilà donc les femmes que toute une littérature nous représente comme menteuses, sournoises, perfides ! Maintenant que les hommes

ont fait leur examen de conscience, où trouver plus de naturel et de confiant abandon au sentiment de l'honneur masculin? Et, très discrètement, il dévisageait ses voisines.

Lucie, qui paraissait être sous le charme pressant de Locquier, loin d'être une beauté parfaite, plaisait fort par les proportions de sa taille, une large huppe châtain rejetée en arrière, loin du visage, des prunelles d'un velours brillant, un cou plein qui s'attachait solidement à des épaules charnues.

Elle contrastait singulièrement avec Yvonne, blonde délicate, à la chevelure tellement fournie, qu'elle était obligée de la séparer en plusieurs tresses enroulées. Des yeux gris pervenche, des paupières légèrement tirées, des attaches invisiblement emboîtées lui donnaient l'air vaporeux d'un pastel de La Tour.

Joignant ses mains grasses et plébéiennes sur celles de Philippe, Florette, droite et ferme comme une cariatide, avait une assurance placide et triomphante ; elle parlait peu, mais son teint doré de rousse semblait, pour le jeune écrivain, suppléer à l'esprit.

Thérèse, au contraire, qui recevait les hommages emphatiques de Langel, pétillait de remarques amusantes et de taquineries; menue, sémillante, elle le subjuguait par des yeux sensuels malgré leur petitesse et des lèvres épaisses, qu'éclairait une dentition commune, mais superbe, et que le rire écartait jusqu'à découvrir des gencives aussi rouges qu'elles. Langel avait piqué dans les boucles noires de cette Maja de Vélasquez un œillet ardent comme son désir.

On entendit alors Ferry qui demandait à sa voisine :

— Pendant combien de temps après la déclaration de guerre avez-vous continué à porter des robes entravées?

— Jusqu'au commencement de l'hiver tout au plus, — répondit-elle. — Alors ont commencé ces jupes amples, qui n'ont cessé d'aller s'élargissant depuis.

— Ce n'était pas trop tôt d'abandonner un attirail tyrannique et stupide, — déclara sentencieusement Dumêle, croyant rencontrer l'assentiment unanime.

— Mon cher, — lui dit Bellocq, — je ne partage pas votre manière de voir. Une femme coiffée d'un chapeau à larges

bords, prise dans une gaine d'où s'élance sa poitrine, qui moule ses hanches et finit étroitement autour de ses chevilles, donne l'image...

— Quel poste terrible et dangereux que celui de porte-drapeau, — répondait à Arnault une veuve de 1913, qui, les yeux attachés à la barrette de médailles coloniales de l'ancien sous-officier, le prenait pour un héros.

— Peuh ! il y en a de bien plus pénibles que le mien, — répondait Arnault en épiant les sourires narquois de ses voisins, — au commencement des hostilités...

« Alors qu'il était encore adjudant au train régimentaire », songeait Mérillon.

— Certains d'entre nous se sont trouvés dans de dures situations, — continuait Arnault, qui soufflait en mangeant. — Ainsi mon collègue du 538 n'a sauvé son drapeau qu'en le séparant de sa hampe et en l'enroulant autour de son corps.

Et il développait un de ces invraisemblables récits à l'usage des civils qu'il avait lus dans un quotidien de Paris.

— Or, le soir, en arrivant au cantonnement qui se trouvait à la Sauve, à deux étapes de Bordeaux, devinez, mademoiselle, — scandait de sa voix nasillarde le capitaine Reneaud, terminant une histoire de manœuvres, — devinez qui logeait en mon lieu et place chez la meunière? Le lieutenant colonel qui...

— Mais pourqui ne voulez-vous pas me croire? — répliquait Thérèse à Langel; — j'avais un ami ; le premier, depuis mars 1913, il a été victime d'un accident d'automobile, il y a un peu plus d'un an. Je l'ai beaucoup pleuré...

— Actuellement, — continuait la voisine de Ferry, — les jupes courtes sont définitivement adoptées, quant aux corsages, comme vous voyez, ils se font très bouffants, en forme « raglan », sans emmanchure.

— Comment appelez-vous ce collet relevé, — reprenait Ferry, — qui soutient la nuque de mademoiselle Lucie et laisse sa gorge dégagée ? N'est-ce pas quelque chose de « Henri II »?

— Et je vous assure, — continuait Thérèse, — que sans la guerre, je ne serais pas venue aujourd'hui. Mais que voulez-vous, nous n'avons pas encore acclamé d'officiers, ni même

de soldats depuis le mois d'août, alors, quand Lucie m'a annoncé votre invitation, j'ai passé sur le protocole et mon bon cœur m'a fait oublier pour vous...

— On l'appelle un col Médicis, — disait la partenaire de Ferry, — c'est gentil, n'est-ce pas? Pour ce qui est de sa coiffure, les cheveux éloignés du front, c'est la coiffure à « l'Embusqué ». Gentil aussi, pas?

— Quelle que soit la mode, — conclut Ferry, — les Françaises sont incomparables.

Langel s'était penché à l'oreille de Miguel et lui avait dit, tout bas; sans même attendre la réponse de son grand ami :

— La blonde Yvonne est pour vous, il n'y a qu'elle qui ait de la race.

Miguel, d'abord troublé par ces mots, le fut bien davantage par les confidences de la jeune fille. Elle parlait ingénument, émaillant ses aveux de réminiscences de Loti, de Bazin, de Musset, car de bons livres, elle en avait beaucoup lu, jugeant ses compagnes et elle-même avec une remarquable maturité et avouant :

— Avant la guerre, je n'avais pas d'ami. Je travaillais, je mettais de côté une petite dot, parce que j'avais une sorte de répulsion contre les hommes grossiers, les ouvriers des grèves qui sont sales et sentent le vin. Ma devise était : une robe, une bague, un mari. Maintenant, pourrai-je seulement trouver un lourdaud qui me battra? Les années passent. J'aurai vingt-quatre ans à la Saint-Jean. Mes compagnes me harcèlent et m'assurent que ça n'empêche pas de se marier d'avoir eu...

— Surtout quand elles ne se fardent pas, — acquiesça Bellocq, qui causait avec Guitton.

— Je t'avouerai pourtant, — repartit ce dernier, qui avait quitté l'hôpital à point pour le repas, — que je me range à l'avis d'un de nos romanciers : « Une jeune femme sans poudre me fait répugnance; ma première impression est d'une femme de chambre qui n'a pas eu le loisir de faire sa toilette. »

— Passe pour la poudre, — répondit Millet, qui depuis le début des hostilités s'était formé, au contact permanent de ses camarades et pouvait se mêler avec aisance à la conversa-

tion, — mais puisque les Françaises ont perdu l'habitude de se barbouiller le visage de noir et de carmin (et il surveillait les « r », les « ai » et les « in » de son accent de la Gironde), qu'elles ne la reprennent pas.

— Oui, revenons à la simplicité, c'est beaucoup mieux, — déclara Bellocq.

La plupart des convives approuvèrent cette opinion. Pendant que les garçons débarrassaient la table pour servir le café, l'on s'était levé et réparti par petits groupes sur des banquettes de velours rouge.

— Si on dansait, — proposa Guitton qui n'avait plus rien de sa mine lamentable de Flirey.

— Mieux vaut aller faire dodo, — répondit Millet.

Locquier joua quelques mesures du boston. « *Je t'ai rencontré simplement* »; puis, se retournant vers Langel :

— Poète, prends ton luth.

Le sous-lieutenant ne se fit pas prier.

— Je commence par Henri de Régnier. Et, montant sur sa chaise, il déclama :

Sois homme. Mange, bois, pleure et ris tour à tour,
Le désir est plus bref que tu ne crois. L'Amour
Dure à peine le temps d'effeuiller une rose.
Prends la fleur. Mords au fruit. Vis à même les choses.

Il ne se souvenait plus de la suite. Il voila son humiliation en écrasant un bouquet de roses entre ses doigts et en lançant une pluie de pétales sur l'assistance; puis il reprit :

Luxure, fruit de mort à l'arbre de la vie,
Fruit défendu, qui fais claquer les dents d'Ennui.

— Remarquez l'harmonie imitative !

Fruit défendu, qui fais claquer les dents d'Ennui,
Fille infâme du vieux Désir et de la Nuit.
Je te salue, ô très occulte, ô très profonde
Luxure, étoile pourpre au Ciel triste du Monde...

— Assez ! Assez ! — cria Bellocq, — ces vers-là n'ont pas été écrits pour nous, mais pour les Boches qui faisaient la noce à Paris !

— En France, l'amour est toujours propre, — ajouta Miguel.

« Il est certain, pensait-il en se rappelant les immondes orgies dont il avait été témoin dans ce qu'on appelait la « haute volée » d'outre-Rhin, que l'esprit d'une courtisane ou l'humanité d'une lorette de chez nous comportent des raffinements qui en remontreraient aux bourgeoises de là-bas. »

— Réponse à l'honorable contradicteur, — reprit Langel, — voilà qui va lui plaire :

Amour ! frissons légers de jupes, de voilettes,
Et lumières des yeux de femmes transparents,
Amour ! musique bleue et songes odorants
Et frêles papillons grisés de violettes...

— Bravo ! ce poète-là nous plaît, — cria quelqu'un.

— Souriez, messieurs, — répondit de Langel, — ils sont du même auteur que les précédents !

Comme personne ne l'écoutait plus, il baissa de ton, se rassit et ne dit plus de vers qu'à Thérèse. De temps à autre il s'arrêtait, caressait sa moustache naissante sous son nez en tromblon, ou bien s'interrompait pour boire, dans une flûte que lui tendait sa muse, un mélange de Pomery et de fraises de la forêt de Haye ; puis il s'essuyait les lèvres à un mouchoir de batiste, que la jeune fille cachait sous son poignet, et mélangeait ses citations de baisers voluptueux prolongés jusqu'à la défaillance.

Millet et Guitton qui avaient d'agréables voix de baryton et de ténor chantèrent des bribes de *Manon*, de *Lakmé* et

O doux baiser, délicieuse ivresse !

Les jeunes femmes fredonnèrent de sentimentales romances à deux sous.

La musique eut cet effet que, pour la savourer, les invitées s'étendirent à demi, enlacées et radieuses, leurs vêtements sombres s'appliquant contre leurs seins et leurs jambes et en accusant les formes sur la poupre des sièges.

A minuit, le capitaine Reneaud sonna le boute-selle. A ce signal, chacun des couples se leva. Miguel, toujours indécis et se comparant à Orphée parmi les Bacchantes, se demandait curieusement si un seul des officiers présents résisterait aux grisantes séductions de l'heure.

Comme Lulu avait offert d'envoyer chercher deux anciennes vendeuses, — des courtisanes, celles-là —, afin que les trois quadrilles fussent au complet, Bellocq et Ferry, qui espéraient que leurs femmes arriveraient le lendemain, se concertèrent et se récusèrent : ils rentraient à Romécourt.

« Deux hommes mariés sur huit, se dit Miguel qui essayait de distraire son ardeur sensuelle par sa manie de la statistique, c'est encore plus que je n'aurais cru », et, décidé par l'exemple de ces êtres d'élection :

— Moi aussi je rentre, — déclara-t-il, à la stupéfaction générale et malgré le regret qu'il éprouvait de résister aux grâces d'Yvonne, — le commandant tient à ce qu'il y ait quelques officiers, cette nuit, au château; je serai du nombre.

— Alors vous me laissez toute seule? Vous voulez que je meure comme Djénane? — lui dit-elle tristement. — Donnez-moi au moins un petit baiser.

Puis, se ravisant et semblant secouer sa contrariété, elle chuchota, de son souffle brûlant, tout contre le visage de Miguel :

— Oui, je crois que vous me trouvez jolie... Mais cela ne vous suffit pas et je devine... Sans être marié, vous êtes amoureux... et c'est très bien ce que vous faites-là.

***

Pendant que se passait cette scène à la « Liégeoise », Marcelle et madame Wentel causaient à mi-voix dans le salon de

musique. Solange était assise sur une bergère, et, à ses pieds, sur un long tabouret, gracieusement abandonnée, Marcelle appuyait ses avant-bras sur les genoux de sa cousine.

— Ma jolie, — disait madame Wentel, — je n'hésite pas ; je vote pour Philippe ; et si, comme tu me l'as dit, tu t'en rapportes à mon choix...

Marcelle réprima un soubresaut nerveux. Cette affirmation tranchante la rappelait à la réalité.

Elle avait prié Solange de prendre une décision pour elle et, sans même attendre le résultat de l'examen, elle s'était engagée vis-à-vis de Miguel, au cours d'un transport qu'elle n'avait pu refréner.

— Voici mon verdict, — continua madame Wentel qui devinait obscurément qu'elle allait se heurter à une opposition imprévue, — Miguel est un être singulièrement attachant, aimant, mais trop plein de naturel. C'est un homme qui se ferait hacher pour une idée et je ne suis pas surprise de l'affection fanatique qu'il inspire à ses soldats. Beau type de chevalier... moderne, j'ajoute ce qualificatif, il a son importance ; un tel garçon ne s'entendrait pas huit jours avec ta mère, ni vingt-quatre heures avec mon oncle ; de plus, le monde lui inspire tant de dédain qu'il aura forcément beaucoup d'ennemis.

— Comment? un être qui est la bonté personnifiée?

— A cause de cela précisément. Philippe au contraire, n'en aura jamais. Je ne le crois pas capable de passion aussi profonde ; mais il donne de l'élégance, du tour à sa sagesse et cela me suffit. Il est pétri d'esprit et en tire le meilleur parti ; tes père et mère en raffolent bien que je croie ses convictions fragiles auprès de celles de Miguel ; l'important n'est pas d'avoir des convictions à toute épreuve, mais celles de son intérêt au degré qu'il faut, selon le moment. Philippe est de ceux qui savent acquérir du rang, du crédit, de l'autorité. Un mari pareil c'est tout le bonheur qu'une femme puisse attendre du mariage. Tu sais de quelle école je suis à ce sujet, je te prêterai une comédie d'Alfred Capus qui en traite ; il n'est pas bon qu'une femme se marie sans avoir pris son parti de subir la fatalité si toute son adresse ne peut l'éviter. Miguel se mariera avec la résolution farouche

d'être fidèle ; mais s'il rencontre une autre femme dont il se passionne, il rompra les ponts avec la première.

Enfin, j'ai une autre raison de ma résolution, laisse-moi finir, elle est grave. Miguel est de ces hommes qui ne reviennent pas d'une guerre comme celle qui a lieu; sa bravoure, son mépris du danger, quelle cause de tourment pour une fiancée ! Il est presque brouillé avec son commandant, c'est facile à voir. Avancera-t-il? Philippe, au contraire, est au mieux avec ses chefs, or, le commandant ne reconnaît-il pas que plus on occupe un grade élevé moins on est exposé?

Solange s'arrêta. Marcelle, la tête dans les mains de sa cousine, pleurait à chaudes larmes.

« Pourquoi ne puis-je aimer les deux à la fois, se répétait-elle avec égarement, l'un pour mes parents et le monde, et l'autre pour moi ! Alors seulement j'aurais pu être heureuse ! »

***

Les défauts des parents ont cet effet remarquable de se corriger parfois d'eux-mêmes chez les enfants par les qualités correspondantes, contredisant ainsi les lois de l'hérédité. Par réaction contre la fâcheuse habitude qu'avait madame de Romécourt de ne pas s'imposer d'heure fixe pour son lever et sa toilette, et de ne se résigner à ôter son peignoir qu'au moment où la cloche du déjeuner sonnait, Marcelle mettait une attention soigneuse à sortir exactement de sa chambre à huit heures. Que ce fût à Romécourt ou à Nancy, elle allait alors embrasser sa mère et passer quelques instants dans son appartement. Elles parlaient ménage, relations mondaines, musique ou voyages, ces questions se ramenant, en dernière analyse, à une seule : le mariage de Marcelle. La guerre n'avait apporté qu'une interruption momentanée à ces habitudes, reprises dès la fermeture de l'ambulance de Romécourt.

En se présentant, le lendemain, chez sa mère, Marcelle comprit au seul regard particulièrement animé de madame

de Romécourt, à ce regard qu'elle nommait en elle-même, d'une façon inélégante mais expressive, « le regard des grandes circonstances », qu'une importante communication allait lui être faite.

— J'ai longuement causé de toi avec ton père, — lui dit sa mère sans préambule, en l'embrassant tendrement, — car nous avons cru remarquer que des deux officiers du 537, susceptibles de te plaire, c'est à celui qui nous paraît le moins intéressant que va ta préférence.

Marcelle, qui avait, au cours de la nuit, préparé l'exposé des raisons qui la décidaient en faveur de Miguel, — plaidoyer qu'elle croyait avoir le courage de dire sinon à sa mère, du moins à son père, — voulut le commencer avant d'entendre des arguments contraires. Mais elle n'avait pas articulé deux syllabes que madame de Romécourt continua :

— Certes, nous avons comme toi, ton père et moi, jugé, au commencement de la guerre, que Miguel offrait l'accord d'un talent et d'un caractère. Il est fort estimable; mais il n'a aucune des qualités, nécessaires à ton bonheur, que nous trouvons chez Philippe. Nous passons sur la particule, c'est entendu ; mais en admettant que Philippe n'ait pas quelque terre dont il puisse, selon l'usage, ajouter le nom au sien, il a des sentiments et des croyances dignes d'un gentilhomme de notre famille et de notre milieu. Ton père juge très saines ses idées religieuses et politiques et, en cela, son approbation concorde avec celle des prêtres qui l'ont étudié à Romécourt, nos excellents curés de Buissoncourt et Velaine. Ensuite, il a une situation stable, clairement établie et connue. Il est lancé dans la meilleure littérature. Tu as entendu ce qu'il racontait hier. Il a trouvé moyen, malgré son surmenage, d'envoyer des articles (qui paraîtront ensuite en volume) au *Correspondant* et à *la Revue Hebdomadaire*.

» Quant à Miguel, que fait-il de son intelligence? Lorsque tes amies te demanderont sa profession, de laquelle pourras-tu bien l'affubler? Agitateur, démocrate, prophète, illuminé candidat à la députation? Au fond, c'est à cela qu'il pense, T'expliques-tu autrement les idées de ce garçon dont la famille est foncièrement catholique, ancien prix d'honneur des Jésuites, qui a des oncles Jésuites?

— Mais il est au fond très religieux, — objecta timidement Marcelle, — et l'abbé Cassagne, qui est parmi ses soldats, l'estime beaucoup.

— Mais nous aussi nous l'estimons et sa bonne foi peut être irréprochable, — s'écria M. de Romécourt, qui sortit du cabinet de toilette en tamponnant d'eau de Cologne ses bajoues et son menton.

Et il levait son mouchoir et son flacon de parfum vers le ciel, en couvrant son front de rides roses.

— Autre chose, — reprit madame de Romécourt qui observait avec contentement des indices de perplexité sur le visage de Marcelle, — as-tu songé à ta situation matérielle? Sais-tu que notre fortune va être sérieusement éprouvée après la guerre? Si tu n'épouses pas un jeune homme disposant au moins de vingt mille livres de rente, tu seras obligée de déchoir, de restreindre ton train de vie, de regarder à quatre sous, de ne plus aller à Paris, de te priver de bijoux, de fourrures, de chevaux, d'automobile, de voyager en seconde, que sais-je encore? Miguel dit à tout venant qu'il a mille francs à dépenser par mois et que cela lui suffit. Le commandant racontait hier qu'il donne une partie de sa solde à ses hommes. C'est fort beau, la générosité; mais être prodigue au détriment de la femme que l'on épousera et des enfants que l'on aura d'elle est tout bonnement stupide! Si je te dis cela, ma chérie, c'est parce que nous voulons que tu sois heureuse, et qu'il est de notre devoir de mettre notre expérience au service de ta jeunesse. Réaliser le bonheur d'une jeune fille n'était pas aisé avant la guerre. Quel dur problème sera-ce, particulièrement dans notre milieu, à la fin de ces hécatombes? La venue de Philippe Trévière est providentielle. Nous ne te demandons que la promesse de réfléchir sérieusement. Nous nous chargeons du reste; mais, de grâce, cesse de prendre le parti de Miguel, de nous paralyser, par ta mine contrariée, dans les discussions et de lui offrir ostensiblement l'occasion d'un tête-à-tête, ainsi que tu l'as encore fait hier soir. Cela, chérie, c'est du pur enfantillage. Ton grand-père, ta grand'mère, ta tante, ta cousine ne l'ont pas jugé autrement que nous. Aucune des personnes qui s'intéressent à toi n'est d'un avis différent à ce sujet. Laisse-nous agir; aide-nous même. Cela

ne doit pas être bien difficile, — ajouta-t-elle en souriant, — il est gentil le capitaine, et séduisant, et presque célèbre !

Madame de Romécourt qui, par le bouleversement qu'elle constatait sur le visage de sa fille, jugeait sa cause virtuellement gagnée, se retourna vers son mari dont elle interpréta le silence, qui n'était peut-être qu'une forme imprécise de remords, comme une claire expression d'approbation. Quant à Marcelle, sa surprise de s'être trouvée à court d'arguments et laissé ébranler si rapidement, effaçait en elle tout autre sentiment.

XVI

LA CRUELLE AURORE

A peu près au même moment, Miguel se réveillait dans les draps frais séchés sur l'herbe, de sa chambre de Romécourt, surpris de ne pas se sentir heureux. La joie sereine qui l'avait saisi pendant douze heures disparaissait, le laissant irrité et discutant devant son rêve accompli. Quoique la pensée d'épouser Marcelle lui fût revenue à l'esprit sitôt qu'il l'avait revue dans le jardin, il avait été obligé de faire appel à ses souvenirs et à son exaltation de la journée pour lui parler comme il l'avait fait. En aurait-il été ainsi si elle lui avait inspiré des sentiments ne devant leur existence qu'à elle-même et non à cette admirable civilisation dont elle lui avait semblé être l'incarnation? Et celle lutte ensuite, à la « Liégeoise », cette affreuse lutte avec lui-même, aurait-il eu à la livrer, aurait-il eu à s'inspirer de l'exemple de Bellocq et Ferry s'il avait aimé, et après le baiser échangé dans le parc? Ivre d'orgueil patriotique, ivre de raison, ivre de beauté ne s'était-il pas cru ivre d'amour? Qu'allait-il écrire sur son journal? Mot par mot, son invocation de Malzéville lui revenait pendant qu'il n'osait s'arrêter sur ce qui s'était passé après le coucher du soleil. D'autre part, il craignait la journée qui commençait parce que, se rendant compte qu'il pouvait difficilement ne pas rendre visite à la famille Husson, il lui

était insupportable que Marcelle eût lieu de croire qu'il eût quelque attachement pour une autre. Seulement accoudé devant un feuillet blanc, il écrivit : « Il y a de certains biens que l'on désire avec emportement, et dont l'idée seule nous enlève et nous transporte : s'il nous arrive de les obtenir, on les sent plus tranquillement qu'on ne l'eût pensé... » Puis, honteux de ne rien trouver de son crû, il ajouta avec répugnance : « A qui l'heureuse certitude d'être maître de soi dans l'allégresse comme dans l'inquiétude ? »

Il relut, mécontent, cette platitude. Son cahier rageusement fermé, il descendit en sifflotant.

Dans les yeux de ses hommes se devinait le plaisir qu'ils avaient de le revoir alors que presque tous les autres officiers étaient encore à Nancy. Ils étaient enchantés de leur repos. — Trois ou quatre par section avaient demandé la permission d'aller passer une journée en ville. Aux autres, Nancy ne disait rien. Un bon déjeuner, une petite promenade à travers champs, une station d'une heure au cabaret de Velaine ou de Buissoncourt, le nettoiement de leurs effets et de leurs armes, la lecture du journal, la mise à jour de leur correspondance et, enfin, des parties de manille, suffisaient amplement à leur bonheur.

« Comme la saine mesure de ces terriens, se dit Miguel, souligne l'ineptie de placer les casernes dans les villes ! »

Les sergents, eux, étaient plus ambitieux ; la ville, ses cafés reluisants, ses petites femmes, ses brillants magasins et ses hôtelleries d'amour les attiraient. Il avait été convenu qu'ils s'y rendraient alternativement, à raison de quatre par jour.

— Alors, pas trop d'ivrognes au bataillon? — demanda Miguel, en croisant un groupe composé de Châtelain, Jourdain et Jacqué.

— Mais non, mon lieutenant, — répondit Jourdain, — pas tant que nous aurions cru. Les habitués, naturellement ; Clément et ses amis, qui ont été ramassés par la patrouille et qui ont cuvé leur vin au bloc ; parmi les autres, de la gaieté, du bruit ; Daigneau, Mathey, bien fadés ; et Bathalo aussi, rigolard à nous faire mourir de rire, mais qui sont rentrés sagement.

A ce moment, Madio s'approcha de Miguel et, le saluant :

— Mon lieutenant, j'ai à vous transmettre le bonjour de la famille Husson. Je l'ai vue au grand complet, hier; votre visite est attendue.

Miguel ne put s'empêcher de sourire en remarquant que les trois sergents avaient envie de le faire et avaient deviné que ce « grand complet » voulait dire la belle Clotilde.

— Ah ! — dit Châtelain, — vous avez, mon lieutenant, laissé un bon souvenir.

Toujours riant, Miguel, charmé de cette familiarité déférente et si pleine de tact, enfourcha la bicyclette de la compagnie et descendit à Velaine. Il calculait que, devant revenir pour déjeuner à midi, il aurait un excellent prétexte d'écourter sa visite.

Quand, par l'allée aux cailloux rosés, rejoingnant son père sous la tonnelle d'où pendaient, épanouis en berceau, le chèvrefeuille et le seringa, Clotilde s'assit vis-à-vis de l'officier, son visage reflétait un mélange de joie et de crainte sur la nature desquelles Miguel ne se trompa point.

Jusqu'à ce moment, elle s'était livrée au bonheur d'aimer sans penser ni à elle, ni à l'avenir. Les épreuves qui accablaient la famille, la solidité de son jugement, l'éloignement de Miguel, avaient atténué les violences d'un attachement qui évoluait vers l'exaltation. Elle avait essayé de raisonner sainement, froidement ; de faire violence à cette engourdissante; paresse qui, chez les femmes vives, est un indice de l'amour ; de retrouver le goût de ses occupations domestiques ; et, comme toutes les jeunes filles entraînées par une passion sans en avoir l'expérience, elle avait cru qu'en reconnaissant une à une les difficultés de sa position, elle en écarterait la menace.

Il suffit à Miguel de s'apercevoir que ses regards l'embarrassaient, contre l'ordinaire des jeunes personnes qui voient toujours avec plaisir l'effet de leur beauté, pour comprendre dans quelle mesure le mal, en sommeillant, s'était aggravé. Il retrouvait bien ce visage plein de grâce, ces traits réguliers, cette blancheur de teint et ces cheveux blonds qu'il n'avait vus qu'à elle ; mais les yeux de la jeune fille avaient acquis un éclat, sa physionomie une ardeur, sa voix je ne sais quel timbre plus mûr lui donnant des accents plus chauds, une inflexion de contralto épandant son enchantement d'or

sur chaque syllabe, qui prouvaient que Clotilde avait cessé de s'appartenir.

Quel effet produisit en elle ce retour de Miguel ! Quelle flamme endormie se réveilla dans son cœur et avec quelle violence ! Elle parlait de la guerre, elle donnait la réplique à son père qui s'était lancé dans de prolixes considérations sur l'intervention de l'Italie, elle répondait aux banales questions de Miguel, et pour lui, chacune de ces phrases incorrectes, négligées ou maladroites voulait dire : « Je suis vaincue par une inclination qui m'entraîne malgré moi ; je suis certainement une misérable ; mais hélas ! mes résolutions sont inutiles. Regardez-moi. Vous m'avez dit que j'étais belle. Tout ce que je suis est à vous. J'ai joué ma vie pour mon pays ; je la donnerais cent fois pour une caresse de vous, Miguel ! M'entendez-vous ? Je vous parle comme aux saints de mes prières, je ne veux pas, je ne puis pas vous tutoyer. Je ne le ferai jamais. Je vous admire, je vous respecte trop, vous qui conduisez si bravement ces hommes qui sont à vous, Miguel ! Ayez pitié de moi ! Prenez-moi pour votre objet, votre amusement, votre jouet ! Brisez-moi par fantaisie comme on détruit une jolie fleur, mais brisez-moi ! Miguel ayez pitié de votre chose ! »

Sous les phrases quelconques qui s'échangeaient, un dialogue s'établit secrètement. En présence de la tragique beauté de cette situation, le poète, l'artiste né, avaient eu le dessus en Miguel. Cette enfant au cœur simple, prodigieusement affinée et grandie, en quatre mois, par la lecture et la recherche de traits héroïques, incarnait devant lui la vertu populaire de la race. La destinée de Jeanne d'Arc s'éclairait à ses yeux. Son ivresse de la colline de Malzéville le reprenait. La vue de cette naïve impudeur lui donnait de grands et profonds coups au cœur qui le secouaient au point que ses traits étaient torturés. Il vibrait à l'unisson de ce timbre limpide. Il sentait aussi que c'était à son activité, à son courage, à sa raison, aux sacrifices qu'il avait fièrement supportés sans se plaindre, il sentait que c'était à ces qualités et à ces mérites qu'allaient cette admiration, cette donation, et c'est ainsi qu'il en acceptait l'hommage. Et, au souvenir des paroles mesquines qu'avaient proférées la veille, à l'hôtel

Taineville, les vieillards au cœur desséché ; au souvenir de mille riens qui lui revenaient et le choquaient lorsqu'il les comparait à l'abnégation populaire, il regrettait presque le baiser par lequel il s'était engagé.

Miguel parti, Clotilde revint s'asseoir sous la tonnelle. Elle se le représenta pour la millième fois à Sornéville, au moulin, à Moncel, traversant Velaine à la tête de sa compagnie; puis elle l'aperçut vraiment qui remontait vers le Calvaire, élégant et svelte, et elle s'effondra comme accablée.

(*La fin prochainement.*)

JEAN DE GRANVILLIERS

TROIS FONDATEURS

DE LA

RÉPUBLIQUE TCHÉCO-SLOVAQUE

La République Tchéco-Slovaque, dont les représentants siègent aujourd'hui au Congrès de la Paix, réunit les anciennes provinces austro-hongroises de Bohême, de Moravie, de Silésie et de Slovaquie. Son indépendance a été conquise, non seulement par les hommes politiques restés à Prague et à Vienne, mais aussi par les émigrés réfugiés dans les pays de l'Entente. L'œuvre de ces derniers est esquissée ici.

***

Au cours de l'année 1915 trois hommes se rencontrèrent à Paris : le professeur député Thomas Garrigue Masaryk, qui avait quitté son pays dès la déclaration de guerre ; le réfugié politique Edward Benes et le sous-lieutenant Milan Rastislav Stefanik, Slovaque naturalisé Français. C'étaient des amis. Les deux plus jeunes aimaient Masaryk d'amour filial. Ils résolurent d'associer le sort de leur patrie à celui de l'Entente et de ressusciter l'ancien État de Bohême. Programme magistral, certes. Mais quels étaient leurs titres à une semblable

prétention et de quels moyens disposaient-ils pour une aussi formidable entreprise?

Masaryk, en 1914, jouissait déjà d'une réputation européenne. Doué d'un esprit critique aigu et du sens des réalités politiques, passionné de vérité et de justice, il avait fait sienne, dès sa rude jeunesse — il était forgeron de son métier — la cause des faibles et des persécutés. Il avait défendu les Juifs de Bohême d'accusations criminelles portées contre eux sans raison. Puis, en 1909, au procès d'Agram, il était intervenu au Reichsrath en faveur des Serbo-Croates. Au procès Friedjung, quelques mois plus tard, il mettait en lumière les fourberies du comte d'Aerenthal et du comte Forbach. Son ouvrage capital, *la Russie et l'Europe*, ses discours et ses nombreux écrits sur la signification internationale du problème tchèque, consacraient son autorité dans le monde slave. Toute sa carrière le désignait comme un de ceux qui affranchiraient son pays du joug impérial. Il s'acquitta de sa tâche magnifiquement. Malgré son grand âge il parcourut pendant quatre ans l'Europe, l'Asie et l'Amérique, toujours maître de son action, laissant à ceux qui l'approchaient le souvenir prestigieux d'un penseur. 1915 le vit en Suisse, en France, en Angleterre, en Italie. 1916 et 1917 le trouvèrent en Russie et en Sibérie où il assista à la chute de l'ancien régime, au développement du mouvement révolutionnaire et indiqua à ses troupes le chemin de Vladivostock. En 1918 il résida en Amérique auprès du Président Wilson qu'en apôtre et en juriste il conquit à ses idées. Président du Conseil national des Pays tchèques et slovaques fondé à Paris avec Benes et Stefanik, il rallia les suffrages de tous ses compatriotes, émigrés chez les Alliés [1], et comme d'autre part il comptait derrière lui toute la Bohême, qu'il était libre de sa plume et de sa parole, il dirigea véritablement de l'extérieur les destinées de la province autrichienne avant que celle-ci, devenue libre, ne le choisît pour son président.

Stéfanik, avant la guerre, ne s'était pas occupé de politique. Après des études encyclopédiques à l'Université de Prague

1. Ils y étaient plus de deux millions et demi.

où les sciences, le droit et la médecine eurent leur large part, il avait voyagé au Thibet, aux Antilles, au cap Horn, puis s'était fixé à Paris comme attaché à l'Observatoire. Ses travaux de mathématiques, ses recherches relatives à la télégraphie sans fil, ses notations astronomiques commençaient à le mettre en vedette dans le monde scientifique, lorsque le conflit européen éclata. Malgré sa faible constitution, il s'engagea et partit au front. Le maréchal Foch, alors général, lui offrit un poste important dans les services météorologiques de l'armée. Il préféra rester au combat. Mais l'idée de sa terre natale appauvrie et ensanglantée le tourmentait. Au cours d'un séjour à Paris, il retrouva Benes qui arrivait de Bohême, persuadé que l'Autriche-Hongrie ne survivrait pas à la guerre : victorieuse, elle deviendrait fief allemand ; défaite, elle tomberait en ruines. A deux ils élaborèrent un plan qu'ils soumirent à Masaryk, et se mirent au travail malgré le scepticisme des milieux compétents français, et peut-être aussi des milieux tchèques qui estimaient impossible de vaincre l'ignorance et l'indifférence de l'Europe occidentale à leur égard. Stéfanik pourtant tenait à rester dans l'armée française et c'est sous l'uniforme bleu horizon qu'il accomplit sa mission nationale. Victime du drame que fut la retraite de Serbie et à peine relevé de son lit d'hôpital, il entreprit son œuvre de propagande dans les cercles militaires et diplomatiques des grandes capitales alliées. Des camps de prisonniers autrichiens il fit surgir une armée tchèque au service de l'Entente. A Paris, il gagna le Quai d'Orsay à ses vues. En Italie, il travailla en liaison avec les généraux Porro et Diaz, MM. Orlando et Sonnino. En Russie et en Roumanie il se fit apprécier des généraux Berthelot et Janin et obtint du généralissime Alexéièff les mesures nécessaires à la création de légions nationales. En Amérique, il insuffla une vie nouvelle aux importantes ligues tchèques et slovaques de New-York et de Chicago. Il est actuellement à Vladivostock, comme général dans l'armée française et ministre de la Guerre du gouvernement de son pays [1]. Cet homme chétif dont les yeux clairs illuminent le visage

1. Voir ses déclarations sur la politique bolchéviste dans le *Temps* du 15 février 1919.

ravagé est un diplomate et un conquérant. Sa volonté est d'acier rapide. Il juge les hommes avec une connaissance avertie de leurs mobiles secrets. Sa manière a quelque chose de surprenant et de génial. Son charme, son esprit à la fois de géométrie et de finesse, ses goûts artistiques ont partout attiré à son pays des amis d'élite, sans que la violence de son caractère passionné et fantaisiste ait lassé leur patience fidèle.

Tout autre est Benes. Fils d'un petit paysan, professeur de sociologie à l'Université de Prague, c'est un caractère d'une probité intellectuelle rare et d'une modestie délicate, un ami d'un dévouement à toute épreuve. Il a été l'homme de peine de la guerre, que le Conseil national dont il était secrétaire général, a livré à l'Autriche. Tous ceux qui pendant quatre ans sont venus de Londres, de Rome, de New-York, de Moscou et de Paris même se renseigner au siège du Conseil sur les Pays tchèques, leur situation, leurs ressources, leurs revendications, l'ont trouvé au travail toujours prêt à répéter une explication, à constituer des dossiers, à commenter en termes élogieux l'action de Masaryk et de Stéfanik, à parler de sa patrie avec respect et adoration. Aussi logique que son ami Stéfanik est intuitif, aussi simple que l'autre est mystérieux, avec une nuance d'austérité qui le rapprocherait de Masaryk, il a rempli son rôle d'administrateur avec une ténacité et une compétence qui ont forcé l'admiration des hommes politiques de l'Entente, aujourd'hui ses collègues, notamment de Lord Robert Cecil et Lord J. Balfour, de MM. Stephen Pichon et Berthelot. Admis à la conférence interalliée qui précéda la signature de l'armistice, sur plus d'un point il y fit prévaloir ses vues qu'il savait être en harmonie, malgré la distance et les difficultés des communications, avec celles de Masaryk et de Kramarj.

Ainsi trois exilés ont fait revivre un État. La réussite de Masaryk, de Stéfanik et de Benes dans les pays de l'Entente entraînant celles de Klofac et de Kramarj en Bohême d'une part, et celle de l'*Union Parlementaire* au Reichsrath de l'autre, est à l'origine de l'effondrement de l'Autriche.

***

Le problème tchèque, lorsque les émigrés commencèrent leur œuvre de propagande, jouissait en Europe occidentale, d'un privilège spécial. Il ne s'y posait pas. Personne ne le connaissait ; l'indifférence était générale. Les ambassades et les consulats autrichiens s'étaient gardés d'en jamais souffler mot et les voyageurs de l'Orient-Express qui allaient à Constantinople avaient pris l'habitude de se rendre directement à Vienne, dédaignant de s'arrêter à Prague.

Masaryk, Benes, Stéfanik et quelques notabilités tchéco-slovaques constituèrent immédiatement un comité qui, sous le nom de Conseil national, entra en rapport avec les nombreuses colonies d'émigrés et prit en mains leur cause : son premier soin fut de saisir l'opinion de ses revendications en lançant un manifeste [1].

En Angleterre, les esprits étaient bien peu préparés aux complexités de la politique autrichienne. Masaryk occupa la chaire des études slaves au King's College de Londres et entretint son auditoire du principe des nationalités. Wickham Steed, directeur de la politique étrangère du *Times*, vivement intéressé par la question, la défendit avec d'autant plus d'habileté qu'il connaissait parfaitement l'échiquier diplomatique. Il collabora notamment à une petite revue vivante et documentée, *The New Europe*, qui s'était assigné pour but de faire connaître les questions slaves aux Anglo-Saxons et où écrivait également F. White, membre du Parlement, ainsi que Seton Watson, spécialiste des questions slovaques. De son côté le *Labour Party* ne manquait pas une occasion de se prononcer en faveur du libre droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, et en de nombreuses conférences proposait ce principe à la méditation de ses adhérents. Peu à peu le Foreign Office réalisait « qu'il y avait quelque chose de pourri en l'État d'Autriche » et se prononçait en faveur de l'autonomie, puis de l'indépendance des peuples qui y vivaient.

1. Manifeste du 15 novembre 1915.

En Italie le problème tchèque se compliquait des difficultés yougo-slaves et de l'attitude du Vatican vis-à-vis de la Cour de Vienne. Les Italiens étaient partis en guerre contre l'ennemi héréditaire, l'Autrichien détesté. Ils auraient donc dû soutenir avec vigueur les champions de l'indépendance de la Bohême et du démembrement de la double monarchie. Mais les gens de la droite et du centre ainsi que de nombreux éléments de gauche, ne cachaient pas leurs visées sur la côte Est de l'Adriatique. Libérer les Tchèques au Nord et simultanément asservir les Slaves au Sud, était impossible. En conséquence, beaucoup d'entre eux ne tenaient nullement à prendre vis-à-vis de la Bohême une attitude qu'à la longue ils eussent bien été obligés d'adopter vis-à-vis des Croates et des Slovènes. Cependant divers éléments finirent par entrer en jeu pour modifier lentement l'opinion de la majorité italienne : l'intérêt à entretenir de bonnes relations avec le pays qui par ses richesses minières et métallurgiques fournirait un précieux hinterland à Trieste, la volonté de contrecarrer la politique pontificale toujours indulgente aux méthodes absolutistes et oppressives des Habsbourg, le progrès des idées wilsoniennes relatives à la paix de justice et à la Société des Nations et sans doute aussi les campagnes du professeur Salvemini dans l'*Unita*, puis d'Amendola, dans le *Corriere della Sera*.

En France les résistances à l'idée tchèque n'étaient pas de même nature, mais tout aussi difficiles à vaincre. Les milieux cléricaux ne regardaient pas Vienne avec défaveur. Le Congrès eucharistique de 1913, resté très vif dans leur souvenir, leur avait fait toucher du doigt l'importance catholique de l'empire d'Autriche, et si la personnalité de François-Joseph ne leur avait guère semblé digne d'intérêt, du moins celle de Charles Ier et la figure juvénile de Zita excitaient-elles leur sympathie et leur pitié. Beaucoup de salons politiques qui n'avaient rompu qu'à regret les relations avec le Ballplatz entretenaient une correspondance active avec les sphères austrophiles de la cour d'Espagne, et menaient ouvertement campagne pour l'entente avec l'Autriche. Certains cercles financiers et quelques journaux à leur solde approuvaient discrètement. *L'Action Française*, elle, au nom du principe

monarchique et des anciennes alliances de la Maison de France, répétait qu'il fallait à n'importe quel prix maintenir le régime dualiste sur les bords du Danube. Le 1er novembre 1918 encore Jacques Bainville écrivait pour la centième fois :

> L'État autrichien, avec toutes ses tares, était comme le tsarisme. Il avait les mérites d'exister. Ainsi que le disait, avant 1866, un ministre de la vieille confédération germanique biscornue, mais impuissante, et que Napoléon III voulait réformer au nom du principe des nationalités, « quand on veut opérer un bossu, il meurt ». Gare à ce que nous apportera la mort du bossu autrichien !

Pour d'autres raisons les socialistes, à l'exception d'Albert Thomas, ne se montraient pas partisans de la dislocation. Ils commettaient l'anachronisme d'exposer le problème tchèque en termes français et d'imaginer que là-bas comme ici nationalisme et internationalisme s'excluaient. Or le contraire précisément est vrai. En Bohême, ce furent les socialistes qui, en majorité, menèrent la lutte pour l'indépendance et réclamèrent, au nom du droit international nouveau, des libertés pour le peuple. Cependant *l'Humanité, le Journal du Peuple, la Vérité, l'Heure, le Populaire* préconisaient une politique de conversation avec les dirigeants autrichiens.

« Qu'importent, disaient-ils en substance, les Tchèques, les Polonais, les Yougo-Slaves, les Ruthènes, les Transylvains et leurs revendications en somme complexes, et assez mal définies. La paix d'abord ; l'irrésistible poussée démocratique fera le reste ensuite. » Ils ne prévoyaient pas que l'effondrement de l'Autriche et justement la paix seraient dus à l'avènement des démocraties triomphantes au sein des vieux empires. Le parti socialiste français favorisait ainsi, illogiquement, le maintien d'un trône chancelant, et donnait un peu de son sang frais et de sa jeune vie à deux institutions qui lui avaient toujours été contraires : la Cour de Vienne et le Saint-Siége.

D'autres feuilles, sans prendre parti, ouvraient leurs colonnes à la controverse. C'est ainsi que *l'Œuvre* publia une série d'études austrophiles signées *Un Diplomate* — anonymat qui cachait le comte de Fels — et en même temps des articles contradictoires de René Pichon, contribuant de cette façon à porter le débat devant le grand public.

Cependant un certain nombre d'hommes politiques et de journalistes prenaient dès le premier jour fait et cause pour les Tchèques. MM. Franklin-Bouillon et Etienne Fournol, l'un comme président de la commission des affaires extérieures de la Chambre, l'autre comme secrétaire général du Parlement interallié, déployaient leur activité en faveur de la Bohême. M. A. Gauvain, au *Journal des Débats*, entretenait ses lecteurs des problèmes de l'Europe centrale avec une compétence et une sympathie précieuses. M. André Tardieu écrivit dans *le Temps* du 3 janvier 1917 un article qui fit sensation, où il définissait la situation de la Bohême et les devoirs que les Alliés avaient contractés vis-à-vis d'elle. *Le Radical, la France, la Lanterne, l'Événement, la Victoire,* puis *le Petit Journal* et *le Matin,* consacrèrent également une place assez large à l'examen du problème tchéco-slovaque. Quelques revues suivirent le mouvement, telles *la Revue Bleue, la Revue des Nations Latines, le Monde Slave.* Parmi les plumes les plus habiles se comptaient entre autres celles de MM. Ernest Denis, Louis Eisenmann, Jules Chopin, René Pichon, Pierre de Quirielle, André Chéradame, Pierre Bertrand. Les Tchéco-Slovaques ne manquèrent pas d'amis ni de défenseurs. Leur héroïsme militaire leur conquit les suffrages que la diplomatie ou la propagande n'avaient pas suffi à leur rallier, et l'on peut dire que si, au début de la guerre, ils furent ignorés, et en 1916-1917 discutés, en 1918 ils furent reconnus avec une unanimité contre laquelle aucune des thèses de leurs détracteurs ne put prévaloir. Les faits avaient parlé pour eux.

Un mot encore sur l'attitude de la Russie et de l'Amérique. Dans ces deux contrées, le Conseil national appuya son action sur les groupes d'émigrés assez importants : 220 000 à Pétrograd, Moscou, Odessa ; 1 million et demi principalement à New-York, Chicago et Philadelphie. Malgré la tourmente qui sévit en Russie, les Tchéques purent s'y organiser politiquement et constituer une armée dont l'odyssée vers Vladivostock est encore à l'esprit de chacun [1]. A Washington le

1. Voir *l'Europe Nouvelle,* 10 août 1918; la *Revue de Paris,* 15 août 1918 la *Revue des Deux Mondes,* 1er septembre 1917.

Président Wilson étudiait minutieusement les problèmes européens, à l'aide des documents rapportés par l'équipe d'informateurs qu'il avait envoyée de l'autre côté de l'Atlantique. Peu à peu ses convictions se précisèrent. Il conversa longuement avec Masaryk, et les revendications tchèques se trouvant d'accord avec ses principes comme avec l'opinion générale de la démocratie américaine, il y souscrivit sans réserve. Son adhésion décida définitivement du succès.

***

Voilà donc comment au cours de la guerre, le problème tchèque se présenta chez les Alliés.

Pour aboutir, le Conseil national suivit une méthode politique dont il est indispensable, maintenant, d'esquisser les traits généraux.

Pas de diplomatie secrète, de la franchise, de la clarté, de la publicité, premier point. Les buts du Conseil national furent dès la première heure soigneusement définis. Communiqués à tous ceux qui demandèrent à en prendre connaissance, ils furent librement discutés à l'intérieur comme à l'extérieur du pays, initiative qui supposait de la part des chefs une grande sûreté de vues et une documentation irréfutable à la disposition du public.

Accord absolu avec la nation, deuxième point. Masaryk, Benes et Stéfanik parlèrent toujours au nom du peuple tchéco-slovaque et se défendirent de jamais exprimer leurs sentiments individuels ; ils s'appuyèrent inébranlablement sur la volonté de leurs compatriotes et prirent le soin le plus extrême de faire renouveler ou confirmer leur mandat en toutes circonstances. Et, en effet, sans cette autorité qu'ils tenaient de la masse, quel crédit auraient-ils eu pour imposer leurs décisions aux légions nationales et exposer leur point de vue aux gouvernements alliés?

Pas d'immixion dans la politique intérieure des pays étrangers, troisième point, et peut-être le plus délicat. La tentation pouvait être forte pour le Conseil national de s'inféoder à tel ou tel parti politique, en sympathie avec son programme.

Les sollicitations ne lui manquèrent pas ; mais ses chefs ne se laissèrent pas prendre à ce jeu dangereux qui aurait fait d'eux les instruments d'intérêts particuliers, tout en leur attirant des adversaires et en les déconsidérant auprès des chefs des États dont ils étaient les hôtes. Le Conseil, essentiellement tchèque, tint avec raison à garder jalousement son caractère. C'est ce qui lui permit, lors de l'effondrement de l'Autriche, de prendre du jour au lendemain le titre de *Gouvernement provisoire des pays tchéco-slovaques*, presque sans changer de forme, et de déléguer un de ses membres, au nom de la nouvelle république, à la Conférence interalliée de Versailles.

Enfin dernier trait : les émigrés tchèques, aux plus mauvais jours de la guerre, lièrent complètement leur sort à celui de l'Entente à laquelle ils demandaient aide, et s'obstinèrent à ne considérer le but à atteindre, à savoir l'affranchissement de la Bohême, que comme un corollaire de la victoire générale des Alliés sur les empires du centre. Ils adoptèrent donc le point de vue français, anglais, italien, américain, s'associèrent à nos joies et à nos deuils, et souhaitèrent ardemment notre victoire, sans laquelle ils se refusaient à envisager la leur. Leurs légions combattirent avec nos régiments. Leur drapeau flotta au-dessus de tous les champs de bataille, sur la Marne et le Piave, en Serbie et en Roumanie, à Kazan, à Omsk, à Vladivostock, et le sang des fils de Huss se mêla à celui des soldats aujourd'hui victorieux, consacrant l'impérissable alliance des champions de la liberté.

La politique extérieure tchèque se révélait donc forte et ingénieuse dans sa simplicité. Il reste à rappeler sommairement l'histoire de ses résultats.

***

Vers la fin de 1917 les voyages sans nombre des membres du Conseil national, les documents que ses différentes sections avaient répandus à profusion aux quatre coins du monde, l'héroïsme des légions tchèques commencèrent à porter leurs

fruits [1]. L'opinion, sortie de son indifférence, se préoccupait du sort de la Bohême; les gouvernements alliés étudiaient la question avec sympathie; les états-majors citaient dans leurs communiqués les exploits des troupes tchéco-slovaques. Le Conseil national avait grandi en puissance et en autorité. Ce ne fut donc un sujet d'étonnement pour personne lorsque le *Journal officiel* publia, en date du 16 décembre 1917, le décret constitutif de l'armée tchéco-slovaque en France, par lequel il était dit que « les Tchéco-Slovaques organisés en armée autonome, reconnaissant au point de vue militaire l'autorité supérieure du haut commandement français et au point de vue politique la direction du Conseil national, combattraient désormais sous leur propre drapeau contre les empires centraux. » Grâce à l'armée, la nation tchèque recevait ainsi un commencement de reconnaissance juridique. Saluer le drapeau, c'était implicitement s'incliner devant la patrie des soldats qui se battaient à l'ombre de ses plis.

Le Congrès des populations opprimées par l'Autriche, manifestation grandiose dont les répercussions furent considérables, prit place à Rome quelques mois plus tard, au début d'avril 1918. Des délégations tchèques, yougo-slaves, serbes, italiennes et roumaines y élevèrent tour à tour leur protestation contre l'existence de l'Autriche. Le président du Conseil, M. Orlando, prononça un fort beau discours sur le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, tandis que MM. Franklin-Bouillon, Albert Thomas, Étienne Fournol et Pierre de Quirielle exprimaient les sympathies françaises, MM. Steed et Seton Watson celles de l'Angleterre, M. Nelson Gay celles de l'Amérique. Pour la première fois, l'union des populations souffrant sous le joug de Habsbourg et la communauté de leurs aspirations étaient formulées avec netteté et écoutées avec une bienveillance officielle par les gouvernements alliés.

A partir de cette date les événements, dont l'évolution se précipitait au Reichsrath et en Bohême, se déroulèrent égale-

1. Voir notamment les déclarations du président de la Fédération des Sociétés tchéco-slovaques de Russie, à la Conférence de Moscou du 15 août 1917, et la manifestation pour l'indépendance de la Bohême, présidée par M. Franklin-Bouillon, en septembre 1918, à New-York.

ment selon un rythme rapide en dehors des frontières de l'empire.

L'armée tchèque, qui avait été reconnue par la France, le fut par l'Italie, le 21 avril. Le 29 mai, le secrétaire d'État Lansing fit savoir au Conseil national que le Gouvernement des États-Unis avait suivi avec le plus grand intérêt les délibérations du Congrès de Rome et que les aspirations des Tchéco-Slovaques et des Yougo-Slaves pour la liberté « avaient la plus vive sympathie de ce Gouvernement ». Six jours plus tard, le 3 juin, le Conseil interallié siégeant à Versailles prenait acte des paroles de Lansing et s'y associait, tandis que le Gouvernement anglais, s'inspirant du décret français du 16 décembre, se déclarait prêt à reconnaître l'armée tchéco-slovaque comme une unité organisée, et le Conseil national comme le chef suprême du mouvement pour l'émancipation. Les engagements des Alliés vis-à-vis de la Bohême se faisaient de plus en plus formels ; chaque nouvelle promesse équivalait à une menace de mort pour l'empire de Charles Ier et pour l'hégémonie pangermanique sur le *Mittel Europa*. Le 29 juin, à l'occasion de la remise des drapeaux aux légions tchèques par le président de la République, M. Stephen Pichon admettait « comme équitable et nécessaire de proclamer les droits de la nation à l'indépendance ». Lord Balfour aussitôt approuvait le geste de M. Poincaré qui consacrait la « grande lutte pour la sécurité et la liberté des petites nations vivant sous la tyrannie d'une domination étrangère ». Et, de son côté, le Gouvernement des États-Unis précisait le sens de sa dépêche du 29 mai :

> Pour qu'aucun malentendu ne puisse se produire à ce sujet, le secrétaire du département d'État déclare aujourd'hui que l'attitude des États-Unis signifie que tous les membres de la race slave doivent être complètement libérés du joug austro-hongrois.

Quelques actes manquaient encore pour établir l'existence *de jure* de la nation qui sortait peu à peu des limbes.

Le 11 août la Grande-Bretagne reconnaissait les Pays tchéco-slovaques comme une « nation alliée », leurs armées comme « des forces belligérantes alliées », et le Conseil natio-

nal comme « l'organe suprême des intérêts nationaux ». En vertu de cette convention, les soldats tchéco-slovaques qui, en droit, n'étaient jusqu'à présent que des troupes irrégulières en révolte contre les autorités constituées de leur pays, pouvaient être considérés, au même titre que les armées de l'Entente, comme régulièrement en guerre contre l'Autriche-Hongrie. L'ancien État de Bohême revivait et prenait sa place dans le rang des grandes puissances en conflit contre les empires centraux. Le 2 et le 9 septembre, suivaient les déclarations des États-Unis et du Japon. Le secrétaire d'État Lansing affirmait notamment qu'en considérant les rapports avec le Conseil national de Paris comme des relations de gouvernement à gouvernement, les États-Unis ne faisaient que transformer un état de fait en un état de droit et que désormais ils étaient décidés à poursuivre en commun la guerre contre l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie. Le 30 octobre, à Montecitorio, M. Orlando rappelant la participation de l'Italie au Congrès de Rome, insistait longuement sur l'amitié italo-tchèque et solennellement accordait, lui aussi, à l'État tchéco-slovaque son brevet d'existence.

La politique du Conseil national des Pays tchèques et slovaques avait mis trois ans pour triompher, mais elle triomphait avec éclat, à Paris, à Londres, à Washington, à Tokio, à Omsk. Masaryk, Stéfanik, et Benes avaient vaincu toutes les résistances, et de leurs efforts, une nation était née, prête à vivre.

***

En Autriche même, dans les premiers jours d'octobre 1918, la situation se présentait en termes fort nets. A Vienne, les députés slaves avaient décidé de ne plus collaborer avec aucun gouvernement allemand et d'obtenir, coûte que coûte, l'indépendance absolue de leurs nations respectives. Zahradnik, au nom de l'Union parlementaire, avait même annoncé que ses collègues quitteraient le Parlement pour rompre leurs derniers liens avec l'Autriche-Hongrie. A Prague, un gouvernement national certain de l'appui du peuple se préparait à prendre en main la direction et l'administration du pays.

Quant aux Alliés, ils avaient officiellement inscrit, au nombre de leurs buts de guerre, l'indépendance de la Bohême. La Bulgarie était défaite. Les gouvernements allemand, autrichien et turc avaient instamment prié le Président des États-Unis de leur proposer d'urgence des mesures propres à arrêter l'effusion de sang et à entamer la paix.

A peine la presse allemande d'Autriche, jusqu'alors un des meilleurs soutiens de la couronne, s'insurgeait-elle :

L'Autriche a un ministre président et celui-ci réside à Washington. Il s'appelle Woodrow Wilson, et l'exécuteur de sa politique à Vienne est le baron Hussarek... Une atmosphère de crépuscule plane sur la maison comme si la nuit allait venir... (*Neue Freie Presse*, 9 octobre.)

Le couvercle d'un cercueil retombe sur ce qui fut un glorieux passé. De belles forces sont mortes, d'autres se sont affaiblies jusqu'au jour où le Président Wilson a fait savoir au nouveau chancelier qu'il ne saurait admettre d'armistice sans une évacuation préalable des territoires... Les ombres des morts ne savent-elles donc rien de ce qui se passe en ce monde?... Ne savent-elles donc pas ce qu'est devenue leur œuvre? Ne peuvent-elles pas sentir avec nous, et avec nous prendre le deuil?... (*Neue Freie Presse*, 10 octobre.)

Tandis que Solf conversait avec Lansing, Hussarek démissionnait et Burian, l'homme de Tisza, qui avait envers et contre tout soutenu l'alliance avec l'Allemagne, donnait libre cours à ses espoirs de paix. Le 15 octobre, en exposant la situation diplomatique devant la Commission des Affaires extérieures de la Délégation hongroise, il abandonnait l'idée de la victoire par les armes en faveur de celle d'une Ligue des Nations, — condition préliminaire à une paix juste, — se refusant ainsi à admettre les « intentions malveillantes » du Président Wilson à l'égard de la monarchie, et avait la naïve habileté de s'adresser à lui, au nom du libre droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, pour lui demander de veiller au maintien intégral de l'Autriche-Hongrie. Le 16, après avoir pris connaissance de la deuxième réponse américaine à l'Allemagne, il ajoutait encore quelques mots à son discours de la veille, pour préciser que la note des États-Unis ne lui semblait en rien incompatible avec l'espérance légitime d'une fin de guerre honorable.

Sa peine était perdue. Les cadres de l'empire se brisaient.

Ce même 16 octobre, Karolyi prenait violemment position contre Burian et réclamait l'indépendance de la Hongrie. Les députés polonais, imitant le geste des députés tchèques, décidaient de ne plus siéger au Reichsrath et quittaient Vienne pour Varsovie. Les Yougo-Slaves se libéraient de Budapest et de Vienne.

La révolution éclatait à Prague. Le Conseil national de la ville décidait la grève générale en Bohême et en Moravie ; le lieutenant-gouverneur ripostait en décrétant l'état de siège et appelait à l'aide des régiments hongrois et allemands pour étouffer l'insurrection. Mais la poussée nationale ne pouvait plus être endiguée et la volonté de l'Entente pesait menaçante sur les décisions des dirigeants austro-hongrois. Le jeudi 17 octobre, l'empereur, dans un manifeste « *A ses fidèles peuples d'Autriche* », se résigna à quelques promesses qui, annoncées et tenues deux ans plus tôt, lui eussent vraisemblablement conservé le trône. Mais qu'importaient aux révolutionnaires « la réorganisation de la patrie sur des bases naturelles... dans l'esprit des principes que les monarques alliés ont adoptés dans leurs offres de paix », alors que les Alliés victorieux leur avaient promis la liberté, et que la fédération envisagée par Charles Ier ne comportait ni l'union des Polonais d'Autriche à une Pologne indépendante, ni celle des Slovaques de Hongrie à une Bohême autonome. Les Tchèques, quant à eux, étaient bien décidés à se passer de l'autorisation des Habsbourg pour se constituer en une république qui engloberait dans ses frontières tous leurs frères de Bohême, de Moravie, de Silésie et de Slovaquie. Le Conseil national de Paris qui, après les déclarations successives des États de l'Entente, s'était constitué le 26 septembre en un gouvernement provisoire, annonçait le 14 octobre aux Alliés qu'il assumerait désormais la direction des destinées politiques des Pays tchèques et slovaques. Le 18, il proclamait l'indépendance de la nation :

Au grave moment où les Hohenzollern offrent la paix en vue de mettre fin à la victorieuse avance des armées alliées et d'empêcher le démembrement de l'Autriche-Hongrie et de la Turquie, et où les Habsbourg promettent la fédéralisation de leur empire et l'autonomie

des nationalités mécontentes soumises à leur gouvernement, nous, Conseil national tchéco-slovaque, reconnu par les Alliés et par le Gouvernement américain comme gouvernement provisoire de l'État de la nation tchéco-slovaque, en complet accord avec la déclaration faite à Prague, le 6 janvier 1918, par les députés tchèques, et comprenant que cette fédéralisation et surtout cette autonomie ne signifient rien sous la dynastie des Habsbourg, nous déclarons par cet acte notre indépendance.

L'acte rappelait ensuite la lutte séculaire contre les Habsbourg.

Nous repoussons l'assertion sacrilège selon laquelle le pouvoir des Habsbourg et des Hohenzollern est d'origine divine ; nous refusons de reconnaître les droits divins des rois. Notre nation avait, de sa propre et libre volonté, appelé par élection les Habsbourg au trône de Bohême : en vertu du même droit, elle les dépose aujourd'hui. Nous déclarons ici la dynastie des Habsbourg indigne de gouverner notre nation et nous lui dénions toute prétention à régner sur le Pays tchéco-slovaque que nous déclarons ici maintenant devoir former désormais un peuple, une nation libre et indépendante.

En conclusion, il définissait, dans ses grands traits, la constitution du futur État :

L'État tchéco-slovaque sera une république... L'Église sera séparée de l'État. Notre démocratie reposera sur le suffrage universel... Les droits de la minorité seront sauvegardés par la représentation proportionnelle... Les minorités nationales jouiront de droits égaux. Le gouvernement sera de forme parlementaire et reconnaîtra les principes d'initiative et de referendum. L'armée permanente sera remplacée par une milice... Les grandes propriétés seront morcelées pour favoriser la colonisation de la patrie. Les titres de noblesse seront abolis... Dans sa politique étrangère, la nation tchéco-slovaque accepte entièrement le droit démocratique et social des nationalités et souscrit à la doctrine selon laquelle tout accord et traité doit être conclu ouvertement et franchement en dehors de toute diplomatie secrète. Notre constitution établira un gouvernement national juste et efficace qui exclura tout privilège particulier et interdira toute législation de classe. La démocratie a défait l'autocratie théocratique ; le militarisme est vaincu ; la démocratie est victorieuse.

Cette charte était signée de Masaryk, président du Conseil, du général Milan Stéfanik, ministre de la Guerre, et d'Edward Benes, ministre des Affaires étrangères. Elle venait à son heure

exacte. Le lendemain, 19 octobre, Kramarj, en accord intime avec le gouvernement provisoire de Paris, présidait l'assemblée du Conseil national de Prague et de l'Union parlementaire réunies. Il y annonçait que les Pays tchèques se constituaient en un nouvel État démocratique, et déclinait par avance toute offre de négociations que Vienne voudrait entamer au sujet de l'avenir.

En droit et en fait, les Habsbourg étaient déchus de leur titre de rois de Bohême. Charles Ier n'allait pas tarder à le reconnaître publiquement.

Le ministère qui avait ouvert la session quinze jours plus tôt tombait en ruines en même temps que l'État qu'il s'était chargé de mener à la victoire. Burian réitérait ses offres de démission. Tisza avouait : « Nous avons perdu la guerre. »

Le 20 octobre arrivait, logique et sereine, la réponse des États-Unis.

... Parmi les 14 conditions de paix que le Président formulait à cette époque (le 18 janvier 1918) se trouvait la suivante : « Aux peuples de l'Autriche-Hongrie, dont nous désirons sauvegarder la place parmi les nations, devrait être donnée pour la première fois la plus libre occasion d'un développement autonome. »

Depuis que cette phrase a été écrite et prononcée devant le Congrès des États-Unis, le Gouvernement des États-Unis a reconnu qu'un état de belligérance existe entre les Tchéco-Slovaques et les empires allemands et austro-hongrois, et que le Conseil national tchéco-slovaque est *de facto* un gouvernement belligérant investi de l'autorité propre pour diriger les affaires politiques et militaires des Tchéco-Slovaques.

Il a aussi reconnu de la façon la plus complète la justice des aspirations nationalistes des Yougo-Slaves pour la liberté.

Le Président n'est donc plus dorénavant libre d'accepter une simple « autonomie » de ces peuples comme une base de paix, mais il est obligé d'insister sur le fait que ce sont eux, et non pas lui, qui devront juger en quelle manière une action du Gouvernement austro-hongrois pourra satisfaire leurs aspirations et leur conception de leurs droits et de leur destinée comme membre de la famille des nations.

Aboutissement d'une politique à la fois pratique et idéaliste, les formules du Président Wilson, qui avaient enserré la diplomatie ennemie dans les dilemmes successifs toujours plus

rigoureux, tranchaient cette fois le problème sans rémission. Les discours de Burian, à la lumière crue de cette réponse, paraissaient ridiculement inutiles et desuets. Les Pays tchéco-slovaques, maîtres de leur sort et appelés par la haute voix qui s'élevait de l'autre côté de l'Atlantique, concouraient à la création du nouvel ordre international. Leurs soldats défilaient à Paris sur la place de la Concorde.

Charles Ier chargeait, le 28 octobre, le comte Andrassy successeur de Burian dans un cabinet de liquidation, présidé par Lammasch, de transmettre la note suivante :

En réponse à la note du Président Wilson, du 8 de ce mois, adressée au Gouvernement austro-hongrois et au sens de la décision du Président de parler en particulier avec l'Autriche-Hongrie de la question de l'armistice et de la paix, le Gouvernement austro-hongrois a l'honneur de déclarer que, de même qu'aux précédentes proclamations du Président, il adhère aussi à sa manière de voir, contenue dans la dernière note, sur les droits des peuples d'Autriche-Hongrie, spécialement ceux des Tchéco-Slovaques et des Yougo-Slaves.

A la fin de la note, l'ouverture immédiate des négociations de paix était demandée. On sait les conditions de l'armistice que les Alliés imposèrent à l'Autriche-Hongrie.

Le transfert des pouvoirs par les autorités allemandes aux autorités tchèques s'éxécuta sans troubles. Les rues virent des manifestations de joie. Les fenêtres se pavoisèrent. Le Conseil national de Prague assura le fonctionnement régulier des institutions. Berlin envoya l'ordre à son consul, le baron von Gebsattel, d'entrer en rapport avec lui officiellement. Le 3 novembre, par rescrit, Charles Ier autorisa les soldats à se détacher de l'armée austro-hongroise pour se réformer en régiments nationaux. Il ne restait plus rien de la grande puissance qui, en 1914, par son odieux ultimatum à la Serbie, avait déchaîné la guerre.

Pendant que la situation se cristallisait ainsi, Benes partait de France pour rencontrer, à Genève, Kramarj venu de Bohême avec une délégation du Conseil national de Prague. Depuis quatre ans ils ne s'étaient pas vus. Benes avait quitté son pays en transfuge. Il revenait au-devant de ses

compatriotes comme ministre d'un État dont il avait su imposer l'existence, puis l'alliance à l'Entente victorieuse. Kramarj, l'ancien captif des prisons habsbourgeoises, élu par acclamation chef du peuple, lui apportait le salut de la patrie affranchie. « La politique et toute l'action militaire et diplomatique du Conseil national tchéco-slovaque transformé en Gouvernement provisoire des Pays tchéco-slovaques siégeant actuellement à Paris, ainsi que tous les engagements pris par lui au nom de la nation vis-à-vis des États alliés et associés » furent ratifiés intégralement[1]. La conférence de Genève élut ensuite Masaryk président de la République, Kramarj président du Conseil, décida de la composition du premier ministère, puis elle se sépara

***

Le rôle qui attend la République tchéco-slovaque, unité organisée de l'Europe centrale, est particulièrement lourd. C'est elle qui de toutes les puissances alliées a mené la lutte la plus acharnée contre l'autorité des Habsbourg, c'est elle qui a entraîné l'Entente à considérer la réorganisation des territoires de la vallée du Danube sur des bases absolument nouvelles comme une nécessité inéluctable. Il lui revient donc la tâche — honneur difficile — de travailler au maintien d'un système international meilleur, qui ne puisse jamais inciter à regretter celui d'avant-guerre tout caduc qu'il fût. Elle y est d'ailleurs admirablement préparée. Des difficultés surviendront. Il en existe déjà. Elles seront aplanies. Les hommes politiques qui ont montré à l'œuvre une énergie et un savoir consommés s'y emploient, adoptant comme maxime la phrase du Président Wilson parlant de la Société des Nations : la raison d'un obstacle est d'être surmonté.

La Bohême tient la discipline en estime et sait sacrifier à l'intérêt général les avantages d'un moment; elle a noué des relations amicales avec les gouvernements voisins et leur est venue en aide à plus d'une reprise. Sa loyauté est appréciée

1. Déclaration solennelle de la délégation du Conseil national de Prague, faite à Genève, le 31 octobre.

en Europe comme en Amérique. L'étranger lira avec fruit ses écrivains : ses musiciens sont charmants et ses artistes délicats. Le peuple est laborieux et instruit. Il a l'habitude de la vie publique et le goût des institutions démocratiques. Il est prêt au labeur industriel et agricole qui assurera la richesse de l'État.

Et puis cette jeune nation est pénétrée d'un idéalisme extraordinaire. La voici libre. Elle ne se laissera pas désabuser. Elle croit à sa mission humaine avec une foi qui décuple sa puissance et mettra à réaliser son rêve l'ardeur que ses réformateurs religieux consacrèrent au triomphe de leur évangile. Peut-être nous ouvrira-t-elle les portes de la Russie... Mais son âme n'est pas illimitée comme celle de ses frères slaves habitant des steppes où le vent souffle pendant des lieues, sans obstacle. Elle s'est épanouie dans une contrée riante aux horizons bordés de collines. Sa fougue est précise. Elle est proche de la nôtre dans la douleur comme dans la joie. On n'en trouvera pas de meilleure preuve que dans cette belle déclaration, qui est comme le programme solennel du nouvel état :

Nous envoyons aujourd'hui notre salut le plus chaleureux à la France heureuse et victorieuse. Si nous avons ici même en 1871, après Sedan, protesté contre la séparation de l'Alsace-Lorraine, aujourd'hui, de tout notre cœur, nous saluons cette même Alsace-Lorraine, revenant à la belle et magnifique France que nous n'avons pas cessé d'aimer pendant qu'elle était vaincue et opprimée...

Nous remercions de toute notre âme la grande nation britannique pour tout son héroïsme et les sacrifices sans exemple qu'elle a faits pour libérer l'humanité de la lourde oppression du militarisme prussien...

La nation tchéco-slovaque se souviendra toujours avec une reconnaissance éternelle du nom du Président Wilson qui a toujours su trouver pour tout ce qu'il y a de plus pur et de plus idéaliste dans les âmes des citoyens libres des États-Unis, une expression admirable...

Nous remercions l'Italie, nous remercions la grande martyre qu'a été la Belgique, et de même nos amis Roumains, et tous les autres alliés. Nous les remercions tous pour le sang qu'ils ont versé pour le meilleur avenir de l'humanité.

Nous envoyons à l'héroïque Serbie, à nos frères Croates et Slovènes, qui vont tous vivre unis et heureux dans une Yougo-Slavie libérée, notre salut chaleureux fraternel.

Nous voulons avoir des rapports de vraie fraternité avec tous les peuples slaves et surtout avec les Polonais dont nous saluons sincèrement la libération...

Nous tenons fermement à ce que l'union des pays tchéco-slovaques, sanctionnée par une histoire plusieurs fois séculaire, reste inviolable.

Nous nous sentons intérieurement assez forts pour que — sans opprimer les autres, nous fiant uniquement à notre propre force — nous comptions sur l'amour dévoué de tous envers la nation...

Montrons donc que non seulement nous savons conquérir notre liberté, mais que nous savons aussi la conserver et que notre nation sait réellement être libre et digne de son grand passé, de ses traditions et de ses souffrances... Je crois et j'espère que nous le montrerons !

Ainsi parla Kramarj, président du Conseil, le 14 novembre 1918, lorsque, dans la salle de l'Ancienne Diète du royaume de Bohême, il ouvrit la première Assemblée nationale.

LOUISE WEISS

PRISONNIERS ALLEMANDS

Lorsque la guerre éclata, j'étais paisiblement en vacances, non loin de Fribourg en Suisse, où j'exerçais, depuis plusieurs années, le professorat. Né Français et Champenois, versé dans le service auxiliaire, je n'avais, lors de mon tirage au sort, jamais été soldat. Néanmoins, dès le mois d'août, mon fascicule de mobilisation m'ordonnait de me rendre en Normandie, pour y être affecté à un régiment de... cavalerie. Bientôt après, ce régiment, dans lequel le hasard plus que mes aptitudes m'avait appelé, était envoyé sur les bords de la Loire, à S...

Le quartier était limitrophe d'un terrain militaire qui venait d'être transformé en un camp de prisonniers de guerre. Un jour, las des corvées insipides où se consumait mon existence de cavalier honoraire, j'allai, en voisin, demander s'il ne serait pas possible d'être employé comme interprète auprès des prisonniers de guerre. Cette spécialité étant loin d'être bien pourvue, — on n'était pas encore installé dans la guerre, — mon offre fut agréée, et, les formalités nécessaires à ma mutation accomplies, — tout le monde sait combien de temps elles peuvent durer entre deux établissements mitoyens, —je fus, non pas encore affecté, mais seulement détaché, « prêté », par mon régiment de cavalerie au cadre du camp des prisonniers. L'affectation définitive ne devait venir que plus tard.

Et c'est ainsi que je fis connaissance avec nos hôtes malgré eux.

***

Contrairement à ce qu'on peut s'imaginer, et aux idées qu'évoque ce mot assez impropre de prisonnier, un dépôt de prisonniers de guerre n'est pas une prison ; ce n'est pas non plus nécessairement un endroit rébarbatif à l'excès, entouré de puissantes, d'inaccessibles murailles. Non ; et rien ne ressemble plus à un camp ordinaire qu'un camp de prisonniers de guerre. Quelques réseaux de fil de fer, quelques guérites de factionnaires de plus, voilà toute la différence extérieure. Pour peu qu'un commandant intelligent, d'esprit pratique, — il s'en trouve quelques-uns dans cette spécialité née de la guerre, — veuille s'en donner la peine, il transformera son camp en un séjour infiniment plus présentable, plus hygiénique, plus confortable même que beaucoup de nos vieux casernements. Mais alors, dira-t-on, la captivité doit être un sort enviable dans ces conditions? Il serait exagéré de le prétendre. Si, dans la limite des règlements, strictement appliqués, un camp de prisonniers peut présenter quelque attrait, très relatif, c'est qu'il est de bonne administration et d'une sage prévoyance d'en rendre le séjour sinon enviable, du moins supportable, afin d'éviter les évasions et les épidémies possibles de *cafard*, que les Allemands appellent *Klaps* (claque, taloche). Et il est de fait que les évasions sont fort rares, et, à effectif égal, beaucoup plus rares en France qu'en Allemagne.

Certes, lorsqu'un homme, après des journées de combats, de *Trommelfeuer*, suivi de l'assaut final qui le conduit à se faire prendre ; lorsque, après deux ou trois semaines passées dans les camps de rassemblement de la zone des armées et en chemin de fer, il arrive à l'intérieur, dans le calme de la campagne, et qu'une fois baigné, douché, débarbouillé, épouillé, rasé, désinfecté, il se trouve habillé d'un blanc treillis, — la première carte qu'il adresse à sa famille exprime une joie sans mélange. Le parent qui la reçoit se figure, sans nul doute, qu'elle lui a été dictée ; il peut s'imaginer apprendre des nouvelles de quelque citadin qui, surmené par des mois de travail, vient de débarquer dans un sanatorium pour une cure bienfaisante.

Le nouvel arrivant respire en effet comme un air de liberté, et il n'est pas rare de le lui voir exprimer avec une grande naïveté. Aussi les premières nouvelles données à la famille sonnent-elles comme un hymne de délivrance, — délivrance aussi de la discipline allemande et de la présence des officiers.

Mais cette première impression s'évanouit à la longue. Elle a pour contre-partie inévitable une demande d'argent, — première inquiétude morale et matérielle du nouveau captif, — car des fouilles minutieuses et réitérées lui ont confisqué tout le numéraire qu'il pouvait avoir sur lui : la monnaie allemande qu'il possèdait encore, et dont il pourrait au besoin faire l'échange avec un camarade, un ancien plus fortuné, est retenue et mise à son crédit, pour lui être rendue à la fin des hostilités ; pour la monnaie française, que certains possèdent, après avoir traversé nos départements envahis, elle leur est échangée contre des bons émis par le dépôt, papiers fiduciaires que les collectionneurs de la guerre ont déjà appréciés. Celui qui n'a rien doit attendre le mandat du pays, six semaines au minimum.

Voici donc le nouvel arrivant incorporé, immatriculé, sommairement « bertillonné », inscrit dans telle compagnie, logé dans telle baraque ; il prend contact avec les « anciens », et bientôt il s'aperçoit que ce n'est peut-être pas tout à fait la villégiature ou le *farniente* rêvé que lui offre, à la montagne, dans la plaine ou à la mer, le gouvernement de la République. Toutefois, une seule idée le dominera pendant longtemps : celle d'être sorti sain et sauf de la mêlée, tandis que d'autres sont restés là-bas, ou ont été dirigés, blessés, estropiés, sur nos hôpitaux.

Après un examen médical minutieux, qui a permis de s'assurer de ses aptitudes intellectuelles ou physiques, il est classé apte ou inapte; on lui donne, dans l'un ou l'autre cas, un emploi dans lequel on puisse lui faire produire le maximum de rendement. Les aptes sont envoyés aux champs, en forêt, occupés dans les ateliers, à des travaux publics, municipaux ou autres ; les inaptes restent au dépôt à faire les multiples corvées, tout comme à la caserne, et à aider, dans la mesure compatible avec les nécessités du service, à la bureaucratie qu'exige l'administration de plusieurs milliers d'hommes disséminés sur

un département en de nombreuses corvées ou *kommandos*.

C'est surtout parmi ces inaptes, — intellectuels, employés de bureau, de banque, commerçants, architectes, ingénieurs, ouvriers du bâtiment, tailleurs, cordonniers, jardiniers, coiffeurs, ordonnances, etc., — qu'on peut observer la mentalité des prisonniers, variable à l'infini, suivant leurs origines sociales ou locales. Toute l'Allemagne, rhénane ou silésienne, prussienne ou bavaroise, se trouve représentée parmi eux ; toutes les conditions sociales, toutes les classes, toutes les opinions politiques ou religieuses s'y coudoient, car la mobilisation a surpris à la fois l'intellectuel peu guerrier et le jeune aristocrate qui n'avait pas encore l'âge militaire. L'un et l'autre se sont engagés, avant d'avoir pu passer aspirants-officiers ; plus d'un a été poussé aux tranchées, puis fait prisonnier alors qu'il se disposait à aller conquérir l'épaulette à l'arrière, et à s'assurer ainsi, en cas de malheur, le régime de faveur des officiers en captivité. Pour lui, ce sera le régime commun avec le simple, le *gemeiner* soldat, dont il partagera par force le sort jusqu'à la fin des hostilités. Et c'est ainsi que les Allemands prisonniers viennent apprendre chez nous l'égalité démocratique de la caserne, qu'ils ignoraient encore chez eux.

A mon arrivée au dépôt de S..., le camp, situé aux abords de la ville, a pris déjà un aspect à peu près définitif. Aux marécages du début a succédé une voirie parfaite assurant, sur un mâchefer réparateur, une circulation normale autour des baraquements qui, peu à peu, ont remplacé les tentes improvisées des premières semaines. Un grillage élevé marque la frontière entre le camp proprement dit et les locaux réservés aux différents services français, au commandant et à ses bureaux, aux interprètes, au vaguemestre, au service de surveillance. Les prisonniers ne peuvent franchir cette limite que pour les besoins du service et pendant le jour, jusqu'à l'appel du soir. Cet appel terminé, nul captif ne doit pénétrer, sous quelque prétexte que ce soit, sur le territoire français, toutes les issues étant gardées par des sentinelles, tenues elles-mêmes en éveil par des rondes fréquentes.

L'horaire de la journée y est sensiblement le même que

celui d'une journée de caserne ou de cantonnement. Trois appels par jour (au réveil, à midi et le soir) permettent de se rendre compte de la présence de tout l'effectif, de donner les ordres, lire les circulaires, les décisions, les punitions. C'est là que se présente, dans son ensemble, la troupe hétéroclite réunie de tous les coins de l'Allemagne dans ce coin de France, par les hasards de la guerre. Le coup d'œil est d'un pittoresque restreint et peu réjouissant, somme toute : répartis en compagnies, les sous-officiers en tête, dans le rang, les prisonniers s'alignent sur plusieurs rangs de profondeur, formant les trois faces d'un carré ; la quatrième est occupée par la garde en armes (une vraie garde nationale, débonnaire et légèrement débraillée) et les sous-officiers et interprètes français chargés de surveiller l'appel. Parfois un officier s'égare à présider cette petite fête de famille, au rite invariable.

Les jours ouvrables, avec les vêtements de travail, bleus, blancs ou de velours, tous ces hommes mélangés sans égard au rang de taille, mais selon leur matricule d'entrée, ressembleraient à une troupe quelconque de travailleurs, n'étaient la casquette sans visière, le calot allemand, dont la bande de couleur donne un peu d'éclat à la masse grisâtre et neutre, et aussi les initiales P. G. qui blasonnent toutes les poitrines.

Mais le dimanche, on fait un brin de toilette ; le treillis, la salopette de tous les jours sont remplacés par l'uniforme ; on arbore la grande tenue, la tenue du temps de paix qu'on s'est fait envoyer de la maison. Alors, au milieu des uniformes *feldgrau* (gris de campagne), délavés par les pluies, usés par les années de guerre, brossés, rapiécés tant bien que mal, apparaissent quelques verts plastrons de uhlans ou de chevau-légers, quelques tuniques bleues de Bavière, des brandebourgs de hussards, des parements et cols verts de chasseurs à pied; et sur la houle des têtes qui se figent au commandement bref du chef de camp, les casquettes plates présentent toutes les couleurs de l'arc-en-ciel : le rouge de l'infanterie, qui domine, s'accompagne discrètement du blanc ou du jaune des cavaliers, du noir des artilleurs et des *Pioniere* du génie, du vert des chasseurs...

Le chef de camp de S..., *Vizefeldwebel* (sergent-major) professionnel, choisi pour son ancienneté, s'appelait Kaiser,

tout simplement ; il n'en était ni plus ni moins fier pour cela ; mais ce qui le rehaussait surtout dans sa propre estime, sinon dans celle de ses camarades et de ses subordonnés, c'était de se voir, — lui, simple « rempilé », que la guerre était venu surprendre dans sa paisible garnison, — à la tête d'une troupe qui s'élevait parfois à l'effectif d'un régiment. Vêtu d'une façon assez voyante, par la fantaisie du commandant, il avait une de ces tuniques outrageusement vertes telles qu'en portaient jadis et comme les ont conservées — à la campagne, où on ne pouvait souffrir les couleurs prussiennes — les gendarmes bavarois. Grand, la voix forte, le regard d'acier dans une face presque glabre et toute rose, Kaiser faisait trembler « son » camp, pour la plus grande tranquillité de la surveillance française. Entretenant les meilleures relations de service avec son collègue français, il notait avec déférence toutes ses paroles dans ce gros agenda que tout *Vizefeldwebel* ou *Wachtmeister* allemand porte sans cesse, passé entre deux boutons de la tunique. Avec non moins de déférence, il ne manquait pas d'assassiner ledit collègue d'incessantes réclamations, à propos de tout ou de rien, étayant toujours ses *Gesuch* d'articles irréfutables des règlements, de rappels de décisions, et les finissant par d'interminables protestations de son « plus profond respect pour le *Herr Commandeur* ».

Un beau jour, l'administration, excédée de ses réclamations par trop indiscrètes, résolut de le faire changer d'air ; on l'expédia subitement dans un autre camp, méditer sur sa grandeur éphémère. On fit venir à sa place un autre de ses collègues, fort heureux de l'aubaine, et qui, instruit des événements par les anciens, résolut de se tenir moins à cheval sur les droits du prisonnier de guerre.

Le départ de Kaiser, préparé fort habilement, dans le plus grand secret, fit sensation pendant une demi-journée. Le lendemain, ses ex-subordonnés n'y pensèrent plus, trop heureux d'être débarrassés d'un chef qui les tenait un peu durement et les faisait trembler. Le camp respira comme un air de liberté pendant quelques heures. « Nous sommes bien contents, déclara le garçon de cantine ; Kaiser, c'était un sale mouchard et une rosse ! »

On fouilla consciencieusement ses effets, ainsi que cela se

pratique pour tout homme objet d'une mutation. On ne trouva rien d'illicite dans son bagage ; seulement, à côté de celles de sa femme et de ses enfants, deux ou trois photographies licencieuses : les Allemands en sont très friands et s'en procuraient assez aisément dans les débuts, on ne sait par quels moyens ; nul règlement ne les prohibe d'ailleurs. Par contre, il est formellement interdit, sauf à MM. les officiers, de consommer des boissons alcooliques. Or, lorsqu'on fouilla la paillasse de Kaiser, on y trouva un litre vide, ayant contenu du vin. Il avoua sans difficulté l'avoir bu à Noël. On ne chercha pas à approfondir.

***

Les mêmes causes, proclame un axiome scientifique, produisent les mêmes effets, dans la société comme dans la nature, et il faut bien constater (ce n'est plus un blasphème de l'écrire en 1918) que l'homme — abstraction faite de son éducation, des institutions civiles et religieuses qui l'ont modelé — est sensiblement le même partout ; étant placé dans des conditions analogues, il acquiert les mêmes qualités et les mêmes défauts. Quelles différences profondes y a-t-il entre le *Feldwebel* allemand et son collègue français, entre le rengagé d'ici et le *Kapitulant* de là-bas ? Simplement celles que produit sur tout individu une discipline variable suivant la latitude. La discipline allemande serait insupportable sous la nôtre, la discipline française insuffisante sous la leur.

Ces deux hommes se sont engagés au temps où la paix semblait inébranlable, afin d'obtenir, par la suite, certains avantages ; tous deux se sont résignés à obéir pendant quinze ou vingt années, avec peu d'espoir d'enjamber la barrière — infranchissable chez nos ennemis, en temps de paix, — qui les isole du corps des officiers. Leur seule joie est l'obéissance qu'ils obtiennent de leurs inférieurs, et qui compense pour eux les humiliations reçues de leurs supérieurs. Mais, tandis que l'Allemand commande sans geste, en phrases brèves, monotones, mais fortement accentuées, aboyées presque, sans paraphrases, sans jamais répéter l'ordre donné (généralement à l'infinitif), le Français aura une tendance à moduler, à éle-

ver ou abaisser la voix, à discourir, à déclamer, à gesticuler, à dramatiser pour ainsi dire, non sans se répéter presque à l'infini. Et cela, lorsqu'ils en ont pris l'habitude, impressionne fort peu nos captifs.

Mêmes analogies et même différence chez l'inférieur. La qualité la plus prisée chez le Français, en paix comme en guerre, c'est d'être débrouillard, c'est-à-dire de posséder une intelligence vive, éveillée, capable de saisir immédiatement, sans longues explications, le rapport entre deux choses ; de trouver instantanément la manière d'atteindre un but déterminé par tel ou tel moyen, sommairement indiqué, même à grand renfort de phrases, — ou mieux sans moyen du tout. La qualité que l'Allemand exige surtout de son inférieur, ou de son employé, car elle est conforme à ses aptitudes, c'est l'application : voyez les offres de demandes d'emploi dans leurs journaux. L'Allemand appliqué (*fleissig*) arrive à tout..., à condition que le Français débrouillard lui en laisse le temps.

Conséquence de cette faculté, l'Allemand, soumis devant le plus fort, serviable et ne boudant pas sur la besogne, sera, s'il le faut, hypocrite, sournois, menteur, mouchard, d'une façon déconcertante, et, par-dessus tout, lorsqu'il croira avoir été victime d'une injustice, intarissable en réclamations, — réclamations toujours respectueusement faites en la forme, par peur de s'emballer, mais fermes, têtues, réitérées, et qui prennent vite un caractère de menace, de chantage, s'il sent tant soit peu faiblir la volonté de l'adversaire. D'ailleurs, il mentira sciemment, froidement, sans raison, sans véhémence non plus, sans prendre un ton tragique ni lancer dans la discussion de pathétiques « je vous le jure ! », comme ferait un Français dans le même cas.

On demandera à un prisonnier : « Avez-vous de l'argent sur vous? — Non, répondra-t-il, sans sourciller et le plus naturellement du monde. — C'est bien, on va vous fouiller; retournez vos poches, déshabillez-vous. » Il obtempère sans trouble apparent, comme assuré qu'on ne trouvera rien sur lui. On découvre de l'argent, monnaie ou papier, dans ses poches, dans une cachette de ses vêtements ; il ne bronche toujours pas, fait l'ignorant, l'innocent. Il ne savait pas, assure-t-il, en vous regardant d'un air naïf ; cet argent n'est

pas à lui, etc... « Alors, à qui est-il? » Pas de réponse. Une punition s'ensuit-elle, il l'acceptera impassiblement, la trouvant toute naturelle et méritée. Il sait que vous avez raison, que vous l'avez pincé, pris en défaut, mais il garde sa fierté de vous avoir tenu tête jusqu'au bout, et il pense *in petto* que son entêtement vaut bien quatre ou huit jours de prison.

De nouveaux prisonniers arrivent, soit du front, soit d'un autre dépôt. On les questionne. « Y a-t-il parmi vous des serruriers ? » ou : « Des hommes parlant français? » Personne ne sort du rang, personne ne lève la main. Puis, dix minutes après, au moment de rompre les rangs, un homme, deux hommes, trois hommes restent en arrière. « Pardon, sergent », ou : « Pardon, monsieur l'interprète, je suis serrurier, dit l'un, je sais parler français, dit l'autre. — Pourquoi ne l'avez-vous pas dit tout de suite? » Ils seraient bien incapables de répondre, sans doute. Est-ce par peur des camarades ou des sous-officiers allemands qui accompagnaient le détachement? Par un besoin inné de cachotterie, ou simplement par cet ahurissement assez naturel chez tous les soldats placés dans une position nouvelle et inattendue? En tout cas, de petites observations de ce genre se renouvellent journellement; on en aurait bien moins souvent l'occasion chez nous.

Le soldat allemand, on le constate d'ailleurs, est souvent plus confiant avec nous qu'avec ses propres gradés. Certes, la captivité rapproche parfois ceux-ci de leurs surbordonnés, mais seulement quand ces subordonnés leur en imposent par leur position sociale : jeunes docteurs, jeunes nobles, riches négociants, — tous gens qui auraient pu ou dû être leurs chefs militaires, comme ils sont leurs supérieurs dans le civil, mais qui ne croyaient pas à la guerre et jugeaient inutile de courir après l'épaulette. Avec les autres, ouvriers, paysans, l'*Unteroffizier* conserve et exerce sa supériorité. Il en résulte parfois que, si l'*Unteroffizier* est le défenseur ou le porte-parole naturel de « ses » hommes vis-à-vis des autorités françaises, celles-ci, par contre, reçoivent, et généralement avec intérêt, les doléances ou les confidences du *Gemeiner*, et interviennent pour le soustraire aux fantaisies de son chef de corvée ou de chambrée.

Ces petites interventions, qui se font fort naturellement,

sont d'une excellente politique et montrent mieux que toutes les déclamations que les captifs lisent tous les jours dans nos gazettes, combien le Français a un sens inné de ce qui est juste. On peut ajouter aussi que les nôtres ne sont jamais fâchés de montrer à l'*Unteroffizier* que ce sont eux qui commandent. Celui-ci se « revanchera » à l'occasion, en adressant une réclamation à propos d'une tinette ou d'une paire de godillots, et voilà tout. Ces petites piques d'amour-propre entretiennent des relations, sinon cordiales, du moins correctes.

*
* *

Au-dessous ou à côté des sous-officiers, le groupe des employés ou « embusqués », avec lequel on se trouve journellement en contact, est le plus intéressant à observer. Tout groupement nombreux, civil ou militaire, français ou allemand, possède naturellement ce qu'on appelle aujourd'hui des « embusqués », ce qu'autrefois, dans l'armée, on dénommait les « fricoteurs ». L' « embuscomanie », le besoin de se distinguer du *servum pecus* qui accomplit humblement et simplement son devoir, de ne pas faire comme les autres, est un travers très humain, donc international; il sévit dans un camp de prisonniers comme à la caserne. N'y a-t-il pas des « emplois » à pourvoir, où vous rendrez « bien plus de services », où l'on tiendra bien plus de compte de vos « aptitudes », que si l'on vous met dans les mains, comme à votre voisin le paysan, une pelle ou une pioche? Les plus malins, — l'Allemand l'est à sa façon, avec ténacité et soumission, — parviennent donc à se faire donner un emploi, à s'embusquer.

Ces emplois sont multiples, dans une agglomération de plusieurs milliers d'hommes obligés de vivre par leurs propres moyens. Il y a les employés des bureaux, des magasins, occupés à tracer et à remplir une multitude d'états, ou à manipuler les effets d'habillement ; il y a des tailleurs, des cordonniers, des maçons, des peintres, des électriciens, des serruriers, forgerons, menuisiers, des jardiniers, des cuisiniers, etc... Le service de la poste, des mandats, des colis-postaux, étant donnée la dispersion des hommes sur un vaste territoire, exige

un nombreux personnel, une manipulation compliquée par les réexpéditions, une collaboration franco-allemande continuelle et qui ne manque pas d'imprévu.

Le chef allemand de ce dernier service fut pendant longtemps un Bavarois, fils aîné d'un bourgmestre des environs de Lindau, nommé Neuner. Brun comme un Tyrolien, la face émaciée, les yeux ardents, très atteint des poumons, et claudicant par suite de blessure : ce sous-officier d'allure correcte, un peu jésuite, portait très ostensiblement les couleurs nationales blanc et bleu. Il recevait de son pays de montagnes des lettres empreintes d'un patriotisme convaincu et prudent à la fois, — fait assez rare dans les correspondances bavaroises, préoccupées en général d'objets plus pratiques, — avec un mélange d'expressions d'un catholicisme presque fanatique. On y lisait entre les lignes cette conviction, inculquée aux âmes simples, que la patrie allemande avait été injustement attaquée.

Neuner était en captivité depuis septembre 1914. Deux ans, trois ans de guerre, cela calme les plus ardents *Süddeutsche* qui ont combattu pour le roi de Prusse ; et il devait savoir à quoi s'en tenir maintenant, car il lisait tous les soirs les journaux français dont l'entrée était autorisée au camp. Ses jeunes frères étaient partis à leur tour, l'un en Russie, l'autre en Roumanie, et lui, l'aîné, prisonnier en France, recevait des lettres de moins en moins vibrantes, de plus en plus vides de ces allusions patriotiques d'autant plus transparentes qu'elles croyaient être mieux voilées. Les dernières qu'il reçut énumeraient les deuils de la petite bourgade alpine, et l'angoisse croissante dans ce pays perdu de l'extrême Sud de l'Allemagne; évanouis depuis longtemps les certitudes de victoire, les rêves de gloire promis au *Feldgrau* qui était parti d'un pas si allègre aux jours de la mobilisation, *für König und Vaterland !* Avec les préoccupations matérielles toujours plus aiguës, une seule pensée s'exprimait : « Pourvu qu'ils reviennent! » Le jeune sous-officier, dans ses lettres, disait de son côté la nostalgie, la *Sehnsucht* allemande, qui le tenaillait. Enfin, il annonça son prochain internement en Suisse. Il partit, après deux ans et demi de captivité. Les montagnes de Davos lui ont peut-être été propices. Comme

c'était un bon serviteur, bien que peu communicatif, il s'était fait estimer. « Allons, soignez-vous bien », lui dit l'adjudant, qui, comme lui, claudiquait, en le regardant se hisser dans le camion...

Un des personnages les plus représentatifs du camp, parmi les employés, était le bibliothécaire, le jeune docteur Seidl, fils d'un conseiller intime du roi de Bavière. Compatriote de Neuner, Seidl était devenu son ami. Bien que simple *Pionier* (sapeur du génie), il jouissait de la considération de tous, depuis le chef du camp jusqu'au dernier des habitants de cette *città dolente*, et l'on ne manquait pas de lui souhaiter son anniversaire (son *Geburststag*) à la mode germanique. D'abord, il était *Doktor*, et c'était lui qu'on venait consulter lorsqu'il s'agissait de rédiger quelque pétition d'importance. Et puis, garçon intelligent, pas fier, faisant contre fortune bon cœur, il s'était improvisé le pourvoyeur intellectuel et spirituel de ses compagnons d'infortune : il se donnait un mal énorme pour procurer des secours aux plus pauvres, des livres et des distractions à tous. Riche et ne pouvant dépenser plus que la somme permise par les règlements (dix francs par semaine), il donnait à la caisse de solidarité, sa création, qu'il administrait, tout ce qu'il recevait en surplus de papa et de maman ; il s'abouchait avec les Croix-Rouges, faisait les démarches pour organiser les concerts du dimanche, se procurer la musique, les instruments, les travestissements nécessaires, pour préparer la fête de Noël au camp et dans les différents détachements dépendant du dépôt.

Dans la portion de baraque réservée à la bibliothèque, largement pourvue, peu à peu, de classiques, de manuels d'étude, de beaux livres d'art et de romans insipides, Seidl s'était fait un véritable studio, orné de gravures de la *Jugend* ou de la *Kunstwart*, ces musées du pauvre, un petit coin d'art munichois...

Neuner, relevé de son service, venait passer ses dernières journées d'aspirant à la villégiature suisse, auprès de Seidl. Quelles confidences se sont faites le fils du bourgmestre alpin et celui du conseiller intime qui avait eu l'honneur de dîner un jour avec le ministre Batocki? Nous l'ignorons; mais, lorsque le jeune docteur retournera aux bords de l'Isar, com-

parant son sort à celui de tant d'autres, il pourra se dire qu'il n'a pas eu le pire, et il évoquera sans regret, certes, mais non sans une petite satisfaction d'amour-propre, le temps de sa captivité et sa baraque, aux rayons chargés de livres, où ses camarades de la « haute » venaient partager son thé et les petits gâteaux qui amélioraient son ordinaire.

L'un des convives des thés de Seidl était un jeune hobereau, engagé volontaire et dont une capture prématurée, dès 1914, était venue éteindre les rêves de gloire, en le forçant à partager le sort des hommes de troupe. Von Kahlenberg recevait de sa mère des lettres fréquentes, écrites d'une longue écriture étrange et d'un style hautain, qui cherchait à donner aux phrases les plus innocentes un sens méprisant pour l'ennemi. On les lisait de très près et on les expurgeait conformément à la règle. Le noble captif, de santé assez précaire, avait traversé deux ou trois camps de prisonniers avant de venir au dépôt de S... Il avait vu des îles de l'Océan, des landes de Bretagne, partageant les labeurs de ses camarades, et il se proposait de revenir visiter ces pays-là, qui l'avaient intéressé, après la guerre, parce que, dans sa situation actuelle, on n'était pas assez libre de s'arrêter où on voudrait. Il en convenait avec une résignation apparente. Se rendant compte que sa particule ne produisait pas grand effet, fatigué des corvées, un peu tuberculeux déjà, mais pas assez pour être interné en Suisse, il s'était fait classer inapte ; on l'employait comme secrétaire, tantôt ici, tantôt là, dans les services du dépôt. Ses heures de loisir, il les consacrait à l'étude de l'art égyptien, dont l'archaïsme séduisait son goût raffiné, lisant et analysant les ouvrages de Maspero. Seidl, plus médiéval et plus germanique, et très wagnérien, s'occupait de préférence d'art et collectionnait, avec les volumes édités par l'*Insel*, des ouvrages sur les monuments gothiques.

Un autre membre de cette petite société était le fils d'un gros industriel, premier bourgmestre d'une grande ville du Rhin, et répondant au nom huguenot français de Destouches, devenu, dans la suite des temps, *von* Destouches. Sous-officier de cavalerie, ce grand jeune homme élégant, sportif et polyglotte, très « fils à papa », recevant presque quotidiennement d'imposants colis de victuailles, de vêtements, de

cigares, était très respecté de tous, pour ces différentes raisons. Un beau jour, il fut reconnu *Schweizfähig*, bon pour la Suisse, et partit en même temps que Neuner, laissant, en souvenir durable de son passage au dépôt, quelques milliers de marks à la caisse de secours.

Ce voyage en Suisse, entrevu par tous comme une demi-libération, était un sujet de conversation inépuisable. L'annonce de la visite prochaine de la commission des médecins suisses faisait affluer de toute la région les blessés, malades ou pseudo-malades qui voulaient tenter la chance de lui être présentés. Cependant, les majors suisses se montrent plus difficiles, beaucoup plus difficiles que leurs collègues français. Ceux-ci ont pour but de nous débarrasser de tous les non travailleurs, de toutes les non-valeurs; ceux-là, au contraire, sont limités par les capacités hospitalières de leur pays, qui ne sont pas extensibles à l'infini. Leur verdict apparaît donc un peu comme un tirage au sort pour ceux dont les infirmités ne sont pas très caractérisées. Les blackboulés retournent à leurs occupations, dans l'espoir qu'une autre commission sera plus clémente, ou bien qu'un accord franco-allemand interviendra un jour ou l'autre, avant la fin des hostilités, et hâtera leur départ.

***

Comme distractions, le captif n'a guère que les voyages nécessités par les mutations, les changements de corvée, et le repos dominical. Le dimanche, — ceux qui travaillent exceptionnellement reçoivent une compensation en semaine, — il y a grand branle-bas au camp. Dès le matin, les baraquements se vident de tous les matelas et paillasses auxquels on fait prendre l'air; on bat les couvertures, les effets. Les bains, les douches, les lavoirs fonctionnent sans arrêt. A ceux qui aiment la messe ou le sermon, un abbé et un pasteur viennent alternativement apporter la bonne parole, dans la baraque *ad hoc*; on chante des cantiques en chœur, tandis que, à la bibliothèque, le docteur Seidl, empressé derrière ses lunettes, fait l'échange des livres empruntés le dimanche précédent.

L'Allemand se livre avec délices à l'hydrothérapie, à la lecture, ou si le cœur lui en dit, à la prière et à la méditation. Puis, il écrit à sa famille et à ses amis : quatre cartes et deux lettres par mois au maximum.

Ce jour-là, pour l'appel de l'après-midi, il se revêt de ses plus beaux atours, et se donne l'illusion d'être encore soldat. Les bottes luisent, les uniformes semblent plus neufs, les couleurs plus vives. Après l'appel, ce sont les jeux en plein air : football, croquet, gymnastique, et, dans la baraque qui a servi d'église ou de temple, le matin, un concert vocal, instrumental, accompagné de récitations, selon les ressources du moment en « artistes », réunit en grand nombre les amateurs de cette récréation.

Cette matinée artistique est la grande distraction attendue, surtout lorsque le temps se montre froid ou pluvieux, ou bien encore lorsque le programme se termine par une comédie, prétexte à travestissements féminins fort goûtés du public. Pendant un temps, il y eut, à S..., une excellente chorale et un ensemble instrumental fort présentable, composé de piano, harmonium, violons, alto, violoncelle, instruments à vent, trompettes. On y adjoignait parfois un ocarina, un tambour. Loin d'être puisé parmi les chefs-d'œuvre de l'école austro-allemande, le répertoire de cette *Hauskapelle* se composait surtout de pots-pourris italiens, français, en majorité, viennois aussi. L'Allemand qui se dit très *musikalisch*, aime fort le pot-pourri : Verdi, Mascagni, Puccini sont les compositeurs préférés de la foule, ainsi que le Bizet de *Carmen*, et les « maîtres » de l'opérette internationale : Offenbach, Suppé, Strauss, Millöcker, Lehar, etc. A côté de ces flons-flons faciles, des *Ländler*, un peu pleurnichards, des chœurs où l'on chante tour à tour la *Heimat*, la *Sehnsucht*, et le tic-tac du moulin, tout comme dans nos orphéons, obtiennent toujours un succès assuré.

Un ventriloque fit pendant plusieurs semaines la joie de ces réunions dominicales, de même qu'un certain Arthur Meyer, dont la fonction journalière était de surveiller l'épluchage des pommes de terre, auquel il présidait avec une gravité comique; il obtenait un succès aussi réel que mérité dans des monologues que son facies ahuri et glabre rendait

irrésistiblement drôles, et des improvisations « poétiques » sur des bouts rimés, qui ne manquaient pas d'esprit.

La séance se terminait ordinairement par des valses ou des pas redoublés connus. De violents applaudissements soulignaient et bissaient cette *Schlussnummer*; après quoi, la baraque se vidait, acteurs et spectateurs se retrouvaient face à face avec la réalité un moment oubliée. Dans la cour, des feux s'allument, et ce sont, par douzaines, de petites cuisines improvisées, où tous ceux qui ont reçu ou acquis des provisions se font cuire, au moyen d'ustensiles primitifs recueillis au cours de leurs pérégrinations, du riz, des saucisses, confectionnent des crèpes, réchauffent des conserves, des potages, afin d'améliorer leur frugal ordinaire.

Le dimanche est le jour choisi de préférence pour les mutations de corvée. Des champs, de la forêt, rentrent les travailleurs qui ont cessé de plaire ou d'être utiles. Les remplaçants partent à leur tour, s'il y a lieu ; des nouveaux arrivent, qui feront l'objet d'un départ prochain ; des anciens reviennent reprendre l'air du dépôt. Et ce sont des défilés pittoresques et malodorants d'hommes portant des charges écrasantes, des caisses, des paquets, des sacs, des objets de campement, hétéroclites, invraisemblables, réunis au hasard des cantonnements, depuis la capture sur le front. A mesure que la captivité se prolonge, le « barda » devient plus lourd ; la caisse en bois qu'on a pu se procurer, maintenue aux épaules par des ficelles ou des bretelles, prend les proportions d'une petite armoire. Les uns trimbalent soigneusement toute leur correspondance, des collections de cartes postales, d'Afrique et de France, de véritables bibliothèques, des instruments de musique, des victuailles innommables et innombrables, — tous les *Ersatz* inventés par l'imagination chimique de l'Allemagne, — des cigares, du tabac pour des mois, des paires de chaussettes à la douzaine, des pipes, des bibelots fabriqués : cadres à photographies, navires dans une bouteille, carapaces de tortue rapportées du Maroc, et des cahiers d'étude, des dictionnaires (français, anglais, espagnols, latins), des traités de mathématiques ou de théologie, et l'innombrable littérature religieuse dont la Suisse inonde les captifs allemands : des Bibles et des Bibles, des collections de tout format

d'Ancien et de Nouveau Testament pour les protestants, des cantiques et des prières pour les catholiques. Il faut reconnaître, à la vérité, que beaucoup de ces ouvrages pieux sont dans un parfait état de conservation et que nul doigt ne les a souillés. Tout cela, à chaque déplacement, est soigneusement examiné, feuilleté, épluché, trié, censuré, confisqué ou expurgé, opération à laquelle le patient assiste généralement avec la plus parfaite indifférence. Il en a vu tant d'autres !... Et la caravane qui arrive remplace celle qui part. Ceux qui s'en vont envient parfois ceux qui restent, et réciproquement. « C'est la Kerre ! » disent la plupart, philosophiquement. Et ne vaut-il pas encore mieux être en France que dans les *Schützengraben* ?

Ainsi se passe le dimanche.

*
* *

L'Allemand est un formidable liseur ; on prétend même que la consommation d'imprimés qu'il fait dès sa jeunesse est une cause de la myopie qui le caractérise si souvent. Il ne conçoit bien, semble-t-il, que ce qu'il a lu, car il se défie de l'éloquence : l'autorité de la chose lue est fort grande sur lui ; lorsqu'il a lu, il réfléchit, comme on digère, et construit des systèmes philosophiques.

Le prisonnier de guerre lit et écrit beaucoup ; il écrit tous les jours, pour noter les choses les plus insignifiantes, comme les plus importantes, — à son point de vue. Sur le coin de son lit, à la lueur d'une bougie, en hiver, il couvre de sa longue écriture des pages et des pages, où il recopie des grammaires, des glossaires, résume des livres d'histoire, des traités de science ou de commerce, traduit des extraits des journaux français dont la lecture quotidienne lui est permise. Bref, il se livre à tous les genres d'exercices que peut suggérer la graphomanie, de même qu'il étanche sa soif de musique en écoutant d'un air grave n'importe quelle improvisation sonore.

Le plus curieux, dans cette littérature de captivité, c'est le carnet de notes, ce carnet individuel que, dès le début de

la campagne, il fut recommandé aux soldats allemands de tenir à jour. Là, bien plus encore que dans la correspondance hebdomadaire, soumise à la censure, le prisonnier livre toute sa pensée. Lorsqu'il écrit une lettre, il a, si peu que ce soit, le souci de faire du style, non moins que le souci d'éviter tout mot imprudent, toute plainte injustifiée qui pût se résoudre pour lui en une lourde punition. Dans son carnet, écrit pour lui, il rédige plus librement, selon l'humeur du jour ; c'est l'image même de sa vie. Les récits s'y succèdent véridiques, sans apprêt et sans art (oh ! certes !), sans pose ni héroïsme non plus, depuis le départ de chez soi, jusqu'au moment peu glorieux de la capture. Puis ce sont les tribulations de la captivité, les longs voyages, les allées et venues en chemin de fer, en bateau, jusqu'au jour où un semblant de repos amène le touriste malgré lui dans un dépôt où il aura son nouveau « foyer[1] ».

Dans ces carnets, si précieu à d'autres points de vue, on trouve bien des choses, depuis de simples horaires, des additions de kilomètres, jusqu'à des réflexions philosophiques ou patriotiques, et des poésies, des poésies en masse, — tout un folk-lore naïf éclos durant les mois interminables de la guerre et de la captivité, depuis les tranchées d'Artois, de Champagne, jusqu'aux confins de l'Algérie ou du Maroc et aux rochers de la Bretagne. Ces « poésies », ces *lieder* sur des airs connus, se recopient, passent de carnet en carnet, avec les inévitables variantes qui font la joie et la terreur du philologue établissant un texte.

De l'amas formidable de papier noirci pendant quatre ans et plus, de savants psychologues s'exerceront un jour à tirer des théories sur la mentalité des peuples, à l'époque du conflit

1. Ce mot peut sembler étrange, mais il n'est pas rare de le trouver même dans les lettres que les prisonniers reçoivent de leurs femmes. Une d'elles écrira, par exemple : « Comment te trouves-tu dans ta nouvelle *Heimat* (foyer, patrie) ? », et cela sans ironie. Une autre : « Je pense qu'il fait beau temps là-bas, chez vous... Apprends-tu le français, au moins? Profites-en tandis que tu es en France ; notre petit Otto s'applique bien, afin de pouvoir parler français avec toi quand tu reviendras ; pourvu que ce soit bientôt. Il faudra tout de même bien que cette maudite guerre finisse ! » Ou encore : « Surtout, ne va pas tomber amoureux, là-bas ! » Pour beaucoup de femmes de prisonniers, leur mari semble être en voyage.

qu'on a d'ores et déjà appelé « la grande guerre ». C'en est un tout petit fragment que nous révèlent ces couplets de chansons, ces élucubrations écloses dans des cerveaux plus ou moins cultivés, et qui se transmettent aujourd'hui à des milliers d'exemplaires, à la manière des anciennes légendes. Il y en a de tous genres, suivant l'humeur du moment, depuis le *lied* sentimental, plutôt romance que *lied*, jusqu'au patriotique, en passant par la légende, le monologue comique, et la poésie de révolte, où s'exhalent tour à tour la mélancolie, les espoirs ou les regrets impuissants des captifs. Après avoir tenté de présenter au lecteur de fugitives impressions et d'imparfaits croquis suggérés par leur fréquentation, nous voudrions lui offrir quelques spécimens de leur art anonyme, où se révèle l'âme collective allemande formée par la guerre.

Voici d'abord la légende de la guerre, du *Weltkrieg*, dont le texte primitif, s'est développ à mesure que la situation politique se modifiait elle-même ; elle était d'abord en treize strophes ; l'entrée en guerre de l'Italie en fit ajouter une quatorzième :

LA GUERRE UNIVERSELLE, 1914-1915

Sarajevo, cause de la haine, Sarajevo ville sanglante,
Où le noble couple fut tué par un ignoble attentat [1].

Certes les deux assassins furent tout de suite arrêtés,
Mais celle qui aida les assassins, la Serbie alors en porta toute la peine.

Déjà au bout de quelques jours sérieux, la grande guerre a éclaté.
L'Autriche voulait battre la Serbie, de toute la force de son armée.

Mais alors les Russes se montrent, ils mobilisent leurs forces,
Et à l'Occident, les Français prennent part au jeu sanglant.

1. *Serajewo, Grund des Hasses, Serajewo blutige Stadt.* Dans certaines copies, on lit : *Ferajewo* au lieu de *Serajewo*, et *Schlacht*, au lieu de *Stadt*. La « ville sanglante » est devenue une « sanglante bataille » ! Ainsi se forment les légendes.

L'Allemagne demeurait dans sa foi ancienne à ses amis et alliés,
Elle savait que maintenant de nouveau le plomb allemand devait [frapper.

Le Monténégro, ce petit, engage sa misérable petite butte,
Le roi Nikita, le malin, doit déjà être en campagne.

La Belgique, qui est pourtant satisfaite, a risqué le gros jeu,
Et nous sommes pourtant bien décidés à traverser tout le pays.

Sur les navires géants de l'océan, arrive alors le Britannique,
Il a bien aiguisé son sabre, et il (ne) peut lui aussi (que) se battre.

La Hollande était devenue déjà si insolente qu'elle voulait entrer en [guerre,
Mais le meurtre de millions d'hommes, la reine ne voulait (pouvait) pas le [voir.

Même les sauvages Japonais poussèrent aussi le cri de guerre.
Kiau-Tschau fut cueilli, mais ensuite ils restèrent chez eux.

Soit Russes, soit Français, Cosaques ou chasseurs,
Pantalons verts ou pantalons rouges, ils ne nous désirent plus jamais.

L'Italie même de notre alliance se fit délier par les Anglais :
Malheur, malheur, ô belle Italie, qu'en adviendra-t-il pour toi [1]?

Que ce soit la Belgique ou la Grande-Bretagne, la Serbie ou le [Monténégro,
Tout est voué à la mort, s'il n'est pas touché par le plomb allemand.

Nous abattons tout, petit et menu, le monde entier,
Car nous tous, frères allemands, partons avec Dieu en campagne.

Un prisonnier en Afrique, écrit (ou recopie), le jour de la Pentecôte 1915, cette pièce à l'adresse de l'Italie :

LA FÉLONIE DE L'ITALIE

Ce qu'on n'attendait pas sérieusement est maintenant hélas ! arrivé.
Notre alliance avec l'Italie devait se dissoudre !
Pour effacer cette honte, nous restons unis à l'Autriche !
Qui peut si vite violer sa foi ne fut jamais un vrai ami.

1. Couplet ajouté en 1915, après l'entrée en guerre de l'Italie.

Fais triompher l'Angleterre, c'est à elle qu'était réservé
D'attiser ce parjure de perfidie et félonie parfaite !
Cela pourtant ne lui réussira pas, risée et honte du monde,
De jeter l'Allemagne dans la poussière. Nous ne craignons rien que Dieu !
Courage allemand et foi allemande sont les soutiens de notre force,
Chaque jour le prouve à nouveau. Sang allemand est sève de héros !
Où résonne encore la langue allemande, au moment opportun,
Nous chanterons les chants de victoire allemands et ce jour n'est plus [loin !

Après la Pentecôte, la Trinité se passe, et, tel M. Malborough, le prisonnier ne revient pas. La fête de Noël prochaine lui inspire des sentiments moins ardents. Sur l'air de *Bei Sedan*, qui sert de timbre à de nombreuses complaintes, il recopie ensuite ces couplets pleins de *Sehnsucht*, composés dès la première année de la guerre :

NOEL 1914

Il y a quarante-quatre ans, c'était la dernière victoire,
Il y a quarante-quatre ans, c'était la dernière guerre,

Et pendant quarante-quatre ans, pas un ennemi ne s'y frotta,
Jusqu'à ce qu'enfin cette année, ils en vinrent tous aux mains.

Mil neuf cent quatorze, alors une guerre a éclaté
Comme dans l'histoire du monde dans aucun livre on n'en cite.

Je veux vous dépeindre la guerre aussi bien que je le puis,
De villes incendiées et de maisons détruites.

Le spectacle plein d'horreur, plein de sanglots,
Plein de cadavres, plein de misère, de nobles cœurs qui pansent [l'immense misère.

Ah ! Dieu du ciel, écoute aujourd'hui la prière de l'humanité :
« Fais naître bientôt la Paix ! » C'est le vœu de chacun.

Tu vois le héros en campagne, tu vois la misère du captif,
Tu vois les pleurs des êtres aimés, au foyer lointain.

Comme la petite mère pleure son fils tombé,
Et les lèvres de l'enfant demandent si bientôt le père reviendra.

La mère le console bien, le père reviendra bientôt,
C'est pourquoi les pleurs coulent, car il n'y a pas de repos pour elle.

Et aujourd'hui, près de l'arbre de Noël, fête pacifique du monde,
On pense comme en rêve aux êtres aimés à la maison.

Ah ! Dieu du ciel, vois l'humanité dans la peine,
Ils chanteront tes louanges fidèlement jusqu'à la mort.

Nous Allemands, nous n'avons pas voulu de cette guerre sanglante,
Exauce-nous, ô Dieu, et donne-nous bientôt la victoire !

Noël 1914, en France.

D'un an postérieur, ces souhaits de bonne année d'une petite fille à son père. Le ton est sensiblement différent :

Année de sang et de pleurs,
Année pleine de deuils et d'angoisses,
Adieu, ton joug fut lourd,
Beaucoup d'ennemis, mais aussi beaucoup de gloire.

Ceux qui nous donnent victoire et gloire,
Ceux qui en campagne sont morts pour nous,
Qui sont offerts pour nous en holocauste,
Qu'à tous ceux-là on pense.

Nouvel an, qu'apporteras-tu?
Donne une fin à la lutte sanglante !
Fais tomber la haine et l'envie !
Fais vaincre le Droit et la Vérité !

Ces vœux cordiaux de bonheur pour la nouvelle année t'envoie ta fille chérie Dora.

Sur l'air de *Bei Sedan*, un autre pense à sa fiancée :

En pays ennemi, à minuit, un soldat était en faction.
Une petite étoile brillait au ciel, lui apportait un salut du pays.

La bien-aimée est à sa fenêtre, les mains croisées pour la prière,
Elle pense à celui qu'elle aime, elle sait qu'il est au combat.

Mais avec l'arme à la main, je meurs pour la patrie.
Gloire à Dieu dans le combat et la guerre, il ne nous reste jamais que la [victoire.

Ainsi vive la fiancée du soldat qui a confiance en Dieu.
Seul un soldat montait la garde. Deux cœurs se disaient bonne nuit.

Sur le même air encore, plusieurs racontent avec un grand luxe de détails le moment où ils furent pris par l'ennemi. L'un d'eux date ses couplets : « A Sedan le 27.8.14 », et fait suivre le récit versifié qu'on va lire de cette note sentimentale et prosaïque :

Dimanche 4 octobre 1914. — Pour l'anniversaire de mon mariage j'ai fait une corvée. Avec mon dernier sou, en souvenir, j'ai fumé un cigare.

Il y a quarante-quatre ans, le monde en parle encore,
Les braves bataillons étaient en campagne à Sedan.

Et aujourd'hui encore, le Franzmann a soif de guerre,
Et de nouveau armé et fort, par le combat on court à la victoire.

C'était de bon matin, la compagnie était alerte,
Alors tombent navrés d'angoisse beaucoup des nôtres.

Et sur tous les coteaux, lorsque tout tremble, gronde, éclate,
On avance comme sur des ailes dans le combat sanglant.

Là, les obus tombent et tuent parmi nous,
Et plus d'un soldat y devient invalide.

Là, nous avons tiré et détruit le village.
Y gisaient trois Français, leurs cadavres l'un sur l'autre enchevêtrés.

Puis on alla à pas de géant gravir la montagne escarpée
Et là nous nous trouvâmes au milieu d'une troupe d'ennemis.

Là nous fûmes capturés au village de Remege (?)
Et nous avons gémi tout notre soûl. « Chère patrie, adieu ! »

Alors nous sommes jetés à genoux. C'était en tout treize hommes,
Et nous avons salué de nouveau et nous sommes regardés en silence.

Nous rampions comme des bêtes avec les pauvres blessés,
Et nous traînions à quatre pattes, car nous ne marchions d'un bon pas.

Ainsi fûmes-nous faits prisonniers ; ce n'est pas un bonheur, en tout cas,
Et nous arrivâmes ainsi dans une écurie.

A ce récit sans art, on préférera sans doute les trois strophes suivantes, qui sont peut-être antérieures à la campagne de 1914 :

Il y avait un grenadier sur la place du village,
Une jeune fille auprès de lui.
Il se débarrasse de ses armes,
Il lui dit sa joie dans la douleur.
En pleurs il la presse sur son cœur,
En pleurs se penche sur son visage.
Il ressent la douleur de la séparation
Et doucement, il lui parle :

« O jeune fille, reste mienne, mon cœur est à toi seule.
Et quand la paix viendra, je serai tien, à Stolzenfels-sur-le-Rhin. »

La compagnie s'éloigne du village,
Et le drapeau flotte joyeux.
Un essaim d'enfants l'accompagne,
Car elle part pour la guerre.
Encore une fois le grenadier
Jette un regard sur son aimée
Et mille adieux il lui adresse,
Qu'exprime son dernier regard.
« O jeune fille », etc.

Après la bataille dans la nuit silencieuse,
Gît moribond un héros allemand.
Pour la gloire du roi et l'honneur du pays,
Il quitte volontiers le monde.
Vers le camarade qui s'agenouille sur lui,
Il élève son regard expirant :
« Quand tu retourneras au pays,
Va trouver ma bien-aimée
Et dis-lui que moi, fidèle,
Son fidèle est tombé.
Non, je ne reviendrai pas au pays
A Stolzenfels-sur-le-Rhin. »

Dans le cycle de ce qu'on pourrait appeler « les *lieder* de captivité » proprement dits, c'est-à-dire de ceux qui sont directement inspirés par la vie de prisonnier, cycle innombrable, formé dans les circonstances les plus variées, il en est qui semblent avoir été faits « de chic », comme celui-ci, qui n'a certainement pas été importé de Sibérie :

UN SOLDAT ALLEMAND CAPTIF EN SIBÉRIE

Le mois d'août est revenu encore une fois
Et voilà déjà trois années entières,
Depuis que nous sommes accablés de souci, de malheur,
Quand cela aura-t-il une fin ?

Ils étaient partis avec grand enthousiasme,
Mais aujourd'hui chacun pense avec épouvante
Ce qu'il a vécu en trois ans,
Et la main de la paix ne se lève pas encore !

Tant de pères, d'épouses et de fiancées
Jettent chaque jour leur regard au loin,
Et jamais encore ce regard ne s'est éclairci.
Celui qu'on attend combat là-bas en pays ennemi !

Un jour pourtant, lorsque l'ennui accable,
Il envoie une lettre au pays.
Elle était si triste et si désespérée,
Il semblait pressentir le sort qui l'attendait.

Et cette lettre a réellement montré
Que ses pensées ne l'avaient pas trompé.
Bientôt vinrent les ennemis ; leur main cruelle
L'entraîna au pays de l'affliction.

La mère le devina d'un regard triste.
Car toutes ses lettres lui revenaient
Avec ce simple petit mot : « Disparu ! »
Mais tout le monde sait ce qu'il en est.

Enfin après de longues semaines,
Cette angoisse prit fin.
Une lettre arriva, avec le cachet de la poste ennemie ;
Est-ce de l'Ouest, est-ce de l'Est?

La mère poussa un cri de joie,
Son cœur fut délivré d'un plomb pesant,
Elle prit la lettre d'une main tremblante
Et lut : « La Sibérie est maintenant mon pays ! »

D'un accent plus vrai, plus vécu, est l'interminable complainte qui décrit les tribulations d'un prisonnier en Afrique, dans cette Algérie que tant de ses compatriotes voulaient visiter, — avant la guerre. Il suffira d'en citer le premier couplet et le refrain :

A Biskra loin dans le sable, au lointain pays d'Algérie,
Tout près des frontières du désert, nous sommes prisonniers.
Nous sommes venus par mer, et par Constantine,
Nous avons eu grand'faim. De soif on tombait tout à fait.

Alger, tu es mon paradis, Alger chez toi, tout me déplaît.
Et toi, mon beau Biskra, ô cure d'air, que je voudrais être loin de toi,
Biskra, dans ton sable brûlant du désert, Biskra bientôt tu seras pays [allemand.
Kaiser, je le crie à m'enrouer, sois assez bon pour mettre bientôt la [France kapout !

De même cette chanson humoristique, écrite comme la précédente, sur un air populaire : *Püppchen mein* :

Veux-tu te coucher le soir pour prendre un doux repos,
Quelque chose se met à s'agiter et à grouiller sans cesse.
C'est une petite bestiole qui bientôt te rend furieux ;
Tu la sens ramper toujours pendant toute la nuit.
Et cette bête si petite a le cœur dur comme pierre.

(*Refrain.*)

Écoute, petit pou, je te déteste,
Écoute, petit pou, je t'écrase,
Petit pou, gentil petit pou,
Je le regrette, tu ne vivras pas vieux,
Petit pou, tu es bien imprudent
De me dérober mon repos.
Petit pou, gentil petit pou,
Penses-y bien, penses-y,
Bientôt tu seras à moi.

Quand vient l'heure de midi on commence à s'épouiller,
Presque tout le monde à la ronde s'en occupe soigneusement,
On cherche dans tous les coins, on les écrase ferme,
Partout tu les trouves en place, dans la chemise ou le pantalon,
Et pendant ce travail, tu te mets à chanter. (*Refrain.*)

Celui qui fit cette chanson, il la chantait en Afrique,
C'était à l'heure du repos, sous la tente, à Biskra.
Lui-même a souvent fait la chasse aux poux grands et petits,
Qu'il a terriblement maudits, lorsque ce bourreau s'insinuait,
Car cette bestiole vit si bien près de toi ! (*Refrain.*)

En suite de ce *lied*, qui ne vaut certes pas celui de la Puce, dans le *Faust* de Goethe, l'auteur a ajouté : « Écrit le 2 avril 1915 par ennui et manque d'argent. »

Le même a noté ainsi son débarquement en Algérie, le mois précédent :

... Le manger fut très bon mais un peu peu (*sic*), mais un grand nombre n'avaient pas d'appétit (par suite du mal de mer). Nous arrivâmes le 7, à 11 heures du soir, à Philippeville. Nous passâmes la nuit sur le bateau pour dormir. Le lendemain matin, le 8, à 6 heures, nous fûmes enlevés du bateau, et conduits à travers la ville. Un vieux commandant français nous conduisait ; à un endroit il fit faire halte, et nous montra une place où s'était élevée une maison qui avait été bombardée et incendiée par notre croiseur *Gœben* au commencement d'août. Il s'exprima ainsi, avec des bribes d'allemand : « Ici, au commencement d'août, le corsaire *Gœben* a tiré toutes ses munitions, un coup seulement a touché cette maison, les autres sont allés se perdre sur la ville. Voyez cette jolie ville, nulle part elle n'a été atteinte. Mais vous en supporterez la peine, nous ne prendrons pas de repos que votre empereur et vos Hohenzollern ne soient anéantis. » Mais nous savions mieux que lui ce qui s'était passé. (Ajoute le narrateur avec la certitude, la foi qui les caractérisaient tous au début de la guerre.) En réalité, le croiseur *Goeben* n'avait tiré qu'un coup en passant, ainsi il avait touché juste. Il nous conduisit ensuite sur une hauteur d'où nous pûmes voir d'un coup d'œil toute la ville ; c'était vraiment un panorama magnifique, car il y avait là déjà de la verdure et le soleil paraissait déjà chaud...

Un prisonnier dans le Centre de la France (qu'il appelle le Sud, erreur fréquente chez les Allemands, qu'on dit si forts en géographie) commence ainsi sa complainte :

EN CAPTIVITÉ

Dans le Midi lointain, en pays étranger,
Loin du foyer, mais non loin du bord de la mer,
Où rien ne vous parle de vos aimés,
Qui maintenant, isolés, vous pleurent ;
Où le soleil inonde des campagnes magnifiques,
Où la Loire coule et pousse la vigne,
Là est une petite ville agréable et jolie,
Elle renferme une belle caserne, etc.

Et dans le même rythme, presque avec les mêmes expressions, il rime une *Sehnsucht nach der Heimat*. L'une et l'autre pièces se retrouvent fréquemment, avec quelques variantes locales.

D'un sentiment plus général cette pièce par laquelle nous terminerons cette petite incursion dans l'art poétique allemand né de la guerre et de la captivité.

LES HIRONDELLES

Prisonnier dans le Midi de la France,
Un jeune homme était plongé dans de sombres pensées.
Les hirondelles, qui avaient regagné leur patrie,
Revenaient encore une fois.

Chères hirondelles qui, du nord de l'Allemagne,
Avez trouvé le chemin de la côte lointaine,
Vous aviez soif de voir ces campagnes,
Apportez-moi un bonjour de ma patrie.

Et le printemps est encore revenu
Et Dieu n'a pas exaucé ma prière,
Les hirondelles qui étaient retournées là-bas
Reviennent encore une fois.
Chères hirondelles, etc.

Là-bas sur l'autre rive du Rhin,
Où les plus belles heures de ma vie s'écoulèrent,
J'ai vu une mère pleurer,
Elle pleurait son fils perdu.
Chères hirondelles, etc.

Sentimentalité, nostalgie, tels sont les caractères qui dominent, naturellement, cet art fruste en général, ainsi qu'il convient à des productions destinées de par leur origine même à atteindre à une certaine popularité. Les chansons, les monologues satiriques ou humoristiques ne rencontrent pas la même fortune que ces *lieder* tristes, avec une teinte de patriotisme qui va s'atténuant, et depuis longtemps.

Dans toutes les lettres qu'il a reçues — et cela depuis la première année du conflit universel, — le prisonnier a pu lire les vœux les plus sincères pour une fin prochaine de la guerre. Chaque nouvelle offensive de paix ne les rendait que plus ardents. Dans toutes celles qu'il écrivait, il exprimait le même espoir, car il savait, à n'en plus douter, quelle est la situation vraie, « là-bas ». Combien de fois lui a-t-on dit : « Tu seras de retour pour Noël ! » Une fois de plus, — la dernière — il a fêté en 1918 la *Weihnacht* avec ses camarades de captivité.

Tous, et depuis longtemps, désiraient la paix, qui devait mettre un terme à leur exil et les ramener dans la *Heimat*. Mais, plus ils la désiraient, plus ils souffraient de ce qu'elle fût si lente à venir. Et c'est la meilleure leçon qu'ils ont tirée de cette guerre, dont la durée inattendue leur a prouvé, avant la défaite finale, que l'Allemagne n'était pas la plus forte, et qu'elle ne pourrait plus l'être.

UN INTERPRÈTE

APRÈS LES ÉLECTIONS ANGLAISES

Pour connaître le résultat des élections anglaises, il a fallu attendre quinze jours. Sous le nouveau régime électoral, les absents, les soldats du front, conservent le droit de voter : et quinze jours avaient été jugés nécessaires pour recueillir leurs suffrages. Seules, les Universités, qui sont soumises à un régime spécial, ont pu proclamer leurs élus avant le 28.

Le dépouillement des bulletins, pour l'ensemble du pays, a commencé le samedi matin 28 décembre, à dix heures. A la fin de l'après-midi, tous les résultats étaient connus. La Coalition était victorieuse : c'était prévu. Victorieuse à une grande majorité. Cela aussi était prévu. Mais on ne prévoyait pas cette majorité aussi grande. On pensait que les libéraux du vieux parti asquithien dépasseraient encore la centaine : ils ne sont pas trente. Il y avait, parmi les socialistes, des optimistes pour croire que les travaillistes pourraient revenir, au nombre de plus de cent. D'autres, mieux renseignés, et tout en laissant courir ces rumeurs favorables, ne comptèrent guère sur plus de 70 sièges. L'événement a été un peu au-dessous de ces prévisions plus modestes. Si l'on réunit en un seul groupe les unionistes, les libéraux de la Coalition, les travaillistes qui se sont présentés, sur un programme patriotique, en opposition aux candidats officiels du parti du travail, quelques conservateurs enfin dont la candidature indépendante était une candidature de surenchère, on trouve que le ministère dispose de 527 voix, dans un Parlement qui compte 707 membres. C'est une victoire sans précédent, qui s'explique proba-

blement par le vote des femmes et par le vote des soldats. Elle dépasse les espérances, et sans doute les vœux, de M. Lloyd George. Essayons d'analyser, avec un peu plus de détail, la composition de cette Chambre des Communes, appelée à prendre des décisions si graves, dans l'état du pays et du monde.

Les unionistes — ceux qui ont reçu le brevet de la candidature ministérielle, ceux qui se sont fait élire comme candidats indépendants — sont 384 au total. A eux seuls, ils constituent le majorité de la Chambre. Majorité plus forte encore qu'il n'apparaît à premiere vue, si les 73 Irlandais du Sinn Fein tiennent parole et s'abstiennent de venir faire nombre à Westminster. Le vieux parti conservateur, prenant tour à tour comme programme l'unité législative du Royaume-Uni en opposition au séparatisme irlandais, puis la « Réforme du tarif », en d'autres termes le retour au protectionnisme, faisant d'année en année les concessions nécessaires aux exigences politiques et sociales de la classe ouvrière, bénéficiant de l'atténuation constante des luttes religieuses, a conservé, à travers bien des vicissitudes, une organisation solide, des cadres habiles, des effectifs nombreux. Aux élections de 1910, il avait réussi à devenir le parti homogène le plus nombreux de la Chambre des Communes. Le voici de nouveau en possession de la majorité absolue. Mais il a bien changé de nature, depuis les temps lointains où le faction *tory* et la faction *whig* se disputaient le gouvernement du pays.

Le parti unioniste n'est plus un parti de grands propriétaires et de *country gentlemen*, luttant contre l'invasion du mercantilisme moderne, des financiers et des industriels. S'il s'était obstiné à cela, il aurait prononcé sa propre déchéance. Depuis trente ans, une série de lois agraires et de lois fiscales ont provoqué une véritable révolution dans la distribution de la propriété foncière, mobilisé la terre, morcelé les domaines. Les fermiers deviennent possesseurs de leurs fermes. Les nouveaux riches se substituent aux vieilles familles des comtés. Le parti conservateur absorbe ces éléments nouveaux : ses chefs, sous l'œil indulgent de M. Balfour, sont M. Austen Chamberlain, fils d'un manufacturier de Birmingham, qui fut, en son temps, le fondateur du parti radical, et M. Bonar

Law, un homme d'affaires écossais. Sachant laisser la place qui leur est due aux membres des grandes familles, à lord Lansdown, à lord Derby, à lord Cecil, conservant l'apparence d'un parti national, aristocratique et religieux, pratiquant, en même temps, avec beaucoup d'habileté, l'art de ménager l'amour-propre et les intérêts des représentants de la classe ouvrière, il n'en est pas moins devenu, en réalité, le parti de la nouvelle aristocratie, des riches, des chefs de trusts et des grands financiers.

On sent la gravité de cette révolution sociale qui s'accomplit au sein de la classe dirigeante elle-même quand on voit les débats qu'a provoqués au Parlement, en 1917 et en 1918, la discussion du bill sur les mines de pétrole. Le droit anglais avait jusqu'alors donné aux propriétaires fonciers la jouissance du sous-sol de leurs terres. Le bill qui a été voté les prive de cette jouissance, la leur a enlevée, en ce qui concerne la recherche et l'exploitation des terrains pétrolifères. C'est à l'État qu'il appartient maintenant de délivrer les permis, les concessions. A cette condition seule, explique lord Cowdray, il sera possible d'éviter tous les faux frais, tous les gaspillages de la concurrence anarchique, de constituer, en vue de mieux servir les intérêts du public, un trust anglais des pétroles. Le duel s'est engagé, à la Chambre des Lords, entre lord Northumberland, chef de vieille famille, grand propriétaire foncier, roi du charbon, et lord Cowdray. Un parlement soi-disant démocratique, imbu de socialisme, s'est gardé de revendiquer les droits de l'État à l'exploitation du sous-sol national. Il s'est borné à jouer le rôle d'arbitre, dans la dispute qui s'était élevée entre deux aristocraties : et l'aristocratie d'argent a vaincu.

Le trust de lord Cowdray a voulu étendre ses tentacules sur les pétroles algériens. Il les aurait, si l'on en croit la légende, étendus plus loin encore. On dit qu'au lendemain du jour où son syndicat financier acheta, pour le compte de M. Lloyd George, le *Daily Chronicle*, une automobile, en France, s'éloigna des lignes anglaises, traversa, levant toutes les consignes, les lignes allemandes, autrichiennes, hongroises, arriva jusqu'en Roumanie. Elle portait un agent de lord Cowdray, qui venait, aux puits de pétrole de là-bas, substituer à la mainmise du

cartell allemand la mainmise du trust britannique. Voilà les princes du parti tory modernisé.

Il dispose, dans le nouveau Parlement, de la majorité des voix. Mais c'est une situation paradoxale : car il a conquis cette majorité en se mettant sous les ordres d'un chef populaire, qui s'est toujours défendu, qui se défend encore d'être un réactionnaire. Les unionistes vainqueurs vont-ils être assez dociles pour subir la tutelle de leur chef victorieux? Ou bien vont-ils se révolter, et donner congé à celui qui les a installés dans la maison? Ils peuvent, sans soulever le moindre mouvement d'indignation, soit en Angleterre, soit en Écosse, faire obstruction à la loi qui sépare l'Église et l'État dans le pays de Galles, loi votée avant la guerre, qui déjà serait entrée en vigueur sans la guerre, et dont M. Lloyd George, chef du radicalisme gallois, a promis à ses électeurs qu'elle deviendrait effective, fût-ce au prix de quelques tempéraments, aussitôt après le rétablissement de la paix. M. Lloyd George subira-t-il l'humiliation de renoncer au bill qui fut son œuvre? Il est certainement au pouvoir du parti unioniste de la lui infliger. Il est encore au pouvoir de ce parti d'entraîner M. Lloyd George dans la voie du protectionnisme plus loin qu'il ne voudrait aller : car, tout en se montrant disposé, il y a un mois, à faire sur ce point quelques concessions limitées au parti de la *Tariff Reform*, il disait avoir clairement manifesté l'intention de ne pas recommencer l'aventure de Chamberlain et de ne pas prendre le retour au protectionnisme pour plate-forme électorale de son parti. Ne méconnaissons pas, d'ailleurs, qu'à vouloir abuser de sa force, le parti unioniste ferait preuve d'imprudence. Il a acquis sa majorité sur la question de la guerre, non sur une autre. C'est un fait notable que, dans le parti lui-même, les jeunes intellectuels manifestent des velléités d'indépendance, des aspirations libérales, qui souvent déconcertent. Bref, la situation paraît incohérente et peut soulever, à brève échéance, de graves problèmes. Un homme d'État qui a été, et qui reste, un tribun démocrate, a provoqué l'élection d'une majorité qu'il faut bien appeler, faute d'un meilleur mot, réactionnaire, dans un moment où l'opinion du pays est moins réactionnaire qu'elle n'a jamais été, un même homme d'État ne pourra-t-il

pas essayer de provoquer l'élection d'une autre majorité? M. Lloyd George vient d'annoncer, dans un discours public, son intention de dissoudre le Parlement et de faire un nouvel appel au pays, s'il ne trouve pas que la majorité exécute sa volonté avec une docilité suffisante.

En face du parti unioniste, le seul parti qui, dans la nouvelle Chambre des Communes, puisse se vanter d'avoir remporté des victoires, c'est le parti du travail. Il engageait la lutte à coup sûr : il ne pouvait pas ne pas gagner des voix et des sièges. Il obtient 2 843 000 voix : mais il faut considérer que c'est en multipliant les candidatures et que, pour 350 candidatures, 60 succès constituent un succès médiocre. Il est vrai qu'une vingtaine de candidats ouvriers ont été élus qui se réclamaient de la Coalition : dix ont formé le groupe nouveau du « parti national démocratique », les autres sont restés des « sauvages », indépendants des partis organisés. Sur bien des questions, leurs actes se confondront avec ceux du parti ouvrier. Il est vrai, d'autre part, qu'il ne faut pas mesurer l'influence d'un parti socialiste au nombre des voix dont il dispose au Parlement. Les membres socialistes du Parlement représentent « virtuellement », pour employer une vieille expression du langage politique anglais, la classe ouvrière tout entière, qui constitue la majorité de la nation, et dont la pression s'exerce, dans toutes les circonscriptions, sur tous les membres du Parlement, sans acception de parti. Voyons donc quels sont, au sein de la classe ouvrière, les tendances qui dominent, quels sont les éléments constitutifs du parti du travail, et quelles conjectures il est permis de faire sur l'avenir de ce parti.

Le premier élément qu'on y distingue, c'est l'élément proprement syndicaliste. La doctrine est venue de France. Mais il est incontestable que, dans les années qui précédèrent la guerre, l'Angleterre était le véritable foyer du syndicalisme occidental. Les cheminots, les mineurs, et le syndicat des transports avaient conclu une « triple alliance » en vue de l'organisation de la grève générale : et la grève générale aurait éclaté au mois de novembre 1914 si la guerre n'était intervenue. Le mouvement se prolongea cependant sourdement, pen-

dant les premières années de la guerre, encouragé par les excitations du petit groupe pacifiste. La Révolution russe lui a donné, par contagion, une intensité nouvelle : et dans la région de Clyde, dans le sud du Pays de Galles, il y a eu des « bolchevistes ». Le grand syndicat des *engineers*, qui se distinguait avant la guerre par la modération de sa politique, a été capturé par le syndicalisme révolutionnaire. On a ouvertement demandé la paix immédiate par la révolution, et la révolution par la grève. Des grèves ont effectivement éclaté, dont le ministère n'a souvent obtenu la cessation que par des concessions précipitées. Ce sont les syndicalistes révolutionnaires qui, exerçant une pression constante sur les représentants travaillistes du Parlement, les ont peu à peu forcés à rompre la trève des partis : ils sont l'arme dont se servent les hommes politiques les plus avancés, John Ramsay Macdonald, Philip Snowden, pour intimider leurs collègues modérés. En réalité, ils se désintéressent de toute politique : les élections n'ont pour eux la valeur que d'une manifestation. Déjà l'un des principaux leaders ouvriers, Robert Smillie, introduisant en Angleterre la tactique adoptée depuis longtemps par les syndicalistes français, a décliné toute candidature. Il considère que ses méthodes doivent être autres, que son champ d'action est ailleurs.

Un deuxième élément a pris, chez les socialistes anglais, au cours des dernières années, une influence toujours plus grande : ce sont les intellectuels du parti. Le travaillisme a cessé d'être un simple groupement d'intérêts pour devenir, dans une certaine mesure, à l'imitation des partis socialistes continentaux, un parti de doctrine. Ce sont Sidney et Beatrice Webb, qui, depuis trente ans, à la tête de la Société Fabienne entreprennent l'intellectualisation du socialisme anglais.

Ils ont, depuis dix-huit mois, travaillé en collaboration étroite avec M. Henderson à la réorganisation du parti, c'est eux qui ont rédigé le nouveau programme ainsi que le mémorandum des partis sur les buts de guerre.

Sidney Webb s'est présenté, aux élections dernières, devant les électeurs de l'Université de Londres : il n'avait d'autre but que faire acte de propagande et de provoquer sur son nom une manifestation doctrinale. Le résultat a passé son attente :

il a obtenu plus de 2 000 voix ; il n'est pas exclu qu'il eût pu se faire élire, si l'Angleterre connaissait le second tour du scrutin, et s'il lui avait été loisible de concentrer alors sur son nom les voix de l'opposition qui se sont dispersées sur plusieurs. Pourquoi le correspondant anglais d'un grand journal parisien a-t-il enregistré l'« échec » subi par Sidney Webb, qu'il appelle le « Karl Marx anglais »? Il n'y a pas eu échec, au sens propre du mot, et Sidney Webb n'est pas le Karl Marx anglais. Le Marxisme est une doctrine révolutionnaire, et partout en Europe où a éclaté la guerre sociale, le marxisme est la torche qui a allumé l'incendie. Mais depuis trente ans qu'ils écrivent, Sidney et Beatrice Webb se sont donné précisément pour tâche de jeter de l'eau froide sur l'incendie marxiste. Le socialisme, tel qu'ils l'interprètent, n'est pas une affaire d'enthousiasme, de fanatisme presque mystique ; c'est une entreprise administrative, qui requiert des spécialistes et des experts, des laboratoires et des bureaux. Ils réussissent quelquefois à forcer l'adhésion des chefs trade-unionistes par l'opiniâtreté de leur labeur, par l'ascendant de leur génie. Mais ce sont surtout les hommes de lettres que leur initiative a ralliés à la cause du travail : Bernard Shaw et H.-G. Wells ; les romanciers Arnold Bennett et Galsworthy, le poète Masefield ; l'humoriste Jerome-K. Jerome ; des philosophes comme Bertrand Russell, que la fureur de l'argumentation a fini par conduire en prison, comme Graham Wallas, comme George Lowes Dickinson, adhèrent tous au parti du travail. On pourrait prolonger la liste ; et sans doute on irait plus vite en besogne si on se bornait à énumérer ceux parmi les intellectuels anglais qui ne font pas profession de socialisme. Rien de pareil ici à cette aristocratie d'universitaires qui, en Allemagne, met la science au service de l'État national. Rien de pareil à cette aristocratie d'académiciens qui, en France, est sentimentalement attachée à toutes les traditions du passé. Le parti socialiste anglais est le seul — à notre connaissance — en Europe, qui ait enrôlé toute « l'intelligence » du pays. Pourquoi? Peut-être parce que les classes dirigeantes, en Angleterre, ne savent pas honorer les lettres et les arts, ne s'intéressent, en dehors de la politique, qu'aux affaires et aux sports; les gens de lettres se vengent par la révolte du dédain où ils se sentent tenus.

Il y a juste un an que le parti du travail, en prévision des élections prochaines, a réformé sa constitution. Il s'est ouvert non plus seulement aux travailleurs « manuels » mais aussi aux « intellectuels ». Il n'a plus été une fédération de syndicats ouvriers et d'associations plus ou moins doctrinales, dans laquelle les syndicats exerçaient une prépondérance presque absolue; il est devenu, à la manière des partis socialistes du continent, une organisation autonome, chaque circonscription électorale ayant son comité, auquel chacun peut apporter son adhésion sans passer par la filière d'un syndicat ou d'une association. Mais un simple changement de constitution ne suffit pas à opérer une révolution dans les mœurs : et les élections de décembre viennent de prouver que les trades-unions restent le noyau réel de l'organisation des partis. Sur 350 candidats, une centaine n'appartenaient pas à la classe ouvrière. Sur ces cent candidats d'origine non ouvrière, trois seulement, si nos calculs sont exacts, ont été élus ; et sur ces trois élus, il en est un au moins, propriétaire de grands domaines, enrichi par des affaires de chemins de fer, ancien candidat conservateur, qui vraiment paraît bien suspect. Parmi les membres du vieux parti du travail, tous les extrémistes, M. Ramsay Macdonald, M. Shardan, M. Jowett, M. Anderson, ont été éliminés ; on ne compte dans le nouveau Parlement que trois membres, en tout et pour tout, des groupements électoraux qui se réclament expressément du socialisme.

Avant les élections, le parti travailliste anglais se distinguait déjà du parti socialiste français par une attitude beaucoup moins révolutionnaire. Sans doute il avait décidé de rompre avec le gouvernement : mais jamais la rupture n'a été complète; elle ne l'est pas encore aujourd'hui. Quand il amenait des ministres à donner leur démission, il ne les condamnait pas ensuite à faire pénitence, il continuait à servir sous leurs ordres. M. Henderson, après avoir été, pendant huit mois, membre du Cabinet de Guerre, a été le porte-parole de l'opposition travailliste, mettant tout son art à maintenir l'union entre les éléments très disparates dont se compose ce parti; et jamais les extrémistes n'ont dressé d'obstacles sur sa route. Il vient d'être battu comme tant d'autres ;

mais J. H. Thomas, des cheminots, va prendre sa place, continuer sa politique. Le seul fait nouveau, c'est que, dans le parti parlementaire dont il assurera la direction, les modérés ont pris l'avantage sur les violents. Il faudra donc qu'il tienne compte, dans une plus large mesure, des exigences de ce vieil état-major syndical, sérieux, souvent piétiste, imprégné d'esprit bourgeois, plus soucieux de bonne administration que d'idéologie révolutionnaire, modeste, presque timide, prêt à toutes les collaborations dont les classes dirigeantes lui offrent l'occasion.

Singulier parti, dans lequel on est souvent tenté de chercher le secret de l'avenir, tant sa vitalité paraît grande, tant il est imposant par l'intelligence de son élite, par l'organisation de ses cadres, par le nombre de ceux dont il plaide les intérêts. C'est ce même parti cependant qui, dans le moment où il annonce son intention de prendre, d'ici quelques annees, la direction de la nation, et fait peser sur la société bourgeoise la terreur de la grève générale, fait élire tout juste un seul représentant dans la capitale du royaume ; n'a pas même un seul organe quotidien ; n'a fait la conquête ni d'un conseil municipal, ni d'un conseil de comté, et abandonne bénévolement toute l'administration locale aux notabilités bourgeoises du pays. C'est un mélange, difficile à analyser, de force et de timidité.

Faut-il maintenant parler de la décadence du parti nationaliste irlandais, du triomphe du Sinn Fein ? Au lieu de 80 nationalistes, élus en 1910, 73 Sinn Feiners sont élus cette fois contre 7 nationalistes seulement ; et de ces 7 nationalistes, l'un représente le quartier irlandais de la ville anglaise de Liverpool, 5 ont été élus avec l'agrément du Sinn Fein, dans l'Ulster, afin d'éviter que la dispersion des voix irlandaises entraînât l'élection d'un unioniste. Le Sinn Fein est un parti recruté au hasard sous la direction de quelques intellectuels excentriques : il n'a trouvé encore ni un O'Connell ni un Parnell. Il compte dans ses rangs une femme, la seule femme élue aux élections de décembre : une aventurière au nom polonais, dont le titre de gloire est d'avoir abattu deux policemen à coups de revolver. Mais est-ce vraiment un parti nouveau, et ne vaut-il pas

mieux dire que le parti nationaliste maintient ses effectifs intacts, poursuivant, sous un nom nouveau, un but qui demeure immuable? Les questions religieuses et économiques ont été réglées en Irlande à la satisfaction de la population indigène, et depuis 1914 le paysan irlandais, exempté de la conscription, vendant à haut prix ses cochons et ses pommes de terre, a été, dans le Royaume-Uni, le véritable profiteur de la guerre. Mais il manque toujours à l'Irlande une liberté dont elle ne veut pas être dépossédée : la liberté de faire la guerre à l'Angleterre.

Que va faire le Sinn Fein? Va-t-il, sans phrases, ouvrir les hostilités par une insurrection à main armée? Seuls les partis de réaction, en Angleterre, bénéficieraient d'un pareil acte de folie. Va-t-il se contenter de pratiquer toujours la politique de l'abstention, de la grève? Il n'y aura donc plus de parti irlandais à Londres : les hommes d'État anglais seront débarrassés, pour un temps, du souci de la question d'Irlande. Ou bien le Sinn Fein va-t-il céder à l'attraction de la vie parlementaire, occuper à Westminster les sièges auxquels il a droit, et essayer de retenir l'attention du public anglais par l'organisation de l'esclandre? Ce sera la continuation d'une vieille histoire.

Le vieux parti libéral est anéanti. Non seulement toutes les figures marquantes du groupe pacifiste ont disparu ; non seulement le parti ne dispose plus que de 28 sièges à la Chambre des Communes; mais il a perdu, sans une exception, tout son état-major. On ne reverra à Westminster ni M. Mac Kenna, ni M. Runciman, ni M. Herbert Samuel, ni Sir John Simon, ni M. Asquith lui-même. Ces défaites s'expliquent-elles par l'intervention d'un candidat travailliste qui a divisé les voix de l'opposition? Tel n'a pas toujours été le cas ; et, même lorsque le cas s'est présenté, les voix travaillistes additionnées aux voix libérales n'égalent pas le nombre des voix obtenues par le candidat de la Coalition. Souvent le candidat libéral arrive dernier, à longue distance du travailliste, que devance lui-même le candidat de la coalition.

M. Asquith n'est plus jeune. Il ne semble pas doué de cette vitalité qui a permis à certains septuagénaires d'étonner l'Europe par le spectacle de leurs résurrections politiques.

Il est permis de conjecturer que peut-être sa carrière est finie. Sachons cependant éviter de condamner impitoyablement un vaincu ; sachons plaider les circonstances atténuantes en faveur de M. Asquith et de sa politique. Il a essayé de lutter contre la tendance de la classe ouvrière à se constituer en un parti distinct, il a voulu sauver de la destruction le vieux parti de la démocratie libérale ou bourgeoise. Il n'a pas réussi, parce que les difficultés à vaincre étaient insurmontables. Mais, si vraiment la fatalité de l'histoire veut que la distinction des partis corresponde à la distinction des classes, qu'il n'y ait plus de place au Parlement que pour un parti de défense de tous les intérêts bourgeois, dressé en face d'un autre parti qui sera le parti du prolétariat, faut-il nécessairement se réjouir d'une éventualité, pour cette seule raison qu'on la considère comme fatale? Selon la vieille conception anglaise du gouvernement des partis, les deux partis rivaux se recrutaient autant que possible dans le même classe, avaient une même culture, une même conception de l'honneur et de la morale publique, se piquaient d'observer scrupuleusement l'un vis-à-vis de l'autre les règles du *fair play* et de la courtoisie. C'est en restant fidèle à cette conception que le parlementarisme anglais a forcé le respect du monde entier. L'Angleterre restera-t-elle digne de la même estime si les partis s'abandonnent à la logique brutale de la guerre de classes? En voulant sauver le parti libéral et les traditions du gouvernement des partis, dans les conditions qu'il savait, en vérité, désespérées, M. Asquith travaillait peut-être à conserver ce qu'il y avait de meilleur dans les traditions politiques du peuple anglais. Et c'est bien parce qu'il avait l'allure d'un « conservateur » qu'il a péri : les temps de révolution et de guerre ne sont pas favorables aux conservateurs et aux tièdes.

Il nous reste à mentionner, pour achever notre revue des partis, le groupe des « libéraux » de coalition. Le groupe compte 133 membres : c'est à peu de chose près le nombre des candidats qui s'étaient offerts au scrutin. La victoire est éclatante, semble-t-il. Moins éclatante, cependant, qu'il peut sembler à première vue. D'abord, en raison des gains numériques écrasants qui ont été réalisés par le parti proprement

unioniste, le groupe des libéraux de la coalition ne constitue l'appoint nécessaire d'aucune majorité parlementaire : il ne peut marchander son appui à personne. En second lieu, ce n'est pas à proprement parler un groupe. Quand, en 1885, un certain nombre de libéraux, sous la direction de Lord Hardington et de Joseph Chamberlain, se détachaient du parti gladstonien, ils organisèrent un véritable parti qui eut ses chefs, ses comités, ses fonds de propagande. Rien de pareil aujourd'hui. Les « libéraux de coalition » sont simplement des membres du parti libéral qui, à la veille des élections, ont donné leur adhésion à la politique de M. Lloyd George, et ont obtenu des chefs de la coalition, de M. Lloyd George lui-même et de M. Bonar Law, qu'ils ratifient cette adhésion. Quels pronostics peut-on faire, une fois les élections franchies, sur l'attitude future de ces 133 libéraux nationaux? Faut-il conjecturer que, pareils aux libéraux unionistes de 1885, ils ont saisi un prétexte de salut public pour passer, en ménageant les transitions, au parti conservateur? et sont-ils destinés, avant peu, à être absorbés par l'organisation unioniste? Ou bien au contraire, la puissance numérique du parti unioniste étant à présent telle que ce parti appelle en quelque sorte la formation d'un parti d'opposition parlementaire, vont-ils, à brève échéance, se trouver, pour parler le langage continental, rejetés « vers la gauche », et reconstituer, après s'être assimilé les débris de parti asquithien, un nouveau parti libéral? Vont-ils se trouver d'accord pour pratiquer l'une ou l'autre politique, vont-ils se diviser? Ils sont à proprement parler le parti dont M. Lloyd George est le chef. Mais nul ne sait jusqu'à quel point ils sont une faction disciplinée, prête, en toutes occasions, à suivre le mot d'ordre qui leur sera donné par leur chef. Nul ne sait même quel mot d'ordre leur sera donné par ce chef : M. Lloyd George sait-il lui même quels mots d'ordre il sera amené à choisir, selon des circonstances encore imprévisibles? La société anglaise, la société européenne, le monde entier, sont devenus instables et fluides par le fait de la révolution et de la guerre. Sur M. Lloyd George repose la responsabilité des décisions à prendre ; et il est difficile de dire dans quelle mesure il sera libre de prendre ses décisions et d'exercer une action modificatrice sur l'état du pays et du

monde, dans quelle mesure ses décisions lui seront imposées par la pression de ces forces collectives dont l'immensité paraît, dans la société moderne, réduire à peu de chose l'influence des individus.

Il va d'abord falloir qu'il remanie, qu'il « reconstruise » son ministère, et ramène cet organisme hypertrophié, qui compte actuellement plus de 60 membres, aux dimensions normales d'un ministère des temps de paix. Plusieurs ministres, les « spécialistes », les hommes d'affaires, qui avaient prêté leurs services pour la durée de la guerre, sont impatients de revenir à leurs occupations lucratives d'autrefois : ainsi se trouve facilité le travail de déblayage auquel dès à présent M. Lloyd George doit s'appliquer. Mais, d'autre part, ceux qui aspirent avec le plus d'impatience à se retirer sont précisément ceux que l'on désirerait retenir : ceux qu'on voudrait éliminer sont ceux qui s'entêteront à faire valoir leurs droits. L'adoption de la politique dite « de coalition » complique à cet égard la tâche du premier ministre. Sous l'ancien régime du gouvernement des partis, chacune des deux factions qui alternaient au pouvoir avait toujours son cabinet tout prêt, qui était l'état-major permanent de la faction. Maintenant il faut tenir compte des exigences des groupes, et les prétentions du parti unioniste triomphant risquent d'être excessives. Il faut tenir compte des ambitions individuelles. M. Winston Churchill, qui, il y a dix ou douze ans, pouvait aspirer à la direction des affaires du pays, semble avoir été rejeté sans retour au second plan : il n'en exerce pas moins un poste important, et, quand le ministère des munitions sera liquidé, on devra le faire monter en grade. M. Austen Chamberlain représente le groupe de Birmingham, la doctrine protectionniste, le souvenir d'un grand nom : une sorte d'usage veut que des fonctions importantes lui soient dévolues. Quel sort fera-t-on aux travaillistes, non pas seulement aux dissidents, mais aux membres mêmes du parti travailliste officiel, qui bien souvent, s'ils cédaient à leur désir, secoueraient la discipline de leur groupe? Tout cela, ce sont les petits côtés de la politique ; et tant que M. Lloyd George ne sera point préoccupé d'autres problèmes, l'opinion ne s'inquiétera guère de ses

démarches. Mais ce sont ces questions-là qui, en revanche, intéressent de la manière la plus directe les milieux proprement parlementaires, et les moindres détails de la réorganisation ministérielle seront surveillés, au Parlement, par des observateurs très attentifs et très critiques.

Puis viendra la question du budget de l'année financière qui expire le 31 mars. Il faut que d'ici là le Cabinet ait arrêté dans le détail le programme de la politique financière. Le « Trésor », à Londres, a des traditions rigides, et jouit d'une autorité redoutable. Dès à présent il interdit au Gouvernement d'engager aucunes dépenses, en dehors de celles qui sont régulièrement inscrites au Budget; dans trois mois il n'admettra pas d'atermoiements, ne voudra pas entendre parler — et l'opinion l'approuvera — d'une politique d'insolvabilité. La Dette publique s'élève, en chiffre ronds, à 200 milliards de francs. Les impôts nouveaux livrés depuis la guerre ne suffiront même pas à en payer les intérêts si l'on considère que la taxe sur les bénéfices de guerre va disparaître avec le retour de la paix. Il faudra donc inventer des ressources nouvelles pour pourvoir au service normal de la Dette, au moment même où l'on s'inquiétera de constituer un fonds d'amortissement.

Si le Chancelier de l'Échiquier, comme il est à prévoir, est M. Austen Chamberlain, il tirera parti des circonstances pour engager l'Angleterre dans les voies du protectionnisme. Mais il devra s'attendre, quelque marqué que soit le déclin du dogme libre-échangiste, à de dures résistances. D'ailleurs, des droits protecteurs ne sauraient constituer des ressources budgétaires à brève échéance. Enfin, le programme de réforme douanière qui a été, au mois de novembre, adopté par la Coalition, n'a pas été conçu en vue d'augmenter les revenus de l'État. Ce programme prévoit que certaines industries vitales seront protégées, mais il promet également aux colonies des mesures de préférence qui diminueront le produit des droits actuellement levés, à l'importation, sur le thé, le café, le cacao. Bien plus, il interdit au ministère de frapper d'un droit même minime les denrées alimentaires : il faudra donc, pour protéger, comme on en a pris l'engagement par ailleurs, le cultivateur anglais contre la concurrence étrangère, recourir

à la méthode des primes, dépenser de l'argent au lieu d'en recueillir.

Il semble donc que le ministre des Finances — même conservateur, même protectionniste — doive se trouver obligé de recourir aux méthodes qui rendirent, il y a huit ans, M. Lloyd George si impopulaire aux gens des classes riches. Il aggravera l'impôt sur les forts revenus ; mais, au taux où l'*income tax* est déjà parvenu, on ne saurait l'aggraver sans recourir à de véritables mesures de confiscation. Faudra-t-il aller plus loin, et procéder à ce « prélèvement sur le capital », qui est réclamé par les travaillistes et par les membres les plus avancés du parti libéral, dont les modalités ont déjà été étudiées dans le détail par plusieurs spécialistes? C'est le remède héroïque que Ricardo préconisa déjà, à l'issue des guerres napoléoniennes. La situation financière est plus grave aujourd'hui, et les préjugés hostiles au fiscalisme beaucoup plus faibles.

Cependant, des millions d'hommes, revenus des tranchées, seront rendus à la vie civile; les industries de guerre cessant d'être actives, les femmes, les enfants, qui avaient pris à l'atelier leur place, se trouveront sans emploi. A cette offre de main-d'œuvre, accrue dans de si prodigieuses proportions, quelle demande viendra correspondre? Combien de semaines, de mois, faudra-t-il pour que la production du temps de paix retrouve ses voies normales? En attendant, ne faut-il pas prévoir une baisse des salaires, que ne compenserait aucun accroissement de la quantité disponible des matières alimentaires? La vie restera chère, pendant que le prix du travail sera avili ; et le premier effet du retour de la paix, ce serait pour les ouvriers la misère. Des grèves éclateront, infailliblement : les organisateurs sont tout prêts : on connaît leurs noms et leurs doctrines. Ils annoncent déjà leur intention de venger par l'action directe, par la grève, leur insuccès électoral. Et leurs menaces s'adresseront au gouvernement autant et plus qu'au patronat. Car, au cours de quatre années de loi martiale, le pays a pris l'habitude des interventions de l'État. C'est donc à l'État qu'on demandera non pas assurément le maintien de la discipline militaire que, pendant la durée de la guerre, les ouvriers se sont laissé imposer, mais le contrôle

des prix, le contrôle des salaires, le contrôle de toutes les conditions du travail, et dans certains cas, la transformation brutale d'une entreprise privée en un service public. Nous ne croyons pas qu'il convienne de prendre au tragique les émeutes qui menacent l'Angleterre. Le flegme britannique qui, en d'autres temps, a surmonté, sans que l'agitation populaire dégénérât en crise révolutionnaire, les troubles du luddisme et du chartisme, saura dominer les troubles du « bolchevisme ». Mais enfin, les troubles auront lieu, et ils soulèveront, quotidiennement, des problèmes assez difficiles pour absorber en temps normal toute l'attention d'un homme d'État.

Or, non seulement ces problèmes ne seront pas à l'intérieur les seuls dont le premier ministre devra s'occuper, mais c'est du sort du monde entier que, dans les circonstances présentes, il va se trouver jusqu'à un certain point responsable. On va signer la paix, et, par cette paix, remanier les frontières de tous les pays de l'Europe, puis déterminer par quel système de garanties on obtiendra que ce nouveau statut territorial, — conforme, on veut l'espérer, à la volonté de tous les peuples intéressés, — soit perpétuellement respecté. Le Président Wilson a levé la main, et l'empire des Habsbourg a cessé d'être. Il a levé la main une seconde fois, et la dynastie des Hohenzollern, et vingt-deux dynasties allemandes, ont disparu. Va-t-il, levant la main une troisième fois, faire régner en Europe la paix et la justice? Ce troisième miracle est plus difficile à opérer que les deux autres. Même s'il se réalise, il ne saurait se réaliser en un instant. Il faudra des mois, on n'ose pas dire des années, pour que s'apaise la tempête qui vient de secouer le genre humain. Toute l'Europe orientale, toute l'Europe centrale, sont tombées en décomposition. Elles vont fournir aux puissances occidentales le prétexte à des interventions sans nombre : si elles veulent appliquer à la lettre le principe de la Ligue des Nations, ne s'engagent-elles pas, par là même, à faire la police du monde? Ces interventions demanderont de grandes années. Comment en payer l'entretien, alors que nous sommes à moitié ruinés? Comment les recruter, avec nos populations, plus que lasses de la guerre? Comment continuer à poursuivre une politique de guerre, alors que, pour le pays, la question du salut public

ne se pose plus, et qu'il est impossible d'invoquer, en faveur de cette politique, l' « union sacrée » ou la « trève des partis »?

Un Parlement nouveau se trouve en face de ces problèmes. Dans ce Parlement, certains partis ont été vainqueurs, d'autres ont été vaincus : mais c'est un individu surtout qui a été l'objet d'un véritable plébiscite. Non que M. Lloyd George se soit trouvé depuis deux ans, dans son propre pays, à l'abri des critiques. En vérité, l'étranger qui débarque en Angleterre, après avoir pris l'habitude de voir en M. Lloyd George l'incarnation de la grandeur britannique, est déconcerté d'abord par la violence de ces attaques. De hauts fonctionnaires sont effrayés par ses fantaisies novatrices, par la brutalité des procédés dont il use à l'égard des personnes ; la haute bourgeoisie conservatrice ne s'accommode que malaisément à l'idée de servir sous les ordres d'un « démagogue » ; les démocrates reprochent à M. Lloyd George son nouvel entourage de financiers et d'hommes d'affaires ; les pacifistes ne lui pardonnent pas le sang versé ; les libéraux, le régime de la censure; les intellectuels, qui sont comme l'aristocratie du socialisme britannique, lui reprochent d'être sans culture, ou, comme nous disons en France, un « primaire ». Puis des élections ont lieu, les choses reprennent leurs proportions réelles ; et la vague rumeur des critiques se perd dans le bruit de l'approbation générale.

M. Lloyd George a ses défauts : saurait-il, quand les circonstances viendraient à l'exiger, parler le langage de la paix, de la prudence et de la modération ? Mais ce sont d'autres qualités qui ont, dans tous les temps, fait les grands hommes d'action. Jetez un regard en arrière. Considérez la prestigieuse carrière que M. Lloyd George a déjà fournie : avant la guerre, au Board of Trade, puis à l'Échiquier, — après la déclaration de la guerre, aux munitions, puis à la tête du Cabinet de Guerre. M. Lloyd George sait concevoir de vastes systèmes de réforme : il sait les rendre, par l'éloquence, séduisants pour l'opinion populaire ; il sait, il aime, braver les résistances, et imposer l'exécution de ses plans à un Parlement indécis, à des administrations rebelles. Toutes ces qualités sont précisément celles que requiert le temps présent. Mieux

qu'aucun autre, il peut, nous n'osons pas dire résoudre, mais essayer de résoudre les problèmes infiniment complexes, infiniment nombreux qui se posent dans le trouble de cette nouvelle année. « Mieux que tout autre », c'est trop dire. Il est le seul qui se propose. S'il venait à quitter la barre, le vaisseau serait sans pilote.

ELIE HALÉVY

Londres, le 4 janvier 1919.

L'Administrateur-gérant : A. BACHELIER.

LIVRES NOUVEAUX

LA FAMILLE MESSAL,
par **Charles Géniaux.**

M. Charles Géniaux est un excellent peintre d'âmes et de caractères. Les types qu'il nous présente, indépendamment de l'action romanesque à laquelle ils participent, sont intéressants en eux-mêmes et remarquables par l'impression qu'ils nous donnent de leur forte personnalité. Nous retrouvons cette vitalité et ce relief psychologique dans *la Famille Messal.* Le livre exalte le triomphe du sacrifice généreusement consenti sur les intérêts individuels.

LA RETRAITE,
par **Émile Zavie.**

C'est le récit d'une quinzaine de guerre, quinzaine tragique qui vit les armées françaises après les défaites de Belgique reculer jusqu'au sud de la Marne : fatigues, privations, angoisses en forment la trame. M. Zavie, avec des dons d'observateur, possède le sens du pittoresque ; ayant pris part à la grande retraite, il rend fort bien la détresse, le désarroi, les efforts d'un petit groupe d'hommes séparés de leur unité, suivant au milieu des troupes mélangées et déprimées le mouvement vers le sud. Les impressions qu'il évoque sont d'une note juste et naturelle. Le récit, qui s'arrête aux premiers coups de feu de la Marne, mérite d'être lu par ceux qui ont vécu dans les rangs de l'armée ces sombres journées d'août-septembre 1914.

DE LA CRYPTOGRAPHIE,
par **André Langie.**

Depuis une haute antiquité les écritures conventionnelles ont été imaginées en grand nombre et fréquemment employées. M. Langie leur a consacré des études très attentives, et ce sont les résultats de son expérience qu'il a résumés. Il décrit le principe des systèmes cryptographiques le plus souvent employés, en les illustrant d'anecdotes historiques, puis, sur des exemples précis, il explique comment on peut les déchiffrer, et comment il est arrivé lui-même en cette matière à des traductions remarquables. La curiosité éveillée par les mystères de l'écriture secrète sera satisfaite par cet ouvrage qui est le fruit de recherches d'une réelle sagacité.

L'ALIMENTATION EN TEMPS DE GUERRE,
par **Augusta Moll-Weiss.**

Ce livre savant et austère s'oppose très exactement au savoureux essai de Pampille, paru quelque temps avant 1914, *les Bons plats de France.* Pampille pense que manger est un plaisir, que l'idéal d'une bonne cuisine est de flatter d'une façon saine, délicate et variée les palais raffinés des convives, et que rien ne rend l'esprit plus vif qu'un corps satisfait. Pour madame Moll-Weiss, manger est une nécessité, particulièrement pénible en temps de guerre ; il faut essayer de l'accorder avec un budget familial chancelant et des ressources nationales qui s'épuisent. De là des recettes patriotiquement ingénieuses, comme la *soupe aux épluchures*, le *cheval roulé*, le *flan sans œufs*, *le cidre de tempérance*. Elles étaient moralement obligatoires durant les hostilités ; en les publiant après l'armistice, l'auteur entend que la vie chère saura nous les imposer longtemps encore. Et lorsque les temps prospères de la paix véritable seront revenus, ces rudes conseils resteront la bible des ascètes, des chômeurs, des mal-payés, — et des maîtresses de maison soucieuses de plaire à leurs hôtes par les seules joies intellectuelles d'une conversation choisie.

L'IRRÉSISTIBLE EMPRISE,
par **J. de Givry.**

C'est un roman fort distingué par la qualité de sa forme littéraire, et très attachant par sa donnée. On y voit une fois de plus en conflit le devoir et la passion ; le tragique grandiose de la guerre s'y mêle aux agitations du cœur féminin. Il y a là beaucoup de sensibilité et un sens frémissant de la vie. L'auteur a rencontré là une de ses meilleures inspirations.

LA LUMIÈRE DANS L'OMBRE,
par **Maurice Briollay.**

Un père, qui n'était appelé par aucune autre obligation que son sentiment du devoir patriotique, a voulu partir aux armées en même temps que son fils (classe 14). Le fils a été tué héroïquement en février 1915. Et douloureusement chante le cœur du père... Ceux qui ont connu cette même souffrance trouveront dans ce chant l'écho de leur peine. Ceux qui ont échappé à l'exigence du sacrifice liront avec émotion ces vers poignants.

LA REVUE DE PARIS

85bis, faubourg Saint-Honoré

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	50 »	26 »	14 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	26.50	14.25
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	56 »	29 »	15 »
ÉTRANGER	62 »	32 »	17 »

PRIX DE LA LIVRAISON : 3 fr.

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone : Élysées* 16.20*), dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* **2** *fr.* **50.**

POCHY, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.